

CAPITAINE A. GOURMEL



COURS DE DRESSAGE

Professé de 1894 à 1899

AUX OFFICIERS ET SOUS-OFFICIERS

DU 5^e RÉGIMENT DE HUSSARDS

Illustrations de M. le lieutenant Vautrain



BERGER-LEVRAULT & C^{ie}, ÉDITEURS

PARIS

5, RUE DES BEAUX-ARTS, 5

NANCY

18, RUE DES GLACIS, 18

1901

CAPITAINE A. GOURMEL



COURS DE DRESSAGE

Professé de 1894 à 1899

AUX OFFICIERS ET SOUS-OFFICIERS

DU 5^e REGIMENT DE HUSSARDS

Illustrations de M. le lieutenant Vautrain



BERGER-LEVRAULT & C^{ie}, ÉDITEURS

PARIS

5, RUE DES BEAUX-ARTS, 5

NANCY

18, RUE DES GLACIS, 18

1901

Fig. 1
Fig. 2
Fig. 3
Fig. 4
Fig. 5
Fig. 6
Fig. 7
Fig. 8
Fig. 9
Fig. 10
Fig. 11
Fig. 12
Fig. 13
Fig. 14
Fig. 15
Fig. 16
Fig. 17
Fig. 18
Fig. 19
Fig. 20
Fig. 21
Fig. 22
Fig. 23
Fig. 24
Fig. 25
Fig. 26
Fig. 27
Fig. 28
Fig. 29
Fig. 30
Fig. 31
Fig. 32
Fig. 33
Fig. 34
Fig. 35
Fig. 36
Fig. 37

BUT DE CET OUVRAGE

« Le dressage du cheval doit avoir pour but l'équilibre. »

(BOURGELAT. — DUPATY DE CLAM.)

La méthode que j'offre à mes camarades, sanctionnée par huit années d'expériences quotidiennes, a pour but de les mettre à même de dresser leurs chevaux d'une façon simple, pratique, rationnelle, et d'arriver aux mêmes résultats avec les animaux de troupe confiés à leurs soins.

Mais avant d'en aborder l'exposé, il me paraît indispensable de bien fixer les idées sur certains principes dont la connaissance s'impose à tout cavalier chargé de dresser un jeune cheval.

La base une fois établie, l'édifice s'élèvera plus ou moins vite, mais avec une régularité jamais démentie.

Procéder autrement, c'est bâtir sur le sable.

NOTIONS DE MÉCANIQUE ANIMALE

« Personne ne peut bien dresser un cheval s'il ne sait quels mouvements il fait à ses allures naturelles. »

(NEWCASTLE.)

L'étude du cheval, au point de vue mécanique, est, sans contredit, la branche mère de l'équitation.

On est donc en droit de s'étonner que cette étude ait été négligée pendant si longtemps.

Tout le monde admet que, pour bien se servir d'une machine, il est nécessaire de la connaître en détail et que, avant de l'utiliser, il faut se rendre compte de la position respective des diverses pièces qui la composent et en apprécier le jeu afin de ne pas se mettre en désaccord avec ses mouvements possibles.

Or, le cheval est une véritable locomotive vivante. Sa charpente est composée de leviers de différents genres parfaitement agencés pour exécuter les mouvements nécessaires.

C'est la matière ouvragée, préparée, montée comme il convient. Les muscles, activés par l'influence nerveuse, agissent sur les leviers et les ébranlent, comme l'eau, vaporisée par la chaleur, se distend contre les pistons et les fait marcher.

Toutes les pièces de notre machine animée méritent une étude sérieuse ; aussi la connaissance de l'hippologie est-elle le complément indispensable de l'équitation. Nous y renvoyons le lecteur.

Mais le squelette nécessite un examen tout particulier, car les formes, la place et les modes d'articulation de ses pièces donnent la mesure des mouvements possibles de tout l'appareil, mouvements que les muscles ne peuvent en aucun cas outrepasser.

ÉTUDE DU SQUELETTE

Le squelette du cheval est formé d'un grand nombre d'os réunis au moyen d'articulations plus ou moins mobiles. Leur forme aplatie, irrégulière, cylindroïde, est parfaitement appropriée à l'usage auquel la nature les a destinés.

La tête est, toute proportion gardée, la partie la plus lourde du squelette.

Placée à la partie antérieure de l'animal et à l'extrémité de la colonne cervicale, elle forme, avec cette dernière, un ensemble qui constitue pour le cheval un gouvernail et un contrepoids, dont le rôle est prépondérant par suite des nombreux déplacements qu'il peut faire subir au centre de gravité.

Le tronc a pour base, à sa partie supérieure et médiane, la colonne vertébrale.

Cette colonne est la poutre, le sommier sur lequel viennent s'appuyer toutes les autres pièces de la charpente osseuse, soit directement, soit indirectement.

Dans sa région cervicale, base de l'encolure, la colonne vertébrale présente des inflexions qui lui donnent la forme d'un S horizontal plus ou moins accentué et lui permettent de s'allonger, de se raccourcir ou de se mouvoir latéralement.

Dans sa région dorsale, cette colonne suit une direction sensiblement horizontale. Elle présente supérieurement des apophyses épineuses très développées, dont les six ou sept premières (base du garrot) sont plus longues que les autres et inclinées d'avant en arrière.

Cette disposition a pour but de fournir aux muscles de l'avant-main qui s'y insèrent, ainsi qu'au ligament cervical chargé de régler les mouvements de la tête et de l'encolure, un point d'appui favorable. Elles se redressent au fur et à mesure qu'elles s'éloignent du garrot, deviennent à peu près verticales au centre de la colonne, puis s'inclinent en sens contraire des premières, dans le but d'offrir des points d'appui plus solides aux muscles de l'arrière-main.

La région lombaire fait suite à celle du dos. Elle présente des apophyses épineuses disposées comme les précédentes et de plus des apophyses transverses très développées.

Les mouvements des vertèbres sont peu étendus, si on se borne à en considérer deux contiguës ; mais ils deviennent très appréciables lorsque le jeu de toutes les vertèbres s'additionne pour un mouvement commun. Placés sous l'édifice comme quatre colonnes, les membres sont destinés à supporter le corps pendant la station ou la marche. Les membres antérieurs sont composés du scapulum incliné de haut en bas et d'arrière en avant. Il se réunit à l'os du bras au moyen d'une articulation par genou.

L'humérus est placé dans une direction opposée au précédent.

Le radius est le premier os qui se détache du tronc ; il s'articule avec l'humérus par charnière parfaite et se fléchit sur le bras d'arrière en avant. Les rayons qui terminent le membre se fléchissent tous d'avant en arrière.

A partir du canon, les phalanges qui composent la région digitée quittent la verticale sous un angle de 45 degrés. Dans les membres postérieurs, le coxal est beaucoup plus incliné que l'épaule et en sens contraire.

Le fémur se relie au coxal par une articulation arthroïdale (genou) et suit une direction opposée d'arrière en avant.

Le tibia est lui-même opposé au fémur et se fléchit en arrière.

Le canon a sa flexion en avant et s'articule avec le jarret par charnière parfaite.

La région digitée dans les membres postérieurs se fléchit en arrière comme celle des membres antérieurs. Seulement les os sont plus longs, plus forts, et l'os du pied est ovale ; tandis que dans les membres antérieurs il est arrondi.

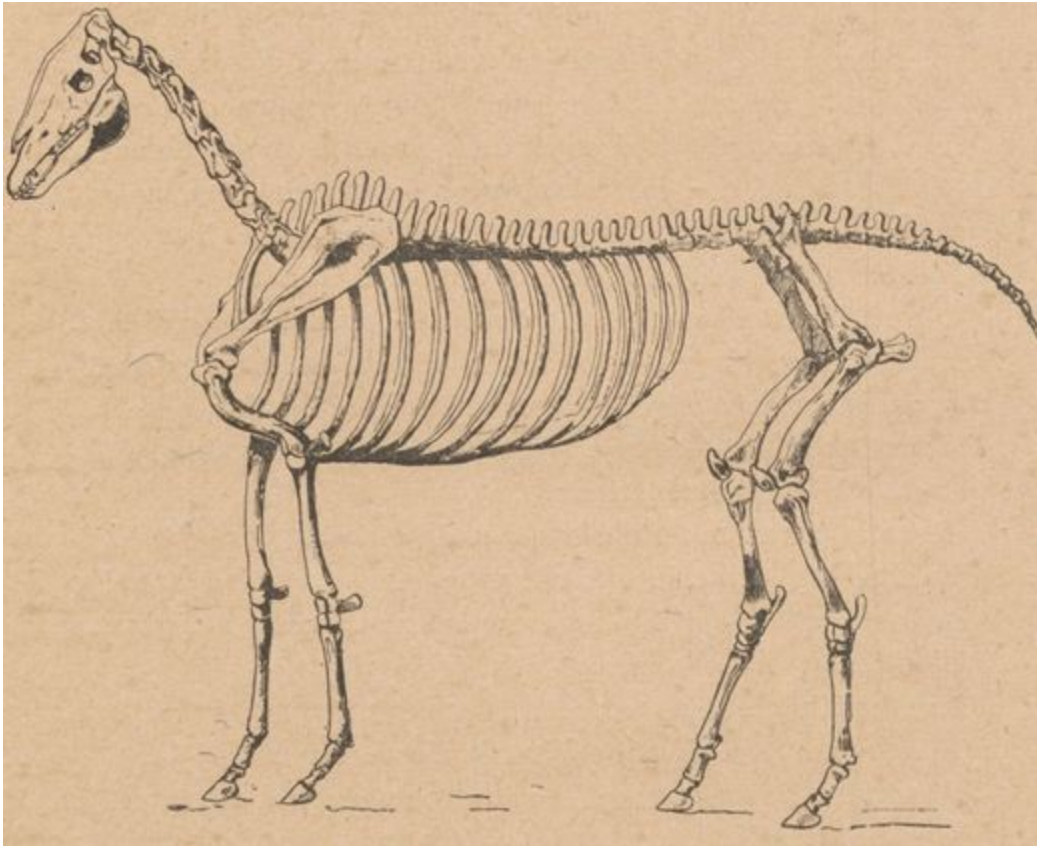
Cette différence de forme s'explique parfaitement si on considère les fonctions respectives des uns et des autres.

Les pieds postérieurs, destinés principalement à pincer le sol pour projeter plus facilement la masse en avant, doivent, en effet, avoir leur pince plus allongée.

La forme arrondie des pieds antérieurs, destinés à soutenir la masse, fournit, par contre, un appui plus solide.

Si nous considérons l'ensemble des rayons articulaires, nous voyons que la direction des membres antérieurs et postérieurs, forme des angles opposés, et que cette opposition favorise au plus haut degré la progression et la vitesse.

Fig. 1. — Squelette du cheval.



On peut donc poser en principe que :

Plus les rayons supérieurs des membres seront longs, plus l'écartement sera grand et l'espace embrassé considérable, car le chemin parcouru par les rayons articulaires sera plus grand (fig. 1).

On remarque en outre que les membres antérieurs n'offrent plus d'angles articulaires depuis le bras jusqu'au boulet, tandis que dans les postérieurs on en trouve un second au jarret (jambe et canon), dont les actions se passent dans le même sens que l'angle coxo-fémoral. Il en résulte que la somme des arcs de cercle décrits par les rayons postérieurs est beaucoup plus considérable que celle des antérieurs.

Enfin, dans les membres postérieurs, la plupart des angles articulaires ont été disposés pour chasser la masse en avant. Aussi. n'ont-ils que leur région digitée qui se fléchisse en arrière. Les membres antérieurs, au contraire, qui doivent plutôt étayer la masse que la pousser, présentent une direction rectiligne pour assurer la solidité des étais et pour éviter la flexion qui aurait lieu nécessairement si les colonnes étaient brisées, lorsque le poids du corps augmenté par la vitesse pèserait sur elle.

Toutes leurs articulations, à partir du genou, se fléchissent en arrière pour éviter les obstacles du sol.

Enfin, le déplacement latéral n'est possible pour tous les membres que dans leur région supérieure et dans une seule articulation. Cette disposition est remarquable, car le rayon d'action se trouvant ainsi allongé, l'articulation a moins de mouvements à subir et reste, par le fait, plus solide.

En effet, placée plus bas, cette charnière arthroïdale n'aurait pu fournir une extension égale qu'à l'aide d'un mouvement plus étendu. Conséquence : Plus de mobilité, partant moins de résistance dans l'articulation.

En résumé, il est permis de dire que, dans la machine chevaline, TOUT EST DISPOSÉ POUR LA SOLIDITÉ ET LA VITESSE.

ÉTUDE SOMMAIRE DE LA LOCOMOTION

Maintenant que nous savons comment la machine est construite, voyons dans quelles conditions elle se meut.

Il n'est pas dans mon idée de retracer par le menu les expériences aussi nombreuses que scientifiques des Muybridge, des Marey, des Lenoble du Teil, car leur connaissance est loin d'être indispensable pour tirer bon parti d'un cheval.

Mais, pour pouvoir bien le dresser et plus tard bien l'employer, il est nécessaire de connaître le jeu des membres aux différentes allures. Cette connaissance une fois acquise, tous les mouvements de l'équitation seront demandés par des actions conformes au mécanisme de l'appareil locomoteur et leur exécution en sera :

Facile, parce qu'elle se fera naturellement ;

Gracieuse, parce que tout mouvement contre nature ne peut avoir de grâce ;

Sûre, parce qu'elle sera la conséquence d'une combinaison mécanique naturelle ;

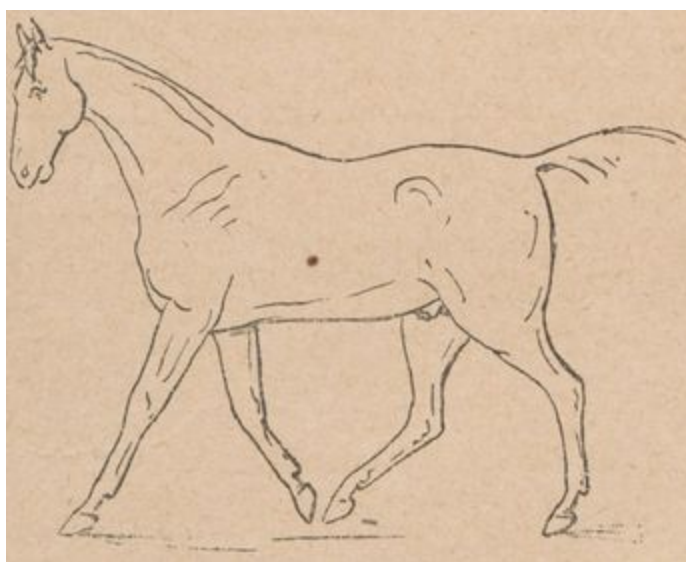
Plus tôt comprise du cheval ignorant, parce qu'elle sera dans l'ordre des mouvements possibles.

On voit, d'après ce qui précède, combien le véritable homme de cheval doit être rompu au fonctionnement normal de la machine animale, pour pouvoir y conformer toujours l'action de ses aides, de telle sorte qu'au lieu de troubler ce fonctionnement, il le favorise au contraire par tous les moyens dont il dispose. Ce sera le seul moyen d'arriver vivement et sûrement au but cherché en prévenant toute cause de résistance, de dépense de forces inutile ou d'usure prématurée.

PAS

Le pas ¹ est normal quand les pieds postérieurs recouvrent les empreintes des antérieurs (le cheval se juge).

Fig. 2.



Il est allongé, lorsqu'ils vont au delà (le cheval se méjuge). Enfin, il est ralenti, quand ils restent en deçà (le cheval se déjuge).

Quelle que soit son extension, un pas complet comprend pour le même pied six périodes, dont trois à terre et trois en l'air.

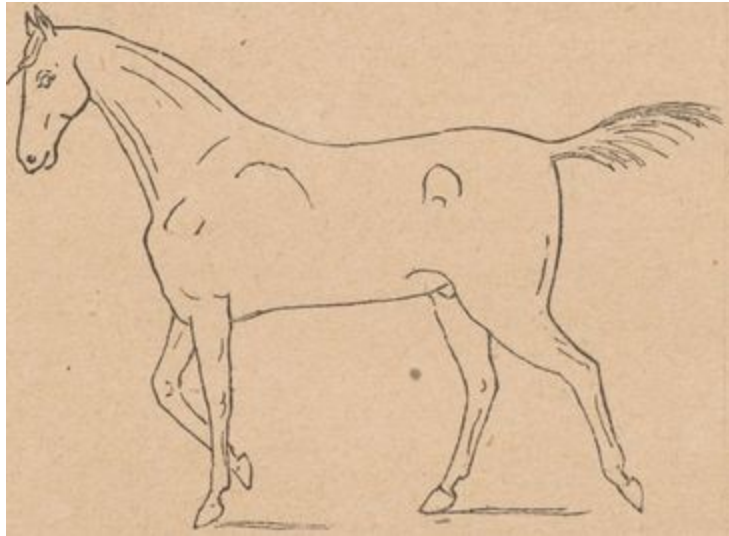
Prenons, par exemple, l'antérieur gauche, nous aurons :

Première partie du mouvement (à terre).

1^{re} période. — Le pied commence à appuyer sur le sol, c'est le commencement de l'appui (CA) [fig. 2].

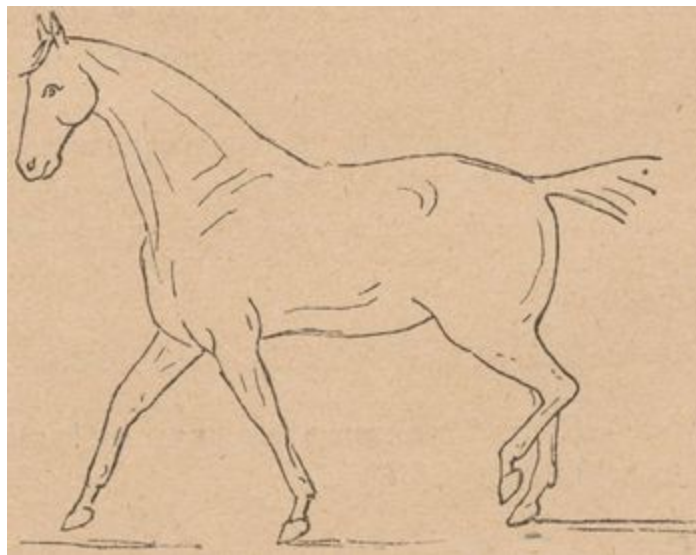
2^e période. — Le pied continue d'appuyer, c'est le milieu de l'appui (MA) [fig. 3].

Fig. 3.



3^e période. — Il finit d'appuyer, c'est la fin de l'appui (FA) [fig. 4].

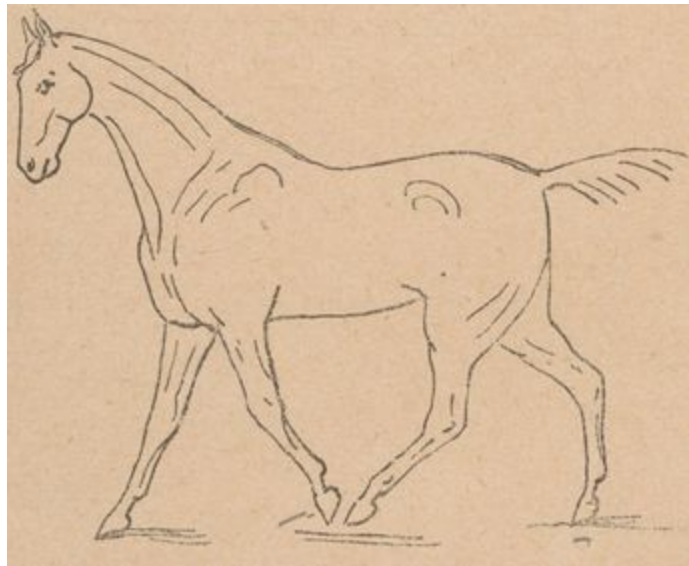
Fig. 4.



Deuxième partie du mouvement (en l'air).

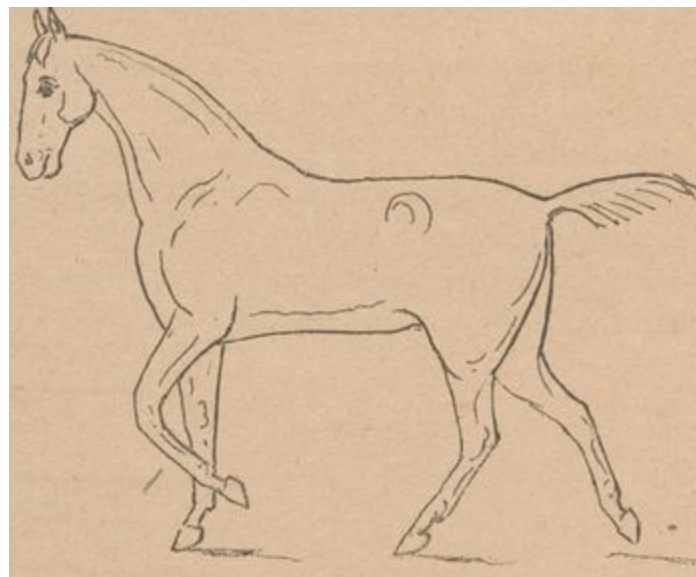
4^e période. — Il se lève, c'est le lever (L) [fig. 5].

Fig. 5.



5^e période. — Il se maintient en l'air en se portant en avant, c'est le soutien (S) [fig. 6].

Fig. 6.



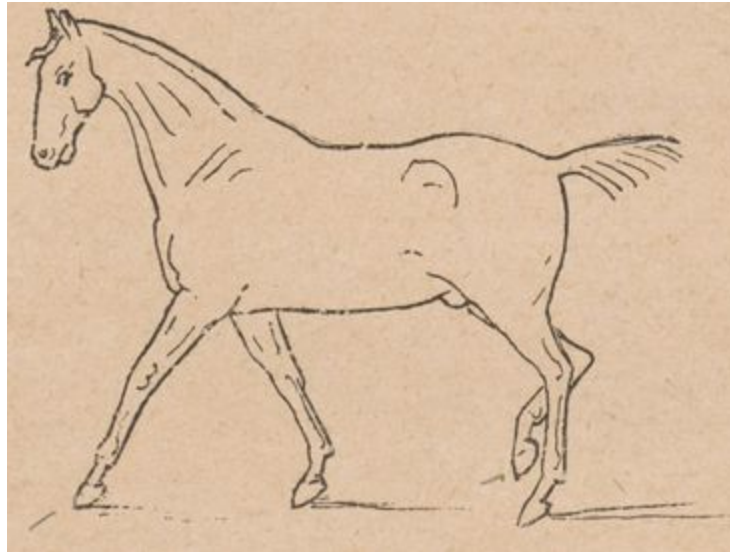
6^e période. — Il descend vers le sol sans arriver encore à l'appui, c'est le poser (P) [fig. 7].

L'ordre d'appui des quatre pieds sur le sol est le suivant :

Droit de devant ; gauche de derrière ; gauche de devant ; droit de derrière, si l'allure a été entamée par l'antérieur droit.

Constatons en passant qu'elle s'entame toujours par un membre antérieur et s'exécute en diagonale.

Fig. 7.



Pour savoir exactement ce qui se passe sous soi à un instant quelconque de la marche au pas, il est nécessaire de résoudre le problème suivant :

L'antérieur droit (D) est au commencement d'appui (CA), par exemple. A quelle période se trouvent les trois autres membres ?

Le tableau des six périodes du pas transcrit ci-après donnera la solution de la question ci-dessus et toutes les autres analogues.

TABLEAU.

TABLEAU DES SIX PÉRIODES DU PAS.

	1 ^{re} période.	2 ^e période.	3 ^e période.	4 ^e période.	5 ^e période.	6 ^e période.
Antérieur droit (D).	CA	MA	FA	L	S	P
Antérieur gauche (G)	L	S	P	CA	MA	FA
Postérieur droit (D).	FA	L	S	P	CA	MA
Postérieur gauche (G).	P	CA	MA	FA	L	S

En examinant ce tableau, on constate :

1° Que l'appui d'un antérieur constitue une base latérale (droite, 1^{re} période ; gauche, 4^e période) ;

2° Que l'appui d'un postérieur constitue une base diagonale (droite, 2^e période ; gauche, 5^e période) ;

3° Que les bases diagonales (équilibre stable) sont d'une durée double environ des bases latérales (équilibre instable) ;

4° Que chaque appui d'un antérieur est immédiatement suivi de l'appui du postérieur en diagonale ;

5° Que chaque appui d'un postérieur n'est suivi qu'après un certain temps de l'appui de l'antérieur du même côté.

TROT

Au trot le cheval s'appuie sur des bases diagonales.

Un pas complet de trot, c'est-à-dire depuis l'appui d'un diagonal (le droit, par exemple) jusqu'à l'appui suivant du même diagonal, comprend quatre périodes inégales, savoir :

1^{re} période. — Appui sur la base diagonale droite ;

2^e période. — Suspension en l'air ;

3^e période. — Appui sur la base diagonale gauche (fig. 8) ;

4^e période. — Suspension en l'air (fig. 9).

La durée de suspension est toujours plus faible que celle de l'appui. Elle varie depuis zéro (petit trot marché) jusqu'à la moitié de la période d'appui.

Dans le trot normal, les empreintes des postérieurs sont à la hauteur des empreintes des antérieurs.

Fig. 8.

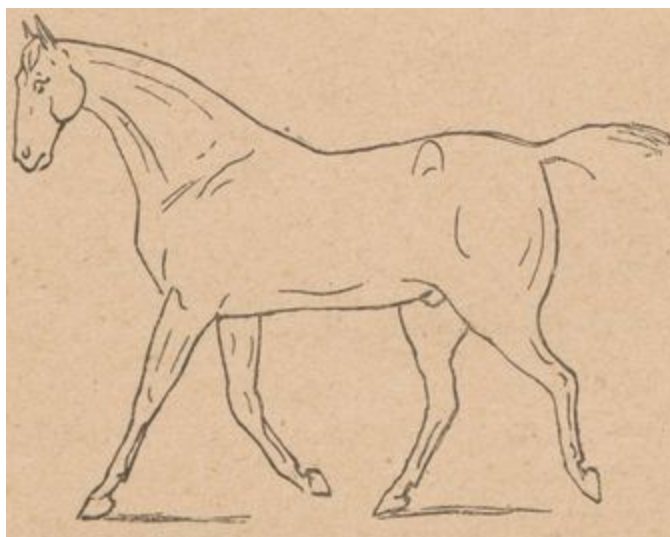
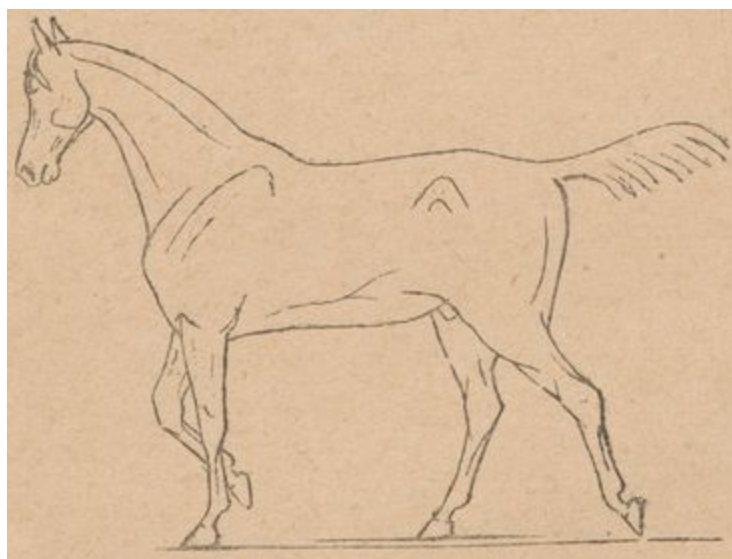


Fig. 9 — Cheval disposé pour tourner à droite au pas et au trot.



Dans le grand trot, elles sont en avant.

Dans le petit trot, elles sont en arrière.

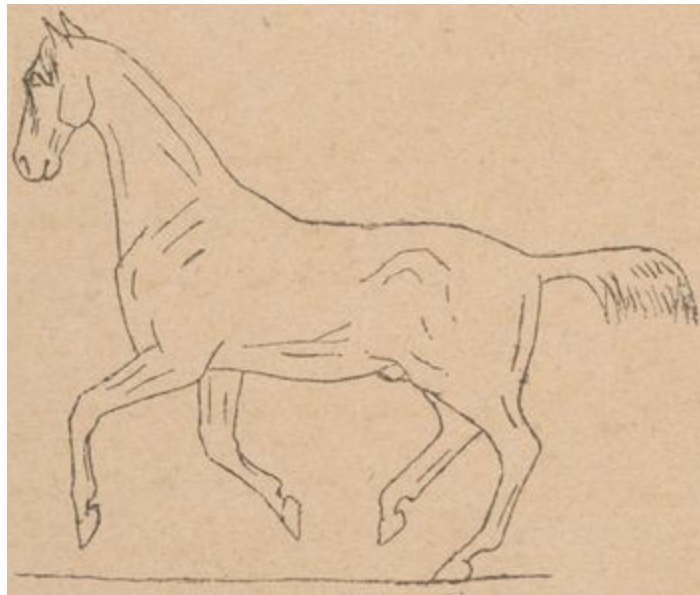
GALOP

Le galop sera étudié à droite. Mais tout ce qui suit s'applique au galop à gauche en remplaçant droite par gauche.

La foulée de galop comprend trois temps ou battues, plus une période de suspension en l'air.

1^{re} battue. — Le cheval pose le postérieur gauche à terre (G') [fig. 10].

Fig. 10.



2^e battue. — Le cheval pose le bipède diagonal gauche (GD') [fig. 11].

3^e battue. — Le cheval pose l'antérieur droit (D) [fig. 12].

Puis une période de suspension variant d'un dixième à un tiers de la durée totale du pas de galop suivant la vitesse (fig 13).

Mais pour se poser les membres utilisés à la 2^e et à la 3^e battue n'attendent pas que celui ou ceux précédemment arrivés à terre quittent le sol. De sorte que le cheval est tantôt en l'air (après la 3^e battue), tantôt à l'appui sur un, deux ou trois pieds ².

Ainsi, à la première battue, G' pose à terre et le cheval repose sur un seul pied.

Fig. 11.

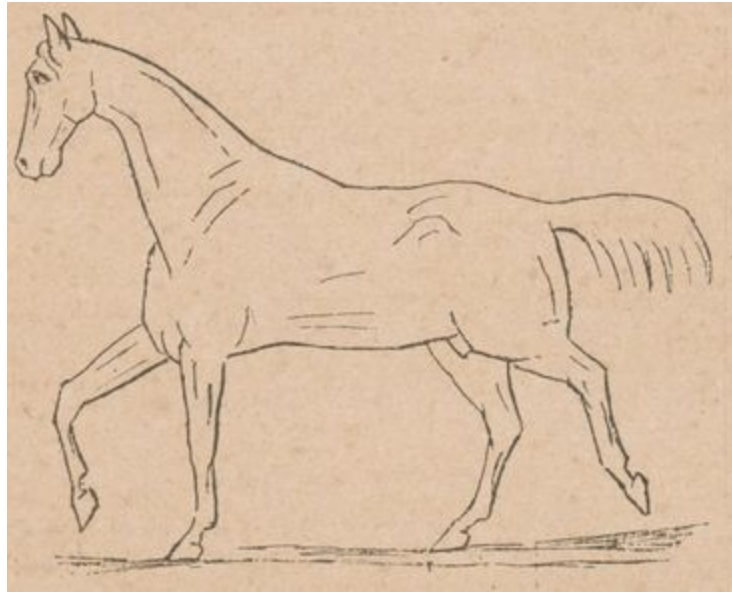
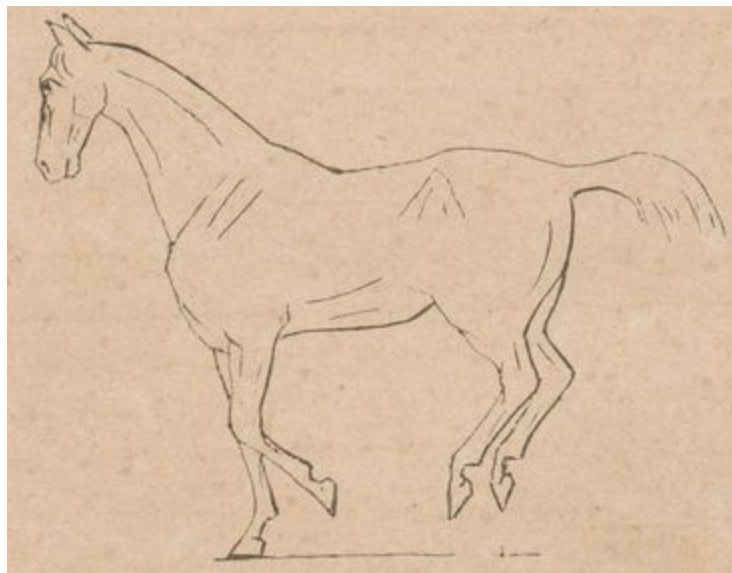


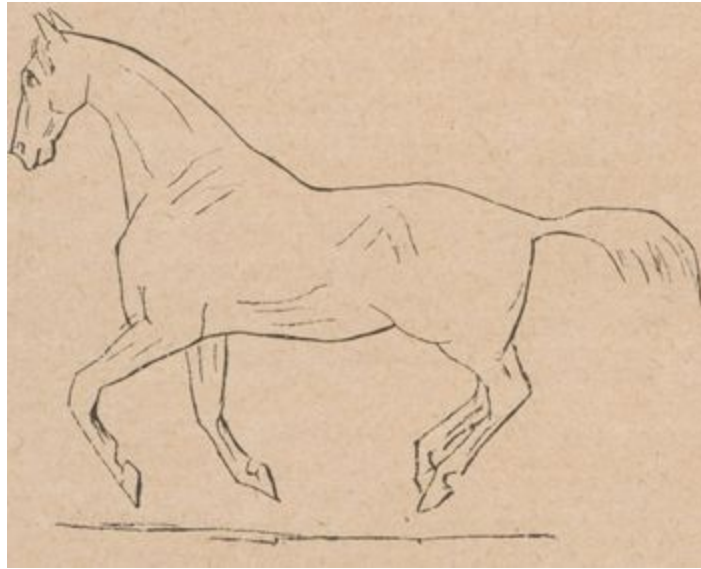
Fig. 12.



A la 2^e battue, G et D' posent à terre simultanément. Mais G' n'a pas encore quitté le sol et le cheval repose sur trois pieds (G', D', G). Puis G' se lève et l'appui ne se fait plus que sur deux pieds (GD').

A la 3^e battue, D pose à terre avant que le diagonal ait quitté le sol et le cheval repose sur trois pieds (G D' D). Ensuite G et D se lèvent simultanément et l'appui ne se fait plus que sur un pied (D).

Fig. 13.



Enfin, arrive la suspension, et le cheval se trouve de nouveau en l'air. Le cheval reposant par instants sur G' seul et sur D seul, ces deux membres seront évidemment ceux qui fatigueront le plus, surtout G', qui contribue en outre à donner l'impulsion en avant. Donc on peut affirmer que :

Les deux membres qui fatiguent le plus dans le galop à droite sont le postérieur gauche et l'antérieur droit.

DES AIDES

Les aides sont naturelles ou artificielles.

Les premières comprennent : les mains, les jambes, le poids du corps du cavalier et l'appel de langue.

Les secondes, tous les engins susceptibles d'aider le cavalier ou le dresseur, tels que : cravache, caveçon, longe, chambrière, éperons, martingales etc., etc.

Nous parlerons des aides artificielles quand l'occasion s'en présentera. Elles sont du reste assez connues pour n'exiger que quelques mots d'explication.

Je ne m'étendrai pas non plus beaucoup dès maintenant sur les aides naturelles, dont l'application détaillée sera examinée au fur et à mesure des besoins.

Mais il importe néanmoins d'indiquer de suite les principes généraux qu'il faut observer en toutes circonstances.

Les mains agissent sur la tête et l'encolure au moyen des rênes. Or, nous avons vu dans l'étude du squelette que ces deux parties du corps du cheval devaient être considérées comme un balancier et un gouvernail. Par suite, chaque fois qu'une rêne aura à agir, il faudra d'abord placer la tête dans la position voulue à l'aide des deux rênes. Puis l'une d'elles raidira le gouvernail pendant que l'autre agira sur lui pour le faire changer de direction et entraîner tout le reste du corps de l'animal.

Cette règle ne souffre pas d'exceptions.

On conçoit aisément l'inutilité d'agir sur un gouvernail cassé en deux pour diriger un bateau. Cependant on ne fait pas autre chose lorsqu'on cherche un effet direct avec une rêne sans que l'autre soutienne l'encolure et la maintienne rigide.

Les effets des rênes ne doivent pas être continus, mais bien successifs.

L'effet continu amène la contraction, l'insensibilité, la désobéissance. Le cheval est braqué. L'effet successif, au contraire, donne une série d'indications assez rapprochées pour que l'exécution du mouvement n'en souffre pas, mais assez espacées cependant pour permettre à l'animal de se

ressaisir entre chaque. Qu'on ne perde pas de vue ce principe absolu de physiologie :

La contraction musculaire ne peut être permanente.

L'espacement des indications, d'abord très marqué avec le cheval neuf, diminuera petit à petit au fur et à mesure que l'animal deviendra plus souple, plus confirmé, pour se réduire, en fin de compte, à un temps inappréciable pour le spectateur, mais dont le dresseur conservera toujours la sensation par son doigté fin et délicat.

Puisque nous admettons que la tête et l'encolure forment un gouvernail, il va de soi que, dans l'emploi des moyens chargés d'agir sur ces parties du corps du cheval, on doit procéder comme les organes de l'engin que nous avons pris comme type. Or, dans un gouvernail, la communication n'est instantanée qu'autant que le contact est permanent entre la roue et le gouvernail lui-même à l'aide de chaînes ou cordes suffisamment tendues. Donc les rênes qui représentent ces chaînes doivent toujours être moelleusement tendues, autrement dit : le cavalier ne doit jamais perdre le sentiment de la bouche du cheval, afin de pouvoir transmettre immédiatement sa volonté et la faire comprendre aussi vite à sa monture.

Les jambes agissent sur l'arrière-main, c'est-à-dire sur le foyer d'impulsion. Or, comment diriger un corps inerte ? Avant de toucher à la barre, le timonier fait mettre l'hélice en marche. De même, le cavalier doit provoquer le mouvement avant d'en disposer ; car, pour en disposer, il faut qu'il existe.

L'impulsion doit donc précéder la direction.

J'ai dit, tout à l'heure, qu'il était nécessaire de placer la tête avant d'essayer de lui donner une direction quelconque. Cette nécessité d'une position préalable est aussi impérieuse pour le reste du corps, quand il s'agit d'obtenir un mouvement déterminé. C'est aux jambes qu'il appartient d'agir pour aider et compléter, dans ce sens, l'effet des rênes.

Voyons ce qu'elles peuvent faire :

En arrière et loin des sangles, les jambes actionneront surtout les postérieurs.

Près des sangles, elles actionneront surtout les antérieurs.

A mi-distance entre ces deux positions, elles actionneront à peu près également les antérieurs et les postérieurs.

Donc, les jambes en arrière et loin des sangles, c'est-à-dire comme on les emploie généralement dans tous les cas (ce qui est une erreur), détermineront : le mouvement en avant, l'accélération de l'allure, la déviation de l'arrière-main.

Les jambes près des sangles détermineront le ralentissement, l'arrêt.

Les jambes à demi-distance entre ces deux positions extrêmes entretiendront le mouvement commencé.

Un exemple nous fera mieux comprendre.

Le cheval marchant au pas, supposons que par un procédé quelconque (jambe ou cravache) nous actionnions un des membres du latéral droit :

1° A l'instant où le pied antérieur touche le sol (commencement, de l'appui),

Nous actionnons D qui est en CA (a).

Le membre antérieur droit (D) se trouvant alors tendu en avant, forme étau, et la masse est rejetée en arrière. En vertu de la vitesse acquise, il y a en même temps élévation de l'avant-main.

2° A l'instant où le pied postérieur est sur le point de se lever (fin d'appui),

Nous actionnons D' qui est en FA (b).

D'après le tableau des six périodes, c'est précisément l'instant où D touche le sol (1^{re} période). D' excité veut se lever plus vite, mais pour qu'il puisse se lever, il faut que G' qui est en l'air se hâte d'appuyer sur le sol. G' prend donc terre plus tôt, et par suite, moins en avant qu'il n'aurait dû le faire. Le cheval se trouve ainsi brusquement placé sur une base diagonale (ici la droite DG') plus étendue que ne le comporte l'allure du pas. C'est le commencement du trot.

Conclusions. — Si la jambe droite du cavalier touche le cheval au moment où le pied droit de devant D arrive au sol :

1° Près des sangles, le cas (a) se produit ; on obtient le ralentissement ou l'arrêt avec surélévation de l'avant-main.

2° Loin des sangles, le cas (b) se produit ; on a le trot.

3° A mi-distance, les cas (a) et (b) se produisent simultanément. On obtient le petit trot cadencé avec élévation de l'avant-main, puis le passage et le piaffer.

Sentiment des appuis des antérieurs au pas.

Mais pour pouvoir faire agir l'une de ses jambes à un moment précis, le cavalier doit avoir un sentiment complet de l'appui des membres. D'après ce que nous avons dit du rôle de l'arrière-main, c'est l'instant du poser des postérieurs qui serait utile à connaître. Mais comme, d'une part, ce sentiment est presque impossible à acquérir et que, d'autre part, il y a une concordance entre les appuis des postérieurs et des antérieurs que le tableau des six périodes du pas nous fournit, le sentiment de l'appui des antérieurs, beaucoup plus facile à acquérir, permet pratiquement de résoudre tous les cas.

Voyons donc comment on peut acquérir ce sentiment.

Si, marchant à cheval, au pas, je regarde sans me pencher, la pointe de l'épaule gauche de mon cheval, je la vois s'avancer par rapport au reste de l'épaule, puis ralentir brusquement son mouvement, repartir de nouveau et ainsi de suite.

Quand ce ralentissement brusque, accompagné d'une sorte de tressaillement, se produit, c'est que le pied gauche de devant vient de toucher le sol.

A chaque fois, je prononce à demi-voix : gauche, gauche. Peu à peu, je cesse de regarder, tout en continuant de compter : gauche, gauche..., et j'observe les réactions que reçoit mon corps à l'instant où je prononce le mot « gauche ».

Je remarque alors que, chaque fois (en vertu de l'inertie), tout mon côté gauche et particulièrement ma cuisse et mon genou gauches reçoivent une légère impulsion en avant, impulsion qui tend à faire glisser mon genou gauche vers l'avant de la selle.

J'agis de même pour le pied droit, lorsque je suis bien fixé pour le pied gauche.

Au bout de quelques exercices de ce genre, on arrive à sentir sans regarder, l'instant où l'un quelconque des pieds de devant prend terre.

Poids du cavalier.

Le règlement de 1899, après avoir indiqué en termes très concis la meilleure attitude du cavalier sur un cheval immobile et lui-même régulièrement placé, laisse supposer que cette attitude est à peu près invariable à toutes les allures et dans tous les mouvements, ce qui n'est

nullement exact. La théorie dit bien, et avec raison, que le cavalier doit rester constamment lié avec son cheval ; mais elle omet d'ajouter comment il obtiendra cette indispensable liaison et elle ne semble la recommander qu'en vue de la solidité en selle. Elle admet également, il est vrai, certaines modifications à la position type, soit d'une manière intermittente, soit d'une manière continue, et elle ajoute : Ainsi le cavalier modifie cette position d'une manière intermittente, lorsque les réactions naturelles du cheval se produisant à intervalles égaux l'obligent à céder à chacune d'elles, pour reprendre aussitôt sa position normale.

On voit que tout cela a rapport plus ou moins à l'assiette. Mais si la solidité en selle est un point capital, les effets de l'assiette, soit pour favoriser, soit pour entraver les mouvements du cheval, ont non moins d'importance et cependant le règlement n'en parle pas. C'est dans leurs effets sur la conduite du cheval que je veux essayer de préciser les modifications que doit subir l'assiette du cavalier sans nuire en rien aux règles de tenue prescrites par la théorie, règles irréprochables sous tous les rapports ; parce que ces modifications y sont à peine ébauchées et qu'elles influent trop sur la conduite du cheval et sur sa conservation pour qu'il soit permis de les passer sous silence.

Par exemple, plus on veut tourner court et plus l'allure est rapide, plus il faut redresser le corps et faire affluer son poids sur la partie interne, sans préjudice de l'action des jambes ; la solidité du cavalier et sa précision dans l'exécution du mouvement y sont également intéressées.

Prenons maintenant un cavalier qui veut faire appuyer son cheval. Que se passe-t-il ? Instinctivement et en vertu même de l'inertie, le cavalier est disposé à se porter plus sur la fesse gauche, si le cavalier appuie de gauche à droite et vice versa ; et il pèsera, d'autant plus sur cette fesse que l'appuyer s'exécutera à une allure plus rapide. Or, c'est précisément l'inverse qu'il faut faire. En effet, l'attitude du cavalier, le poids de son corps qui vient s'ajouter à celui du cheval, contribuent à accélérer ou ralentir la marche du centre de gravité commun,

Considérons l'appuyer de gauche à droite. Si le cavalier pèse sur la fesse et l'étrier droits, il contribue évidemment au déplacement du cheval, puisqu'il attire le centre de gravité commun à droite par l'action de son propre poids de ce côté.

Par contre, il ralentit le mouvement en faisant l'inverse.

De cette observation découle la nécessité de diminuer cette pesée si le cheval va trop vite, ou de l'augmenter s'il va trop lentement.

On comprend en outre aisément que l'effet mécanique produit sur l'ensemble des mouvements par les fluctuations (volontaires ou non) du poids du cavalier est d'autant plus sensible que le cheval est mieux équilibré.

C'est une des raisons pour lesquelles un cavalier novice est incapable de tirer parti d'un animal trop finement dressé. Mais, par contre, c'est cette sensibilité exquise de la balance hippique qui explique l'immobilité apparente de l'écuyer consommé dans l'exécution des airs de haute école les plus compliqués.

Prenons le départ au galop en partant du trot par extension de cette allure. Pour arriver à la dissociation de l'un des diagonaux, afin de permettre au postérieur de ce diagonal l'appui isolé qui constitue le premier temps de la foulée de galop, il faut que ce membre soit dégagé d'une partie du poids du cavalier, afin de pouvoir s'avancer sous la masse.

Or, si le cavalier s'assoit en arrière et à gauche pour partir à droite comme on le prescrit quelquefois, cette surcharge paralyse le postérieur gauche et empêche le départ. Par contre, si le cavalier pèse sur l'étrier droit, le postérieur gauche est débarrassé d'une notable partie du poids qu'il portait dans le trot régulier, et peut venir aisément prendre la place qu'il doit occuper pour entamer le galop.

D'après ce qui précède, on peut conclure que le poids du cavalier est une force qui peut produire des fluctuations susceptibles d'influer puissamment sur l'équilibre de l'ensemble. L'assiette ne sera vraiment bien comprise que lorsque ces fluctuations entreront dans toutes les combinaisons comme auxiliaires indispensables des deux autres aides, parce qu'elles sont aussi puissantes qu'elles sur le fonctionnement de l'organisme animal.

C'est ainsi qu'un cavalier connaissant son métier pourra, par l'action convenable sur le centre de gravité commun, provoquer le mouvement, l'allongement, le ralentissement ou la régularité de l'allure, seconder le cheval dans les changements de direction, faciliter ou entraver les divers déplacements de la masse et cela, sans aucun effort, sans que sa position en souffre et sans que l'œil le plus exercé s'en aperçoive.

L'appel de langue doit être souvent employé. Il seconde et même remplace, souvent avec avantage, les jambes méconnues ou mal acceptées et surtout l'éperon.

ROLE GÉNÉRAL DES AIDES

Tout mouvement du cheval dépend évidemment d'une disposition préliminaire et particulière de la machine. En liberté, l'instinct de l'animal la suscite ; c'est une exigence de la nature qu'il est forcé de satisfaire. Cette disposition du mécanisme, la seule, naturellement, d'où puisse résulter un mouvement demandé, lui est imposée par le cavalier lorsque le cheval est monté.

Ce ne sera donc que par la direction donnée aux divers rayons de la machine animale qu'on pourra se faire comprendre.

L'obéissance obtenue dans ces conditions peut d'ailleurs se définir ainsi :

Le cavalier oppose aux forces du cheval, par le moyen des aides, une barrière sur toutes les directions qu'il ne veut pas qu'elles prennent, ne laissant libres que celles qu'il désire qu'elles suivent.

Instinctivement l'animal leur fera prendre cette direction.

Cet axiome résume toute l'équitation.

Ainsi les aides servent à donner, au mécanisme la position ; le mouvement demandé en est la conséquence naturelle, pour peu que l'action soit suffisante.

Qu'est-ce donc que l'action ?

L'action, ce principe inconnu dans son essence, qui met en mouvement le mécanisme animal, est la puissance par excellence dont dispose le cavalier pour tirer parti du cheval. Cet agent est à la machine animale ce que la vapeur est à la locomotive.

Le cavalier doit savoir contenir l'action et en régler la dépense ; il doit aussi savoir et pouvoir la réveiller lorsqu'elle est devenue insuffisante à produire le résultat désiré.

Étant donné, comme je l'ai dit plus haut, que chaque mouvement du cheval réclamé une disposition particulière de ses rayons, une position, chacun de ses mouvements réclamera, non moins impérieusement une quantité déterminée d'action, suivant l'allure à laquelle il devra être exécuté en suivant le degré de vivacité qu'y réclamera le cavalier.

Il faut donc, pour être toujours compris et, par suite, toujours obéi du cheval, non seulement disposer convenablement le mécanisme avant de le faire, fonctionner, mais encore n'employer l'action que dans les proportions exigées pour atteindre le but qu'on se propose. Toute la conduite du cheval

se résume dans l'observation rigoureuse et constante de ces deux principes qui, par cela même, sont la base et la clef de son emploi rationnel.

Exemple. — Pour partir au pas ou au trot, le cheval doit être carré des épaules et des hanches. Qu'est-ce qui va indiquer au cheval, une fois cette position préalable obtenue, que c'est plutôt l'une que l'autre de ces allures qu'il doit entamer pour répondre au désir de son cavalier ?

Evidemment, la quantité d'action dont le cavalier lui laissera la disposition ou qu'il lui communiquera par l'intermédiaire des aides. De, ce qui précède il résulte que :

Les aides du cavalier sont en même temps aides d'action et aides de position. C'est-à-dire que, tout en disposant le mécanisme dans le sens du mouvement à obtenir, elles provoquent et entretiennent l'action voulue.

Chaque allure, chaque mouvement nécessite impérieusement un minimum d'action. Si donc les indispensables oppositions pratiquées avec les aides venant à absorber une partie de cette action (ce qu'il est impossible d'éviter), le cavalier ne se servait pas en même temps de l'effet stimulant de ces mêmes aides, pour faire compensation à cet amoindrissement de force motrice, le mouvement (ou l'allure) demandé ne serait plus possible. De ce qui précède, on peut conclure que, dans l'exécution de tout mouvement, il y a trois points à observer :

- 1° Le degré d'action ;
- 2° La bonne position ;
- 3° Le moment précis où l'effet déterminant doit se produire.

Cette observation doit être d'autant plus rigoureuse que l'animal est moins confirmé ou déjà enclin à la désobéissance. Nous étudierons la position et le moment précis avec chaque mouvement particulier. Quant au degré d'action, c'est affaire de tact. Le cavalier doit sentir ce qui se passe sous lui et juger, par ses doigts, de la quantité de mouvement qui existe pour en déduire, s'il y a lieu, de laisser faire ou d'augmenter. Le cheval disposera dès lors de la quantité de forces voulues pour répondre de suite à la sollicitation des aides.

Il est juste d'ajouter que cette obéissance ne se produira qu'autant qu'une cause physique (mauvaise conformation, état douloureux de certaines parties du mécanisme) ne vient pas entraver l'action du cavalier.

Combinaison des aides.

En examinant avec attention le jeu des aides dans tous les mouvements d'équitation, il est aisé de conclure que ces combinaisons se résument à deux, savoir :

1° Un effet collectif et égal des deux jambes avec soutien des deux rênes ou vice versa, dans le mouvement en avant, au pas, au trot sur la ligne droite et dans l'arrêt en marchant à ces allures.

2° Pour toutes les autres exigences du cavalier, les deux jambes sont chargées de communiquer l'action ; elles stimulent le cheval l'une près des sangles, l'autre plus en arrière. Cette dernière jambe, secondée par l'opposition de la rêne du même côté (ou par l'autre rêne, effet diagonal), préside à la position. Enfin, la deuxième rêne, suivant le cas, dirige l'avant-main ou contribue à contenir les épaules tout en assurant la rigidité du gouvernail et son union intime avec le corps du cheval.

Accord des aides.

L'accord des aides s'entend d'une relation entre les mains, entre les jambes, entre les mains et les jambes, telle qu'elle place, maintienne ou ramène le cheval dans une position voulue pour exécuter correctement le mouvement qu'on lui demande.

L'accord des aides ne peut que se définir ; il ne saurait faire l'objet d'une leçon spéciale. On n'apprend pas à un cavalier l'accord des aides. C'est par une pratique prolongée qu'il y arrive et quand il le comprend bien, qu'il l'applique correctement, il possède le tact équestre.

Quand on apprend le violon à quelqu'un, on lui montre qu'en appuyant sur telle partie d'une corde plus ou moins fort, on produit tel ou tel son ; mais de là à trouver l'endroit précis au moment voulu, il y a loin et c'est à quoi il faut arriver cependant pour produire la nuance qu'a voulu le compositeur.

En équitation c'est la même chose. De même que la corde dont nous parlions tout à l'heure, le cheval est plus ou moins tendu. C'est aux aides à le mettre au point et c'est cette mise au point qui, nécessitant soit la prédominance d'une main, soit celle d'une jambe, etc., constitue l'accord des aides.

DU TROT ENLEVÉ

Le trot enlevé évite des secousses violentes au cheval et au cavalier. Par conséquent, il ménage l'un et l'autre, mais pour maintenir le cheval droit ou remédier à une gêne momentanée, à un défaut de conformation, il est nécessaire de savoir qu'en trottant sur tel ou tel pied on fatigue plus tels ou tels membres du cheval.

Par définition même, on appelle trotter un cheval à gauche, l'action de faire coïncider avec la battue à terre du diagonal gauche, le moment où l'assiette du cavalier prend contact avec la selle.

Que se passe-t-il ?

Le corps du cavalier est assez fortement incliné en avant et le sens par lequel il opère son appui sur la selle est d'avant en arrière ; ce qui fait qu'au moment où le cavalier trottant à gauche prend contact avec la selle, c'est le postérieur droit qui supporte la majeure partie de la fatigue.

Au moment où le cavalier soulage l'assiette en portant le poids de son corps en avant sur les étriers et sur les genoux, sa masse repose, par l'intermédiaire des porte-étrivières et de l'arcade antérieure de la selle, sur l'avant-main. Or, ce mouvement dans le trotter à gauche s'exécute au moment où le diagonal gauche est en l'air, c'est-à-dire au moment du poser du diagonal droit, et la fatigue est imposée plus spécialement à l'antérieur droit qui est le seul des membres antérieurs à poser à terre à ce moment.

Conséquence :

Trotter un cheval à gauche, c'est fatiguer plus spécialement le latéral droit et inversement.

Il est donc indispensable, pour la bonne harmonie des mouvements, pour le juste équilibre, du cheval, aussi bien au point de vue de la fatigue des membres que de l'exercice à leur donner, d'alterner fréquemment et de trotter autant sur un pied que sur l'autre.

Conclusion. — On trottera sur tel ou tel pied suivant le degré de souplesse du cheval, l'état de ses membres ou le travail qui leur incombe dans tel ou tel mouvement.

Quelques exemples feront mieux saisir ce qui précède.

1° Un cheval est plus souple à gauche qu'à droite : il faudra le trotter davantage sur le pied droit pour faire travailler le postérieur gauche ;

2° Un cheval part moins volontiers à gauche qu'à droite au galop (ce qui ne doit pas se produire si le dressage a été bien mené) : on le trottera de préférence sur le pied gauche pour fortifier le postérieur droit ;

3° Un cheval souffre du postérieur gauche : il est tout indiqué de le trotter à gauche ;

4° En cercle à droite ou à main droite sur la piste, à cause du passage des coins, ce sont les membres gauches qui peinent le plus, puisqu'ils ont le plus de chemin à faire ; il faut donc imposer au cheval le minimum de fatigue et le trotter sur le pied gauche, ce qui fait travailler davantage le latéral droit qui, ayant moins de chemin à faire, a moins de travail à fournir pour produire la même implusion.

En résumé, il faut trotter le cheval sur le pied extérieur.

Placer de la tête.

Le placer de la tête de tel ou tel côté n'est pas non plus indifférent pendant le trot enlevé. On le déduit des conséquences qu'entraîne l'action de trotter sur tel ou tel pied. Ainsi nous avons vu que trotter sur le pied gauche c'est fatiguer le latéral droit. C'est donc l'antérieur droit qu'il faudra essayer de soulager par le placer de la tête. Or, le léger pli à droite décharge l'antérieur droit. C'est donc à droite qu'on doit placer la tête dans ce cas. Par conséquent, on peut poser comme règle :

Placer la tête du côté opposé au pied sur lequel on trotte.

DÉFINITION DU DRESSAGE

Avant d'étudier le dressage, il est nécessaire de le bien définir. Tous les ouvrages traitant cette branche de l'équitation expriment en termes plus ou moins précis le but visé par leur auteur, mais aucun n'est absolument complet sur ce point d'une importance capitale.

En effet, quoi qu'on entreprenne, il faut avoir un but.

Ce but bien déterminé, on cherche les meilleurs moyens pour l'atteindre.

Donc, avant tout, déterminons le but que nous voulons atteindre.

Le dressage du cheval doit avoir pour but l'équilibre. (Bourgelat. — Dupaty de Clam.)

Le dressage est une méthode d'instruction qui s'adresse particulièrement à l'instinct du cheval. C'est un ABC qu'il faut lui apprendre lettre par lettre, afin de le rendre capable de lire dans notre volonté.

L'emploi du cheval, c'est-à-dire l'équitation proprement dite, se résume ensuite à l'application de nos moyens mécaniques, rendue facile par les procédés sages et ingénieux du dressage.

L'équilibre naturel est instinctif.

Pour s'en rendre compte, il suffit d'examiner un jeune cheval en liberté. Il soutient fièrement la tête, porte la queue au niveau du rein. Tous ses mouvements respirent l'harmonie. Il se meut avec une élégance et une facilité extrêmes, sans avoir subi pourtant aucun exercice gymnastique.

Prenons maintenant ce même cheval lorsqu'on lui impose pour la première fois le poids du cavalier. Toutes ces brillantes qualités s'évanouissent et c'est à peine s'il obéit aux exigences les plus modestes de l'homme qui le monte.

A quoi faut-il attribuer cette transformation ? A la surcharge insolite qu'on vient de lui faire subir, surcharge qui a, en outre, occasionné une foule de contractions toujours hors de proportion avec la surcharge imposée, variable du reste avec le sujet, et qui ont porté le désarroi dans l'organisme.

Un dressage rationnel doit donc viser à rétablir l'harmonie de la machine animale et replacer, peu à peu, par des exercices judicieux et intelligemment gradués, cette machine dans les conditions relatives de pondération et de

mouvement où elle se trouvait lorsque l'instinct du cheval présidait seul à ses déplacements.

Ce résultat obtenu, et il faut l'obtenir quel que soit le service de selle auquel on destine le cheval, on pourra, si on peut, ou si le cheval en est susceptible, exiger de lui une éducation plus soignée dont la haute école sera le couronnement.

En résumé, le cheval doit pouvoir changer instinctivement et rapidement la direction normale de ses rayons articulaires, afin de favoriser les translations de poids dont la répartition doit être modifiée et il n'y parvient, sans effort, qu'après avoir acquis une certaine adresse. Cette adresse lui est communiquée par des exercices gymnastiques qui assouplissent les articulations, tout en fortifiant les muscles.

Ces exercices gymnastiques constituent le dressage, que nous définirons de la manière suivante :

Dresser un cheval c'est :

1° Le rendre obéissant et lui apprendre tout ce qu'il doit savoir Pour bien exécuter le travail auquel on le destine ;

2° Former son tempérament ;

3° Développer ses qualités ;

4° Atténuer ses défauts.

De cette définition on peut conclure que tous les chevaux doivent être dressés d'après les mêmes principes, qu'on les destine au manège, à la chasse ou à la guerre, parce que la vérité est une et les lois de la locomotion identiques pour les uns comme pour les autres.

On poussera leur dressage plus ou moins loin, suivant leurs aptitudes ou leur destination. Mais l'ABC d'abord, puis les premiers éléments, communs à tous, doivent être les mêmes. Le docteur a commencé ses études comme le simple bachelier, l'un s'est arrêté à la première étape, l'autre en a franchi plusieurs. De même, le cheval de troupe ne sera que dégrossi, celui d'officier ou d'amateur plus fini. Enfin, l'animal destiné à la haute école sera poussé jusqu'au summum de la science équestre.

MÉTHODE

D'abord qu'est-ce qu'une méthode ?

« C'est évidemment cet acheminement régulier d'un problème vers sa solution ; cette marche invariable qui, partant des idées les plus simples, en suivant la voie la plus courte, établit par des déductions rigoureuses les rapports entre les principes et les conclusions. »

Pour nous le problème consiste à ramener l'équilibre naturel du cheval en liberté chez le cheval monté. Tous les mouvements seront dès lors faciles, l'équitation n'étant qu'une série de translations de poids.

En fait de dressage, les méthodes abondent ; j'ajouterai même que toutes ont du bon, pourvu qu'elles soient appliquées avec tact et suite dans les idées. Toutefois, comme aucun cheval ne ressemble absolument aux autres, on ne peut songer à les dresser tous par des procédés uniformes.

Certes, les principes sont immuables et le but à atteindre est unique, mais les procédés qui peuvent y conduire sont aussi nombreux que variés. Celui qui entreprend le dressage d'un cheval doit agir comme le médecin, c'est-à-dire puiser dans les procédés connus ou qu'il découvre, pour constituer un traitement qui lui donnera, en fin de compte, le cheval dressé.

Et la mesure de son tact et de son habileté sera fournie par les applications plus ou moins heureuses qu'il en fera à son élève, en raison du moral et du physique de ce dernier.

Appelé près d'un malade, le médecin examine le sujet ; se rend compte de son état physique et moral, et, ce premier examen terminé, cherche dans l'arsenal médical des remèdes appropriés au tempérament, à l'âge, à la constitution du malade, afin de l'acheminer promptement et sûrement vers la guérison. Le dresseur doit agir de même.

En un mot, on ne doit pas accepter de toutes pièces une méthode quelconque aussi parfaite que l'on voudra et chercher à l'appliquer ponctuellement à tous les chevaux dont on entreprendra le dressage. On ferait fausse route la plupart du temps.

Cette méthode n'est pas une panacée universelle applicable à tous les cas. On la suit dans ses grandes lignes ; mais on varie les procédés suivant les circonstances, les moyens dont on dispose, et enfin les sujets à dresser.

Quelle que soit la méthode choisie, elle doit remplir certaines conditions primordiales dont il est impossible de ne pas tenir compte et qui constituent les caractères essentiels d'une bonne méthode.

Elle doit être lente, parce que la nature qui forme le cheval agit lentement et qu'un jeune cheval qu'on veut dresser doit être mené de manière que les progrès de son travail suivent les progrès de ses forces.

Elle doit être progressive, c'est-à-dire procéder du simple au composé. Tous les actes du dresseur doivent acheminer petit à petit l'animal vers le degré de perfectionnement qu'il devra atteindre pour que son dressage soit complet. Cette qualité est nécessaire pour que le cheval dont l'intelligence est bornée, comprenne bien ce qu'on lui demande.

Enfin, elle doit respecter les lois de la physiologie, de la locomotion et de la mécanique animale.

De la sorte, tous les mouvements s'exécuteront aisément et chacun d'eux, préparé par le précédent, acheminera à son tour, vers le suivant..

DIVISION DU DRESSAGE

Le dressage se divise en quatre périodes :

- 1° Apprivoisement et débouillage ;
- 2° Mise en condition préparant le cheval à supporter le dressage ;
- 3° Travail dit en bridon ;
- 4° Travail sur la bride.

Dans chaque phase du dressage, on se propose un but qu'il y a lieu de préciser nettement. Le cheval doit être parvenu, à la fin de chaque phase, à un degré de connaissances parfaitement défini.

Pour atteindre le but, il y a lieu, tout en respectant les principes absolus, de choisir dans les moyens qui y conduisent, ceux qui s'approprient le mieux à l'animal qu'on dresse, au temps dont on dispose, aux locaux utilisables et, si c'est un dressage collectif de chevaux de troupe, au savoir-faire des cavaliers qu'on emploie. Certains de ces moyens sont à employer toujours ; d'autres ne s'appliquent qu'à des cas spéciaux.

En examinant chaque phase, j'établirai tout d'abord le but à atteindre, les principes absolus ou axiomes équestres qu'il faut respecter, je développerai ensuite les moyens qui permettent généralement d'atteindre le but ; enfin je terminerai par les procédés spéciaux à employer dans les différents cas particuliers.

Mais avant d'aborder l'étude des différentes phases, il y a lieu d'énoncer quelques considérations d'une application constante pendant tout le cours du dressage.

PRINCIPES

La légèreté et l'aisance du cheval sont surtout la conséquence de la manière dont il porte et déplace sa tête et son encolure.

La perfection à laquelle on doit tendre, est d'amener, par le dressage, le cheval monté à exécuter les mouvements les plus difficiles avec la même facilité et la même grâce que s'il était en liberté. Aussi le commandant Dutilh a-t-il pu dire, avec juste raison, que bien monter à cheval, c'est :

Savoir exploiter la tête et l'encolure.

Par suite, il ne faut pas gêner, mais au contraire favoriser le jeu de la tête et de l'encolure, dont l'ensemble forme gouvernail et balancier.

Le dressage n'a pas pour but de faire du cheval une machine, mais de développer ses forces et de régler son initiative.

Tous les moyens doivent être employés pour éviter la lutte avec les jeunes chevaux ; le talent ne consiste pas à faire obéir le cheval par l'emploi des châtiments, mais à prévenir ses défenses et à les empêcher de se produire.

Il est souvent sage de ne demander qu'un travail modéré à un jeune cheval dont les progrès marquent un temps d'arrêt, et même de le laisser reposer, de l'oublier pour ainsi dire pendant quelques jours, au lieu d'augmenter sa fatigue et son irritabilité par des exigences inopportunes. On se bornera, dans ce cas, à de simples promenades, le cheval monté ou tenu en main.

La voix, les caresses de la main, les friandises (sucre, pain, carottes) sont toujours des aides utiles. Le cavalier ne négligera jamais de les employer pour encourager le cheval lorsqu'il fera preuve de soumission.

Aller doucement c'est aller vite.

Cette vérité est tout spécialement applicable au dressage.

PREMIÈRE PÉRIODE

APPRIVOISEMENT

Qu'est-ce que l'apprivoisement et que comporte-t-il ?

L'apprivoisement consiste à habituer les jeunes chevaux à l'homme et à les familiariser avec les divers objets dont on aura besoin pour les monter. Ce travail comporte :

1° Des promenades par des cavaliers à pied sur une route en ligne droite.

2° Des promenades en tenant les jeunes chevaux en main à côté de vieux chevaux sages.

Il faut avoir soin de changer de côté pour ne pas donner de faux pli à l'encolure. Il est à remarquer que si un cheval a pris un faux pli dans son encolure, le jarret du côté où se produit le faux pli est plus fatigué. En effet, le pli à droite, par exemple, charge l'épaule gauche. Cette épaule est poussée par le jarret droit qui, ayant une résistance plus forte à vaincre, se fatigue plus.

3° Habituer les chevaux au harnachement.

Pour cela placer d'abord la couverture pliée en quatre sur le cheval et la fixer au moyen du surfaix qu'on serre progressivement pendant la promenade. Placer ensuite la selle sur la couverture, les étriers relevés d'abord, puis rabattus.

4° Travail à la longe.

Le travail à la longe a une grande importance pour rendre les jeunes chevaux obéissants et souples, tout en leur faisant prendre un exercice salubre.

Ce travail doit comporter comme principaux exercices :

Marcher aux deux mains et aux trois allures.

Venir au centre. — Changer de main sur le cercle.

Rétrécir et augmenter le cercle aux trois allures.

Avoir soin de donner au cheval le temps de mettre ses hanches derrière ses épaules en modifiant le diamètre du cercle par petites portions et non d'une façon brusque, surtout au galop, ce qui amènerait infailliblement le cheval à se désunir de l'arrière-main.

Changements d'allure et arrêts.

Allongements d'allure. — Ralentissements.

Nous nous bornons à cette nomenclature, renvoyant, pour la manière de procéder, à l'ouvrage du comte de Gontaut qui est un pur chef-d'œuvre en la matière³.

Le travail à la longe se donne généralement avec un caveçon.

Mais je lui préfère de beaucoup un appareil dû à M. Lenoble du Teil, écuyer en chef au Haras du Pin.

Voici les motifs de son invention :

Depuis longtemps, dit-il, j'ai été amené par l'expérience et l'observation, à considérer le caveçon, dans le travail à la longe, comme un instrument d'une valeur tout à fait douteuse et j'ai été conduit à substituer à cet engin incommode un procédé beaucoup plus avantageux bien qu'aussi efficace. Les griefs contre le caveçon peuvent s'énoncer ainsi :

1° Si l'armature en fer qui forme le devant de la muserolle du caveçon est nue ou simplement recouverte d'un cuir léger, sa pression, sur le chanfrein sec et osseux d'un cheval de sang, rend très douloureux le contact sur cette Partie, d'un objet aussi dur et aussi peu maléable.

Sans qu'il soit donné ce qu'on appelle des coups de caveçon, sans même le moindre frémissement de la longe, l'animal est torturé par la pression de cet outil dont il cherche à se débarrasser en se livrant quelquefois à des désordres sérieux ; et la constatation de la cause qui fait naître ces désordres, conduit fatalement à une concession qui consiste à entourer d'un coussinet doux et moelleux la face interne de cette armature. Alors à quoi sert ce morceau de fer sur le chanfrein ?

La muserolle du licol munie d'un anneau au milieu produirait le même effet.

2° Le licol et le caveçon nécessitent l'emploi d'une courroie intermédiaire entre la sous-gorge et la sous-barbe, pour empêcher tout déplacement sous l'effort de la traction exercée et par le cheval qui tire sur la longe, traction qui a l'inconvénient d'amener le montant du dehors sur l'œil de ce côté.

3° S'agit-il des secousses brutales produites avec la longe, coups de caveçon, pour réprimer les bonds et les tentatives subites de fuite, ou pour modérer l'allure si les ondulations horizontales n'ont pas réussi, je ne suis pas davantage partisan du caveçon, parce que la muserolle rembourrée ne

produira pas de douleur quand il le faudrait, ni, par suite, d'effet utile sur un cheval fin ; et qu'un cheval commun, même avec une armature de fer toute nue, ne sera pas non plus très impressionné par les secousses violentes de la longe, ce qui fait que, quelle que soit la nature de l'animal, on ne peut espérer le contenir par la force.

4° Lorsque le cheval, tout en se portant en avant sur le cercle, tire sur la longe, son encolure se plie suivant un arc de cercle dont la concavité est tournée vers l'intérieur. Plus la traction est forte, plus la tête vient vers l'intérieur du cercle et, par suite, le poids des épaules tombe en dehors, ce qui est favorable à la fuite. La croupe est amenée de même en dedans, en raison de cette position de la tête (l'encolure agissant ainsi dans le même sens que le poids des épaules) et de la force centrifuge.

Dans cette position, si le cheval veut s'échapper vers l'extérieur, la longe n'a plus d'action lorsqu'elle est appliquée au caveçon.

5° Si le cheval s'accule en tirant au renard, il relève beaucoup sa tête afin d'augmenter de tout son poids la valeur des efforts musculaires qu'il fait pour faire lâcher prise à celui qui tient la longe. Dans cette attitude de la tête, la traction sur la longe fait appuyer fortement le cercle de fer sur le chanfrein où une grande douleur se produit ; l'animal est ainsi invité à accentuer cette attitude pour tirer encore plus en arrière, afin de se soustraire à la douleur qu'il ressent en avant.

6° Beaucoup de chevaux qu'on travaille à la longe, se mettent à encenser au bout de quelque temps ; cette action est provoquée par la mobilité de l'anneau du caveçon, par les mouvements de la muserolle elle-même, et par les balancements de la corde qui se produisent devant le nez de l'animal.

7° Si on serre le caveçon, il produit une impression douloureuse et continue ; s'il est ajusté un peu lâche, il devient trop dur lorsqu'on agite la longe.

Cette somme d'inconvénients justifie la recherche d'un procédé plus pratique, plus juste et plus puissant, qui n'affole pas un cheval par la sensation qu'il lui fait éprouver d'une douleur ininterrompue et qui agisse sur son moral, en s'adressant à son mécanisme. De fréquents essais et des comparaisons non moins répétées, m'ont amené à adopter exclusivement l'usage de la longe attachée au bridon. Voici le raisonnement qui m'a conduit à ce procédé : La principale raison qui maintient le caveçon en grande faveur, c'est l'extrême sensibilité que l'on s'est plu, que l'on se plaît

encore à attribuer aux barres et aux lèvres. Cependant si l'on veut réfléchir et observer, on se convaincra aisément que le chanfrein mérite au moins un culte aussi fervent et qu'il possède, lui aussi, une sensibilité très grande que l'on sacrifie trop aux préjugés des égards que l'on prétend devoir aux deux autres parties. On entoure celles-ci d'un luxe de soins inouïs, en théorie ; mais en pratique en est-il de même ? Ne voit-on pas tous les jours des jockeys de trot et de galop soutenir sur leurs bras les efforts de bouches réputées très dures, même avec Les chevaux les plus fins ? Ne voit-on pas de superbes attelages braqués sur les mains du cocher de telle sorte que ce sont les guides et les bras de l'automédon qui remplacent les traits ? Est-ce que l'action de scier du bridon, même avec brutalité, a jamais endommagé la commissure des lèvres d'un cheval ? N'est-il pas prouvé que ce sont les saccades plutôt que la pression la plus intense exercée sur les lèvres ou les barres qui offensent ces parties ? N'est-il pas démontré aussi, depuis longtemps, que la prétendue finesse de la bouche n'est que le résultat de l'équilibre naturel ou acquis de l'animal ? Du reste, la sensibilité du chanfrein n'est-elle pas, comme les barres et les lèvres, en raison directe du degré de sang ? Pourquoi donc un caveçon lorsqu'un simple bridon peut rendre de plus nombreux et plus utiles services ?

Fig. 14.



En main ou monté, le cheval se meut en vertu et en raison des déplacements de sa masse. Il ne s'agit, pour se faire obéir, que de régler ces déplacements. Or nous verrons plus tard que la rêne du dehors joue le rôle principal. Appliquons ici cette efficacité, il suffira de boucler la longe à l'anneau extérieur du bridon. La tension exercée par le cheval qui tente de se dérober fait plier l'encolure en dehors, amène la tête et la croupe de ce

côté, reporte le poids de l'avant-main en dedans, ce qui combat l'effet de la force centrifuge et force le cheval qui marche à rester droit sur le cercle.

Afin de pouvoir travailler aux deux mains sans être forcé de déboucler et de reboucler la longe, on dispose celle-ci de la manière suivante : Un boucleteau en cuir de 10 centimètres environ de longueur quand il est en place, de la même force que les rênes de bridon, porte à l'une de ses extrémités un anneau mi-rond de 5 centimètres de diamètre environ, tandis que, par l'autre extrémité, il s'attache à l'anneau du mors de bridon. Le même appa reil existe de chaque côté. Les rênes de bridon sont supprimées et la longe se boucle aux anneaux des boucleteaux qu'elle réunit (fig. 14).

Si on veut travailler avec un double filet, chaque boucleteau est double, ce qui permet de le fixer aux deux anneaux de chaque côté. Ce système a, en outre, l'avantage immense de faire travailler la bouche du cheval en même temps que les autres parties, et, si la longe est bien maniée, de préparer dans d'excellentes conditions cet appui moelleux sur la main qu'on doit rechercher dès le début. Inutile d'ajouter que pas plus avec le bridon ou le double filet qu'avec le caveçon, on ne doit employer, comme moyen de correction, dans le travail à la longe, ces secousses violentes qui, surprenant le cheval, lui font rejeter brusquement le poids sur les jarrets.

A pied comme à cheval, c'est un crime de lèse-équitation.

Pour dominer le cheval, il faut rétrécir le cercle sur lequel il travaille, en observant ce que j'ai dit plus haut.

Les chevaux ne travaillent à l'aise que sur un cercle en rapport avec les dimensions de leur taille. Le diamètre convenable pour un cheval de taille moyenne est de 13m,50. Ce principe est du reste appliqué dans tous les cirques. Livré à lui-même et dégagé de toute influence extérieure, le cheval mis en rond se place de lui-même sur ce cercle. Dès lors le raccourcir sans tenir compte de l'assouplissement du cheval, c'est provoquer une gêne qui, se traduit par un ralentissement d'allure.

Avec des chevaux par trop indépendants, un enrênement léger assurera la soumission complète en privant l'animal du libre jeu de son encolure.

La chambrière, complément obligé de la longe et employée souvent dans les phases critiques du dressage, est une aide puissante à condition d'être bien employée. On la choisira de moyenne longueur, 1^m,50 de manche au maximum, avec une lanière toute en cuir et d'égale longueur. Suppression de la mèche afin d'éviter tout claquement. La chambrière doit se manier aisément, sans être vue du cheval et toucher discrètement, sans aucun bruit.

A celui qui l'emploie à la manier avec dextérité et justesse pour toucher vite et bien le point voulu (en principe les jarrets).

5° Travail à pied.

Le travail à pied a fait l'objet de vives controverses parmi les hommes de cheval. On l'a beaucoup critiqué, trop du reste, sans bien se rendre compte de son véritable but et de ses limites exactes, que ses adeptes ont, d'ailleurs, généralement dépassées. La première cause de cette aversion réside dans un dégoût pour un exercice fatigant et souvent pénible pour l'homme. Beaucoup de jeunes cavaliers préfèrent le domptage, oubliant volontiers le prix d'une victoire remportée par la force, c'est-à-dire la rétivité, les tares et l'abrutissement de l'animal qui s'use prématurément. Il ne s'agit pas de contraindre le cheval à l'obéissance par la force brutale, mais de l'y amener par une ingéniosité supérieure. La force brutale sera toujours, en fin de compte, plus grande chez l'animal.

Le travail à pied n'a d'autre but que d'apprivoiser le cheval, de le mettre en confiance, de lui donner toute facilité pour chercher son équilibre dans les mouvements nouveaux qu'on lui demande. Il supprime, pendant cette période de tâtonnements, les inconvénients du poids porté qui réagit toujours si durement sur les articulations. Il permet de multiplier les exigences des répétitions sans porter atteinte ni aux membres ni au caractère du cheval. Les à-coups, impossibles à éviter au début, sont sans inconvénients et les résistances qu'on éprouve seraient autant de défenses si l'animal était monté ; car la réaction sur les membres est excessivement rapide. Elles ne dégénèrent pas, parce qu'il conserve pour en atténuer les effets, toute la souplesse, toutes les ressources d'un animal non chargé. Il cherche à en éviter le retour sans en garder la trace physique ; et les richesses inépuisables de sa nature le mettent bien vite à même de céder à ces nécessités nouvelles et d'y conformer son équilibre. Monté ensuite, c'est-à-dire soumis au poids, il retrouvera sans difficulté, en passant par les mêmes degrés, ces tempéraments auxquels il est déjà arrivé librement. Il aura ainsi épuisé l'entraînement nécessaire aux exercices gymnastiques pour lesquels on l'aura préparé sans le tarer.

N'est-ce pas déjà la méthode admise, sans conteste par tout le monde, pour le travail à la longe, la préparation aux différents sauts, l'accoutumance aux bruits, aux objets qui peuvent faire peur au cheval. Enfin, c'est la méthode suivie pour mettre un cheval à la voiture. C'est aussi celle à employer pour le cheval de selle, à condition de ne considérer le

travail à pied que comme un moyen d'apprendre vite et bien au cheval les mouvements qu'il devra exécuter monté.

A condition également de le partager en périodes précédant les différentes phases du dressage et non en épuisant toutes les ressources de ce travail avant d'enfourcher l'animal. Du reste combien parmi ceux qui le décrivent en public, qui dans le silence du manège travaillent à pied, loin des regards profanes, quitte à répudier ces moyens un fois leur cheval mis !

Il faut considérer le travail à pied comme une excellente méthode d'assouplissement général et surtout le meilleur moyen de domination.

On travaille le cheval à pied avec les rênes et la cravache. Cette dernière est indispensable pour remplacer les jambes, préparer leur rôle et provoquer ou entretenir l'impulsion. L'animal ainsi travaillé apprend à connaître l'homme, à voir en lui son maître, à lui obéir. Il se familiarise avec lui, perd toute idée de défense et apprend, en se jouant, tous les mouvements qui, demandés de prime d'abord par le cavalier monté, eussent provoqué des résistances nombreuses, souvent même des défenses.

Enfin le travail à pied est un excellent exercice pour le cavalier qui peut ainsi se rendre très facilement compte du jeu des membres et, par suite, de l'instant où il devra demander tel ou tel mouvement à son cheval, quand plus tard il sera sur son dos.

J'ai dit plus haut que le travail à pied devait s'exécuter avec la cravache. Voyons ce que doit être cet engin et comment il faut l'employer.

La cravache, instrument de correction, est d'invention toute moderne. Succédant à la gaule dont nos pères faisaient usage comme aide, la cravache est devenue pour beaucoup l'engin de correction par excellence. Ses propriétés, comme engin de conduite ont, par contre, subi le contre-coup de ce renversement de rôle. C'est du reste à son ancienne destination qu'il nous faut revenir.

D'abord au point de vue de l'équitation militaire, la seule qui nous intéresse, la cravache ne peut être utilisée que pendant le dressage, la tenue la supprimant lorsqu'on arrive à l'emploi de l'animal dans les circonstances ordinaires de la vie militaire. Nous n'admettons donc en principe la cravache que comme une aide ayant pour but de préparer l'obéissance aux jambes. On évitera de se servir de la cravache à cheval en dehors des circonstances où ses indications sont nécessaires pour aider la jambe.

Il est cependant des cas, qu'on pourrait qualifier de légitime défense, où un maître coup de cravache, appliqué à propos, aura les meilleurs résultats

pour porter en avant un animal qui, bravant l'action impulsive des jambes et des éperons, s'arrête pour se défendre et se débarrasser de son cavalier.

Dans le travail à pied, au contraire, la cravache, maniée près du corps et sans grands mouvements, constituera l'aide par excellence. Loin de s'en effrayer, le cheval fixera sur elle toute son attention et finira par obéir, en toute confiance, à ses moindres indications.

Pour ce genre de travail, la cravache devra mesurer i mètre environ, être un peu lourde et rigide, de telle sorte qu'on soit absolument sûr de la portée des indications que l'on donne et que le ballant d'une tige flexible ne vienne pas transformer en punition plus ou moins forte une simple indication qu'on aurait voulu calme et pesante.

Le travail à pied qu'on doit exécuter pendant l'apprivoisement se borne à quelques exercices gymnastiques bien simples.

Effets du travail gymnastique sur l'organisme.

Comme on le voit, nous posons la gymnastique comme base du dressage du cheval. C'est du reste ce qui est admis pour l'homme depuis les temps les plus reculés.

En effet, la première conséquence de l'exercice est d'activer la circulation des fluides vitaux, par l'excitation qu'il fait naître dans l'organe qui travaille. Cet organe devient, par suite, plus agile, plus volumineux, par conséquent plus fort.

L'effort dont est susceptible un muscle, est en raison directe de son poids, c'est-à-dire de son volume relatif.

Ces effets ne sont pas isolés dans l'économie et toutes les fonctions, par suite du lien de solidarité qui les unit entre elles et qui les rattache, en outre, au système musculaire, y participent plus ou moins. C'est ainsi que l'appétit devient plus vif, la digestion plus prompte, la respiration plus active.

Mais le système locomoteur seul se développe dans des proportions relativement considérables, l'excitation produite sur les fonctions vitales n'étant que la conséquence du besoin qui se fait sentir dans les organes du mouvement, de réparer promptement les pertes produites par l'exercice. Toutefois, si une gymnastique bien comprise a une influence on ne peut plus heureuse sur l'appareil locomoteur, un exercice excessif produit des résultats absolument inverses, et les maladies, la mort même, peuvent en

être la conséquence. Des repos passagers et ménagés avec intelligence, sont une condition tout à fait indispensable à la durée du fonctionnement régulier de la machine, afin de laisser aux différentes parties le temps de réparer leurs pertes et pour que les sucs réparateurs arrivent tous à leur véritable destination. Tels sont, en peu de mots, les effets physiologiques de l'exercice sur l'organisation animale. C'est pourquoi toutes les écoles d'équitation admettent la gymnastique pour le cheval comme un axiome, afin de préparer et de faciliter son obéissance aux aides.

Que se propose en effet le dressage ? Est-ce uniquement de faire connaître au cheval les actions des mains et des jambes ?

S'il en était ainsi, quelques jours suffiraient.

Non, ce n'est pas assez que l'animal connaisse les aides de son cavalier ; il faut encore qu'il soit en état d'obéir immédiatement à leurs exigences. Il faut surtout que cette obéissance puisse se produire sans fatigue dans le présent et sans provoquer la ruine de l'animal dans l'avenir. De là, la justification de ce que nous avons dit plus haut, à savoir : que le dressage doit former le tempérament du cheval.

En avant, encore en avant, toujours en avant (comte d'Aure). Telle doit être la devise de tout dresseur. En effet, l'impulsion prime tout. On ne peut diriger que le mouvement, il faut donc, à pied comme à cheval, pouvoir le provoquer ou l'augmenter à n'importe quel moment. La première chose à demander au cheval est donc la marche sur la cravache.

Comme des premières leçons bien données dépend le succès de l'entreprise, on ne saurait apporter trop de soins aux plus petits détails d'embouchure, de sellage, etc., etc.

Le cheval sera embouché avec un gros filet à branches, à anneaux ou mieux avec un double filet ; il aura des bandes aux membres antérieurs pendant le travail. A la rentrée à l'écurie, on les enlèvera devant pour les mettre derrière pendant deux heures.

De même que dans le travail monté, l'action provoquée par la cravache est reçue et régularisée par la main qui tient les rênes et l'accord des aides doit être aussi juste. Il est du reste plus facile d'accorder entre elles deux aides que d'en accorder trois. Si donc le cavalier sait trouver en selle, le juste rapport entre les effets de ses mains, de ses jambes et du poids de son corps (et il doit pouvoir faire cet accord pour entreprendre un dressage), il

n'éprouvera aucune difficulté à accorder à pied ses deux mains, tenant l'une les rênes, l'autre la cravache.

Axiomes.

Il faut prodiguer les caresses au cheval toutes les fois qu'il manifeste de l'inquiétude, ou fait preuve de docilité et de soumission ; mais jamais pour l'engager à céder lorsqu'il résiste.

La caresse doit suivre d'aussi près la concession que la correction la faute.

Il faut mettre le cheval en confiance pour qu'il devienne attentif à ce qu'on lui demande.

FAIRE MARCHER LE CHEVAL SUR LA CRAVACHE.

On peut s'y prendre de trois manières différentes pour faire marcher le cheval sur la cravache. Nous les examinerons successivement.

1er procédé. — Méthode Fillis.

Placer le cheval à main gauche sur la piste. S'il est tenu par un aide, le dresseur avance les bras près du corps jusqu'auprès de la tête du cheval et le caresse pour le mettre en confiance ; puis il prend les rênes de la main gauche, la cravache dans la droite et s'efforce de placer, puis de maintenir le cheval droit une minute ou deux. Caresser et rendre. Les caresses doivent être faites par la cravache passée sur le chanfrein, l'encolure, les côtes, la croupe. Dès que le cheval s'en émeut, lui parler, passer la cravache dans la main gauche et caresser avec la droite.

Lorsque le calme est revenu, rabattre les rênes par-dessus la tête, prendre leur extrémité dans la main gauche qui tient également la cravache dissimulée le long de la jambe. Saisir les rênes avec la main droite, à 10 centimètres de la bouche, les ongles en dessous, un doigt entre chaque rêne. Pendant cette opération, causer au cheval, pour entretenir sa confiance.

Pour marcher, avancer la main droite en faisant un appel de langue. Le cheval, habitué par le travail à la longe à obéir à cette indication, se porte en avant le plus souvent. Éviter de le pousser par trop et réitérer l'appel de langue si le premier est resté sans résultat.

Si le cheval suit le mouvement, caresser et laisser marcher quelques pas en lâchant la main droite qui caresse l'encolure. Replacer la main droite sans tolérer de ralentissement. Laisser le cheval baisser sa tête et allonger l'encolure de temps en temps et remonter lentement la tête en évitant toute modification dans l'allure.

Si le cheval ralentit ou s'arrête, la main gauche passe derrière le dos et vient toucher près des sangles avec la cravache. Si l'animal est doux, pas trop nerveux et peu impressionnable, il se porte en avant sans trop de brusquerie. Dans ce cas, bien surveiller la main droite dont les doigts doivent se desserrer pour ne pas entraver le mouvement en avant.

Souvent, au contraire, il répond aux coups de cravache par un mouvement violent et peut, suivant son caractère, bondir, se cabrer, se jeter avec force de côté ou reculer avec vitesse.

Examinons les moyens de combattre ces défenses.

Si le cheval bondit, lui lever la tête pour charger l'arrière-main, en ayant soin de se tenir très près de son épaule pour éviter les coups de l'avant-main.

Si le cheval se cabre, abandonner les rênes de la main droite, mais les serrer fortement de la main gauche. Lorsque le cheval a repris son aplomb, se rapprocher très doucement en prenant bien soin de cacher la cravache. S'il se cabre de nouveau, peser fortement sans saccades sur le filet.

S'il se jette de côté, et il ne peut le faire qu'à gauche, puisque le mur du manège le limite à droite, le redresser en attirant la tête à gauche et en frappant de la cravache sur le flanc gauche. Si le cheval recule, se placer vivement devant le cheval, une main sur chaque paire de rênes et se laisser traîner en se faisant le plus lourd possible. L'animal, voyant qu'on lui résiste par la force d'inertie et non par la violence, s'arrête bien vite et fixe généralement l'homme en même temps qu'il pousse un soupir. Redemander avec douceur la marche en avant et ne cesser qu'après l'avoir obtenue, car jamais la leçon ne doit être interrompue et encore moins prendre fin sur une défense.

Si, par hasard, le cheval refusait le mouvement en avant sur la cravache, se faire aider d'une personne munie d'une chambrière pour toucher

légèrement la croupe ou le jarret au moment juste où se produit le coup de cravache et acheminer ainsi, en diminuant de plus en plus l'action de la chambrière, le cheval vers l'obéissance à la cravache qu'il faut absolue.

Chaque fois qu'on voudra arrêter, fermer plus énergiquement les doigts de la main droite en disant : holà ! comme à la longe et arriver progressivement à obtenir l'arrêt droit sur la simple pression des doigts. Rendre aussitôt l'arrêt obtenu et laisser la descente de main se produire pour que le cheval reste d'aplomb. Tout ce travail obtenu à main gauche, doit être répété à main droite, afin d'amener une sensibilité égale des deux côtés.

On ne saurait apporter trop de soin à ces exercices, qui sont la base et le point de départ de tout dressage, et avoir toujours présent à la mémoire cet axiome équestre : l'impulsion avant tout.

28 procédé. — Méthode Raabe.

Placer le cheval sur la piste à main gauche. Prendre toutes les rênes dans la main gauche ou trois rênes dans la main gauche, et l'une des rênes droite dans la main droite par-dessus le garrot ; ou encore deux rênes dans la main gauche et deux dans la main droite par-dessus le garrot. Le cavalier est placé à la tête du cheval et regarde sa croupe. La cravache est tenue dans la main droite, les ongles en dessus et très près du gros bout.

Attirer alors la tête du cheval en avant avec la main gauche et frapper en même temps de légers coups de cravache en arrière de la sangle, à l'endroit où doivent agir les jambes. Avoir soin de reculer à petits pas pour inviter le cheval à suivre le mouvement. La cravache cesse son action dès que le cheval s'est porté en avant.

Ce travail est répété à main droite en inversant le rôle des mains. S'efforcer de diminuer l'action de la main qui tient les rênes pour arriver à provoquer le mouvement par la seule action de la cravache.

Si le cheval recule, résister de la main en pesant vers le sol, se laisser traîner en se faisant le plus lourd possible et persister dans l'action de la cravache jusqu'à ce que le cheval se porte en avant.

(Pour les autres défenses, voir le premier procédé.)

Dès que le cheval a obéi, mollir des doigts de la main gauche et laisser faire la descente de main. Si elle ne se produit pas naturellement, la

provoquer par de petits coups de cravache sur le sommet de la croupe en tirant le nez du cheval vers le sol en avant et par pesées successives de la main gauche.

3^e procédé. — Méthode Baucher.

Se placer face au cheval, prendre les rênes de la main gauche (ou droite), suivant que le cheval est placé à main gauche (ou droite), les ongles en dessus, à leur extrémité (les rênes sont passées par-dessus la tête) ; puis les reprendre avec cette même main, les ongles en dessous, à 10 centimètres des anneaux du mors. Passer un instant la cravache dans la main qui tient les rênes et après avoir caressé l'animal avec l'autre main, reprendre la cravache et l'appliquer délicatement d'un petit coup sec en travers du poitrail. Persister jusqu'à ce que le cheval se porte en avant, sans lui faire sentir l'action des rênes autrement que par une résistance inerte, s'il recule. Le mouvement en avant obtenu, l'entretenir en touchant alternativement l'une et l'autre épaule.

Ces trois procédés sont également bons pour amener le cheval à se porter en avant sur la cravache ; mais, étant donné que le travail à pied doit avant tout préparer le travail monté, il faut tout d'abord rejeter le troisième procédé qui ne prépare en rien le rôle des jambes. Les deux premiers procédés remplissent au contraire les conditions voulues et je ne vois aucun inconvénient à choisir l'un ou l'autre. J'aime cependant mieux le deuxième, qui permet de voir le jeu des membres et le point exact où touche la cravache. C'est donc celui qu'il convient d'employer en général. On aura recours au premier avec un cheval frappant du devant ou enclin à mordre, parce qu'il permet mieux d'éviter les défenses de l'avant-main.

Quel que soit le procédé employé, il vaut mieux que le cheval commence par résister, car, lorsqu'il obéira ensuite, on sera certain qu'il n'agit que parce qu'il a compris. Cette dernière obéissance est bien préférable à la soumission spontanée que l'on rencontre bien souvent et qui trompe le cavalier fort surpris ensuite de voir la résistance se produire au moment où il s'y attend le moins.

Une fois que le cheval a bien saisi, on arrivera facilement à le faire partir au trot de pied ferme, et c'est à ce résultat qu'il faut viser.

Lorsque le cheval se porte franchement en avant, il est temps de lui apprendre à ranger ses hanches à droite et à gauche, et de le préparer ainsi à céder à la pression isolée et simultanée des jambes quand le cavalier sera en selle. On comprend, en effet, que le cheval devenu obéissant au toucher de la cravache pendant le travail à pied, y cédera également quand il sera monté, moins spontanément, moins facilement, mais il y cédera parce que son effet lui est déjà connu. On n'aura donc qu'à accompagner chaque coup de mollet ou pression de jambe d'un attouchement de la cravache, pour obtenir très vite l'obéissance à la jambe seule. L'action simultanée des deux jambes produira ensuite tout naturellement le mouvement en avant, point de départ des exercices à cheval, comme il a été celui des exercices à pied.

L'étude des allures nous permet de constater que tous les mouvements normaux du cheval, quel qu'en soit le rythme, présentent une association plus ou moins intime, plus ou moins prolongée des membres par bipèdes diagonaux.

En station, par exemple, le cheval peut rester appuyé sur un seul diagonal ; il tomberait s'il voulait reposer sur un bipède latéral. Signalons, en passant, cette particularité qui doit guider dans le choix des pieds à faire lever pour examiner un membre du cheval ou sa ferrure.

A l'allure du pas lent, l'animal avance en se poussant sur des bases diagonales longues en étendue, entrecoupées de bases latérales instables. Au fur et à mesure que cette allure du pas s'accélère, l'étendue et la durée des bases diagonales diminuent au bénéfice des bases latérales ; l'équilibre est alors assuré par le mouvement même.

Le trot, le passage, le piaffer succédant au pas, sont produits par une augmentation de la durée et de l'étendue relatives des bases diagonales au détriment des bases latérales. Au galop, le cheval progresse en se poussant sur un bipède diagonal. L'appuyer, le reculer correct, procèdent aussi par bases diagonales alternées.

Conclusions. — Les actions du cavalier doivent tendre à s'harmoniser avec celles des diagonaux pour arriver à disposer de leurs mouvements et à les régler.

Leur possession assurera, d'une façon aussi simple que complète, la conquête du cheval et de ses moyens. Elle donnera sans contrainte et sans révoltes, la disposition de son équilibre. Toutes les écoles ont du reste affirmé cette vérité rendue encore plus palpable par la photographie instantanée.

« Les effets diagonaux jouent le plus grand rôle dans le mécanisme des aides et sont en harmonie avec les mouvements du cheval, qui se produisent toujours diagonalement. » (Capitaine Raabe.)

« Le cheval dressé, c'est le cheval diagonal. Cet axiome résume toute l'équitation. » (Baucher.)

« Comme règle, l'action combinée des rênes et des jambes n'est autre qu'une succession d'effets diagonaux comme les allures du cheval. » (Dutilh.)

« L'équitation. latérale n'est que la préparation à l'équitation diagonale, seule rationnelle. » (Fillis.)

Comme on le voit, c'est à l'équitation diagonale qu'il faut tendre. L'équitation latérale ne sera qu'un moyen préliminaire d'arriver au but. On l'utilisera pour faciliter les actions de jambe au début et on y reviendra chaque fois que l'obéissance aux jambes sera méconnue. Par suite, et pour en revenir aux rotations des hanches autour des épaules, nous les demanderons d'abord sur l'effet latéral à pied comme à cheval ; ensuite, nous les répéterons le cheval maintenu droit et enfin nous arriverons à l'effet diagonal.

ROTATION DES HANCHES AUTOUR DES ÉPAULES (SUR L'EFFET LATÉRAL).

Le cheval étant placé sur une piste intérieure (afin d'avoir de l'espace tout autour de soi et de pouvoir corriger toute infraction par la marche en avant), tenir les quatre rênes dans la main droite, se placer à hauteur de l'épaule droite face à la croupe, la cravache tenue dans la main gauche. Porter le cheval en avant, fermer les doigts de la main droite en attirant la tête du cheval à soi et donner un coup de cravache sur les côtes ou la cuisse au moment où le postérieur droit est au soutien. Arrêter au premier pas, demander la descente de main et caresser. Recommencer pas à pas avec les mêmes précautions jusqu'à ce que le demi-tour soit achevé.

Faire marcher droit les rênes longues, puis, par les moyens inverses, demander la rotation dans l'autre sens.

On accentue la traction sur les rênes pour opposer les épaules aux hanches, lorsque le cheval, au lieu de céder à l'action de la cravache, porte ses hanches sur elle.

Si le cheval cherche à frapper du derrière, faire vibrer légèrement la main qui tient les rênes, en évitant toute saccade.

Ne jamais se servir de la cravache pour châtier le cheval.

Arriver progressivement à faire le demi-tour complet, les épaules tournant toujours sur un petit cercle sans jamais être tout à fait immobiles. La main qui tient les rênes sera toujours très douce et agira le plus souvent de haut en bas pour dégager l'arrière-main.

Enfin, on devra toujours partir de la station libre du cheval d'aplomb sur ses quatre membres.

LEÇON DU MONTOIR

Arrivé à ce degré d'obéissance, le cheval peut être monté. La leçon du monitoir doit se donner après que le cheval a travaillé à la longe ou en main, parce qu'il est calmé par le travail qu'il vient de fournir.

On doit agir avec une très grande douceur, décomposer toutes les opérations du monitoir en exigeant pour chacune d'elles le calme absolu et ne passer à la suivante qu'après avoir obtenu l'immobilité complète aux précédentes.

Précautions à prendre. — Le cheval appréhendant le poids de l'homme, il ne faut pas augmenter cette appréhension en lui comprimant la bouche par une pression exagérée sur les rênes et en lui écrasant le rein et les jarrets par une élévation de la tête.

1er procédé. — Méthode ordinaire.

L'aide tient le cheval à la tête par les montants du bridon et cherche à lui baisser le plus possible en le caressant sur le chanfrein. De la main gauche, il maintient l'étrier droit. Le cavalier s'avance les bras pendants jusqu'auprès de l'épaule gauche, caresse le cheval, puis prend une poignée de crins de la main gauche, met la main sur le pommeau de la selle et plie la jambe gauche. Un aide le soulève dans cette position jusqu'à la hauteur voulue pour enfourcher le cheval, puis le repose à terre. Recommencer plusieurs fois en s'appuyant sur l'encolure. Caresser l'épaule droite, puis retomber à terre. Recommencer, passer la jambe, rendre immédiatement

pour soulager le cheval et le caresser jusqu'à ce qu'il reste calme et immobile. Redescendre et renvoyer. Mêmes précautions avec les étriers.

Avant de monter, le cavalier doit bien s'assurer que le cheval n'est pas trop sanglé. Avec un animal impressionnable, sangler les premières fois sur une couverture pliée en long et enveloppant presque tout le corps du cheval. Arriver le plus vite possible à monter seul sans que le cheval soit tenu.

Pour cela, lorsque le calme se maintient, prescrire à l'aide d'abandonner le montant du bridon et de se placer bien en face du cheval en lui caressant le chanfrein de la main droite pendant que la gauche maintient l'étrier droit.

On doit donner cette leçon un peu partout, afin que le cheval s'habitue à se laisser monter dans n'importe quelle circonstance.

2e procédé. — Méthode Fillis.

Pour rendre un cheval docile au montoir, il faut s'y prendre de manière à pouvoir combattre facilement tous ses mouvements. Quels sont-ils ? Le cheval méchant ou rétif se cabre, rue ou frappe soit du devant, soit du derrière. On lui met le caveçon. Un aide tient la longe et le cavalier la chambrière. Il fait mine de mettre le pied à l'étrier ; si le cheval se cabre, un coup de caveçon et la chambrière appliquée vigoureusement sur les fesses. Recommencer jusqu'à ce que l'animal ne se cabre plus. S'il recule, mêmes moyens. S'il rue, relever la tête en le grondant d'une voix forte. S'il frappe, corriger avec la chambrière la jambe qui a frappé.

Outre les chevaux qui se livrent à ces défenses, il en est qui sont simplement peureux, nerveux, inquiets, chatouilleux ou irascibles et qui, tout en ne se défendant pas réellement, ne restent néanmoins pas immobiles.

Or, que peuvent-ils faire ? Quatre mouvements :

Avancer, reculer, se jeter à droite ou à gauche.

Pour se prémunir contre ces quatre mouvements, voici comment je procède :

Je prend la rêne gauche de filet dans la main gauche et de la même main, je saisis une poignée de crins vers le milieu de l'encolure, de telle sorte que la rêne que je tiens soit légèrement tendue. Ma main droite, dans laquelle se trouve ma cravache, passant par-dessus l'encolure, saisit la rêne droite du filet, la tenant assez longue pour qu'elle ne soit que très légèrement tendue, tandis que de cette même main je saisis le pommeau de la selle. Je fais alors

face à l'épaule gauche. Si le cheval recule, un coup de cravache sur la croupe le porte en avant, et cela 20, 30 fois, si c'est nécessaire, jusqu'à ce qu'il cède. S'il avance, je tends les rênes et le remets en place. S'il se jette à gauche, je tire sa tête de ce même côté, ce qui a pour conséquence de rejeter ses hanches à droite. De même, s'il se jette à droite, je tire sa tête à droite pour porter ses hanches à gauche.

Chacune de ces défenses se produit, soit au moment où le cavalier met le pied à l'étrier, soit quand l'étrier est chaussé, soit enfin quand le cavalier s'est enlevé sur le genou gauche tendu et avant qu'il n'ait passé la jambe droite. Il ne faut passer au second ou au troisième de ces mouvements, que lorsqu'on a obtenu l'immobilité complète du cheval dans le mouvement précédent. On ne doit chercher à se mettre en selle qu'autant que le cheval reste immobile aussi longtemps que le cavalier se tient sur le genou gauche tendu.

3^e procédé. — Méthode Dutilh.

Aborder le cheval par la tête, le caresser sur le front et sur les yeux, en promenant doucement la main dans le sens du poil. Prendre la rêne gauche du bridon avec la main gauche et se diriger vers l'épaule de ce côté, en caressant l'encolure de la main droite.

Si le cheval manifeste de la crainte, de l'impatience, ou s'il recule, revenir à la tête, attirer le cheval en avant avec une ou les deux rênes du bridon, et mieux avec le montant. Renouveler les caresses déjà prescrites et chercher à calmer le cheval de la voix, en lui parlant sur un ton doux ou ferme, suivant le cas. Le calme rétabli, revenir à l'épaule, caresser le cheval avec soin et se placer enfin à hauteur de l'étrier gauche. Dans cette position, caresser le cheval sur la croupe, élever la main au-dessus de la selle et la laisser retomber sur le siège. Répéter cette opération deux ou trois fois de suite.

Prendre ensuite l'étrivière gauche, soulever l'étrier et le laisser retomber par son propre poids. Si le cheval se tracasse trop, ne pas craindre de revenir à la tête pour lui inspirer confiance et ramener le calme.

La soumission une fois obtenue, se remettre de nouveau en face du cheval et renouveler les caresses avec des inflexions douces de la voix comme récompense. Continuer la leçon du montoir en plaçant le pied

gauche dans l'étrier, mais sans s'enlever ; peser sur l'étrier, retirer le pied, caresser le cheval et recommencer plus ou moins souvent en raison du calme, de la défiance ou de l'inquiétude du cheval.

Pour s'enlever sur l'étrier ou pour enfourcher le cheval, il faut avoir soin de ne pas appuyer le pied engagé dans l'étrier sur l'avant-bras, mais bien conserver la verticalité de la jambe en appuyant le genou contre la selle, de manière à loger la pointe du pied sous la sangle. En plaçant le pied gauche sous l'avant-bras, au moment de s'enlever pour enfourcher le cheval, tout le poids du corps du cavalier repose obliquement sur cette partie. La douleur qui en résulte, si minime qu'elle puisse être, suffit cependant pour que le jeune cheval cherche à s'y soustraire.

Pour enfourcher le cheval, placer les rênes croisées dans la main gauche ; avec cette même main, prendre une poignée de crins près du garrot ; placer le pied gauche dans l'étrier, la main droite sur le troussequin ou la palette et s'enlever légèrement, mais franchement, se pencher aussitôt sur le pommeau pour ne pas laisser tout le poids du corps sur l'épaule gauche, caresser le cheval de la main droite, à la base de l'encolure et sur l'épaule droite ; descendre légèrement, caresser et recommencer. Finir enfin par enfourcher le cheval, en ayant soin d'arriver bien légèrement en selle ; mettre pied à terre, passer devant le cheval pour l'aborder du côté droit, le flatter de nouveau et recommencer la leçon du montoir.

La première fois qu'on donne cette leçon, il est utile et souvent très prudent de se servir d'un aide muni d'avoine.

LEÇON DU MONTOIR A L'EXTÉRIEUR.

Après avoir promené le jeune cheval en main pendant quelques kilomètres, on le fera descendre, sans lutte, dans un fossé de route, en choisissant un terrain d'accès facile. Ce résultat obtenu, on flattera le cheval pour maintenir le calme ; au besoin, on lui laissera manger quelques touffes d'herbe. Au bout de quelques instants, l'aide placé du côté hors montoir, saisit le montant de droite du bridon avec la main droite et allonge le bras droit de toute sa longueur, en dirigeant la tête du cheval vers le sol, tout en pesant doucement de la main gauche sur l'étrier droit qu'il éloigne du corps du cheval.

Le cavalier, placé du côté montoir, face à la selle, ajuste ses rênes un peu longues, saisit de la main gauche une forte poignée de crins ; puis, appuyant sa main droite sur la selle, à hauteur de laquelle sa ceinture devra se trouver par suite de la différence de niveau, il pèsera sur la selle sans mettre le pied à l'étrier. Il arrivera ainsi progressivement à faire accepter tout son poids au jeune cheval en pesant de plus en plus sur la selle et finalement en abandonnant le sol avec ses pieds.

Le cheval sera récompensé par des caresses et quelques centaines de pas en main, puis on recommencera. Au fur et à mesure que la soumission s'accroîtra, l'aide pèsera plus lourdement sur l'étrier droit pendant que le cavalier appuiera sur l'étrier gauche. On accoutumera ainsi le cheval au léger mouvement de torsion imprimé à la selle.

Lorsque l'animal supportera ces opérations préliminaires sans remuer, on terminera la leçon d'après le procédé Dutilh.

Quel que soit le système employé pour la leçon du montoir, il est bon d'habituer le cheval à se laisser monter indifféremment d'un côté ou de l'autre. Donner souvent la leçon du montoir à l'extérieur à l'aide du fossé, d'une dépression de terrain ou le long d'un trottoir, de façon à habituer le cheval à conserver l'immobilité la plus complète, quel que soit l'agitation qui l'environne. On devra se montrer très exigeant pour obtenir cette immobilité absolue au montoir, le cheval n'étant tenu que par son cavalier. A cet effet, faire donner la leçon derrière d'autres chevaux qui continuent à marcher sur une route, au milieu du manège pendant que le reste de la reprise marche ou travaille à une allure quelconque. Récompenser largement la soumission par des caresses, de l'avoine, des carottes, du pain, etc., etc.

On arrivera aisément en quelques jours au calme absolu au moyen de petites indications des rênes ou de la baguette chaque fois que le cheval bouge, se traverse ou recule.

Mais il faut bien se convaincre que tout ce dressage n'aura aucune durée et que jamais le cheval ne restera immobile et calme au montoir au milieu de l'excitation des autres chevaux, si on le met brusquement en mouvement ou si on le laisse partir dès qu'on est en selle. On exigera du cheval qu'il attende pour se porter en avant qu'on lui en donne l'indication et il ne faudra pas lui donner cette indication dès qu'on arrivera en selle ; mais attendre un temps assez long. Enfin on devra, par la suite, éviter de le jeter

dans une allure vive aussitôt après qu'on l'aura enfourché. On s'astreindra toujours à l'embarquer d'abord au pas.

MOYEN DE MONTER RAPIDEMENT ET SANS DANGER SUR UN CHEVAL QUI SE TRACASSE ET CHERCHE A REJOINDRE LES AUTRES.

Prendre une poignée de crins de la main gauche et de la même main les rênes gauches tendues, les rênes droites flottantes. Chausser l'étrier gauche à l'aide de la main droite et se mettre en selle. Le cheval ainsi tenu est obligé, s'il veut partir, de se mettre en cercle sur le cavalier comme centre et il rapproche lui-même la selle de l'homme.

On peut aussi amener le bout du nez du cheval à droite et lui voler le montoir dans cette attitude, mais dans cette position le cheval jette ses hanches sur le cavalier, le gêne et peut lui donner un coup de pied.

MANIÈRE DE FAIRE MONTER LES CAVALIERS EN PAQUETAGE POUR ÉVITER LES BLESSURES PAR LE HARNACHEMENT.

Un cavalier (le plus leste) par escouade met ses camarades à cheval en les prenant par la jambe gauche. Ceux-ci, dès qu'on a commandé : A cheval, prennent les rênes de la main gauche et une bonne poignée de crins et placent la main droite sur le pommeau. Ils plient en même temps la jambe gauche et font le mouvement de sauter à cheval au moment où l'aide les enlève par la jambe gauche. Tenir cette jambe bien rigide à angle droit et les bras tendus. Porter le poids du corps sur le poignet droit en passant la jambe. Le cavalier qui a aidé les autres saute à cheval ou monte, l'un des hommes déjà en selle pesant fortement sur la sacoche droite de sa selle pour la maintenir.

DÉBOURRAGE

Le débouillage est, par définition, une sorte d'éducation qui subjugue les premiers instincts du cheval. Son but est donc facile à déterminer.

Donner le mouvement en avant. Arriver à diriger et à arrêter ce mouvement, c'est-à-dire enseigner au cheval l'indispensable pour passer au travail à l'extérieur.

Bien que d'une utilisation constante en équitation, les principes que nous allons énoncer demandent une application encore plus absolue pendant cette période où il s'agit de soumettre de suite le jeune cheval à l'obéissance.

1^{er} principe. — Le cheval doit toujours être dans le mouvement en avant.

Comment diriger un cheval que les jambes ne peuvent porter en avant ? Il faut évidemment, pour diriger un objet quelconque, que le mouvement soit produit auparavant. Le pilote ne dirige son navire que lorsque l'impulsion lui a été préalablement transmise par la rame ou la vapeur, sans cela son gouvernail serait impuissant. Il en est absolument de même pour le cavalier ; ses jambes, comme la vapeur, donnent l'impulsion ; et alors les mains, agissant sur le gouvernail, c'est-à-dire sur la tête et sur l'encolure, peuvent diriger la machine.

2^e principe. — L'appui sur le mors doit être moelleux et constant.

Gomment, en effet, conduire un cheval dont la bouche, fuyant le contact du mors, ne peut sentir la pression conductrice communiquée par les mains ?

3^e principe. — Le gouvernail, c'est-à-dire la tête et l'encolure, n'agit qu'autant qu'il est rigide et soudé aux épaules.

Qu'on suppose un gouvernail cassé en deux. Évidemment l'action du pilote sera sans effet sur le bateau. De même pour le cheval. Si l'encolure se casse au garrot, le cheval, au lieu de céder à l'indication de la rêne directe, dévide du côté opposé. Il n'est pas rare de voir un cheval sollicité à tourner à droite, sans qu'on ait pris soin de fixer l'encolure, amener le nez jusque sur la botte droite du cavalier, et cependant continuer la marche dans la direction de son épaule gauche.

Le cheval dont l'encolure est cassée au garrot, se trouve dans la situation d'une voiture à quatre roues dont le timon se coupe à la volée. Les chevaux peuvent changer la direction, les roues continuent en ligne droite dans le sens du mouvement primitif.

MARCHER.

Utiliser les leçons à pied. Pour cela, donner de légers coups de cravache en même temps que les coups de mollet. Peu à peu diminuer l'action de la cravache pour arriver à la suppression totale. Y revenir chaque fois que la jambe n'est pas obéie.

On supprime les premières appréhensions du jeune cheval en le faisant conduire quelques foulées en main par un aide à pied qui le mène par le montant du bridon.

Les chevaux sont en reprise derrière un maître d'école éprouvé. Ils agissent ainsi par esprit d'imitation. Une fois qu'on a fait un tour de piste au pas, marcher au trot, mais peu de temps.

Pourquoi le trot ?

Pour calmer les chevaux et leur faire baisser la tête. Un cheval se retient beaucoup moins au trot qu'au pas.

Pendant tout le débouillage et la mise en condition, il vaut mieux monter sans éperons, car la jambe a souvent besoin d'agir très fort et un bon coup de talon est sans effet pernicieux sur le caractère de l'animal, tandis qu'un coup d'éperon peut, à ce moment, donner les plus mauvais résultats.

Quelle doit être l'attention des cavaliers ?

Donner un appui moelleux et laisser les rênes s'allonger au fur et à mesure que l'encolure se détend. Ne jamais laisser le jeune cheval dans le vide. S'identifier avec son cheval et marcher avec lui. Pour passer au pas, serrer vigoureusement les doigts sur les rênes en poussant dans les jambes. Dès que le pas est obtenu, desserrer les doigts et pousser dans les jambes pour que le cheval marche franchement et coure après son mors pour conserver l'appui.

Après quelques instants de cette marche, rendre tout et caresser sans tolérer de ralentissement d'allure.

Pour arrêter, les rênes étant ajustées, serrer les doigts très fortement et fermer franchement les jambes pour pousser le cheval sur la main. Dès que l'arrêt est obtenu, rendre tout pour que le cheval puisse baisser la tête et allonger l'encolure.

Demander l'arrêt ou le passage d'une allure vive à une allure plus lente ou un simple ralentissement en tirant sur les rênes au lieu de se contenter de serrer les doigts, c'est contraindre l'encolure à se relever, surcharger l'arrière-main et écraser les jarrets.

Au contraire, le procédé que nous indiquons fixe la tête et le poids du gouvernail vient seul, par le reflux de l'encolure, influencer l'arrière-main

qui forme frein en fermant ses angles articulaires et en s'engageant sous la masse. C'est, en outre, l'initiation au travail serré qu'on demandera plus tard et qui a pour but d'amener le rassembler. Il vaut donc mieux y habituer le cheval dès le début autant pour sa conservation que pour le préparer aux exercices ultérieurs.

Pour changer de direction, agir avec la rêne directe aussi perpendiculairement que possible à l'encolure, tout en maintenant cette dernière bien rigide et bien soudée aux épaules avec la rêne opposée. La main qui opère sur la rêne directe est renversée, les ongles en-dessus, le coude correspondant maintenu au corps. La main qui tient la rêne opposée doit être placée basse et près du garrot.

Appui. — Dans les principes énoncés plus haut, j'ai parlé d'appui. Qu'est-ce donc que l'appui ? On entend par ce mot, dit le comte d'Aure, le rapport constant qui doit exister entre la main du cavalier et la bouche du cheval ; rapport qui facilite au plus haut degré la direction et l'exécution des mouvements, puisque le gouvernail sur lequel il s'opère peut être ébranlé sans secousses et sans surprise lorsqu'il s'agit « de diriger la machine en différents sens ».

Cet appui, d'après le même auteur, favorise puissamment la vitesse des allures en permettant de les régler et surtout en donnant de la confiance au cheval.

L'appui, c'est ce qu'en terme de manège on appelle avoir les rênes tendues. Dès le début de son dressage, le cheval doit obéir aux jambes pour que nous puissions le forcer à marcher en offrant toujours aux mains le degré de résistance nécessaire à la juste production des effets des rênes. Il ne faut pas craindre d'user énergiquement des mollets et même des talons dès que les mains n'ont plus la sensation de retenir un cheval trop allant. C'est le terme qui exprime le mieux le sentiment exact de la résistance élastique qu'on doit éprouver. Quant à l'intensité de cette résistance, elle sera d'autant plus forte que l'encolure sera plus haute et plus raccourcie.

Le dressage doit, en quelque sorte, faire de l'encolure un véritable ressort placé entre les mains de l'homme et la bouche du cheval. Or, plus ce ressort sera contenu en arrière, plus la force destinée à le maintenir sera grande ; plus il sera détendu, plus elle sera faible.

Lorsque, d'une main, on tient fixe le gros bout d'une cravache rigide et que, de l'autre, on en ramène la mèche en arrière, la main qui tient la mèche commence par éprouver une très faible résistance ; et, à mesure qu'elle se

rapproche de l'autre main, elle en perçoit une de plus en plus forte. Supposons que le gros bout de la cravache soit le garrot du cheval, la mèche en représentant la tête et nous saurons exactement comment doit se comporter l'encolure.

Elle doit avoir la flexibilité résistante de la tige de la cravache.

Comme dans cette dernière, du reste, la structure propre de l'encolure veut que sa rigidité, dont le minimum est vers la tête, aille en croissant à mesure qu'on se rapproche du garrot.

La comparaison précédente est donc pleine de justesse. Elle était souvent employée par le commandant Dutilh pour faire naître dans les doigts la sensation exacte qu'ils doivent chercher. Les mains, en somme, doivent arriver à agir comme un enrênement qui, tout en amenant un plus ou moins grand raccourcissement de l'encolure, n'entrave en aucune façon la marche du cheval qu'il se contente de modifier.

Au début, le cavalier peut être obligé, pour assurer l'appui sur le mors, de conserver momentanément ses rênes trop courtes, tenant par suite la tête et l'encolure très haute, ce qui fatigue beaucoup l'animal ; il l'amène ainsi à manifester le désir de prendre une position moins pénible. Relâchant alors les doigts et baissant les poignets, il laisse l'encolure se détendre sans que la bouche perde le contact franc du mors. Cela arrive si le cheval, convaincu que tout arrêt ou ralentissement lui est interdit par les jambes, comprend que le seul moyen de se placer à son aise est de s'appuyer franchement sur son embouchure ; c'est alors au cavalier, par le tact de ses doigts, à empêcher cet appui d'être inerte et lourd et, au contraire, de solliciter la mobilité de la bouche par le moelleux et l'élasticité de ses actions de rênes. Il est bien clair que pour y arriver la main a une éducation spéciale à faire et, chez certains chevaux particulièrement difficiles, elle ne réussit qu'à force de patience.

A ce moment du dressage, le cheval doit apprendre à conserver ses rênes bien tendues, marcher, arrêter, tourner au pas et au trot avec calme et sans brusquer. Il ne faut encore nullement chercher ce qu'on appelle communément la légèreté. Au contraire, il vaut beaucoup mieux, à ce moment, un animal tirant très fort sur les mains que léger dans sa bouche.

Dans la suite du dressage, nous amènerons progressivement le cheval à ne plus exiger dans sa conduite l'emploi de forces inutiles et à savoir se maintenir aisément entre ces deux puissances contraires : la main et les

jambes. On n'y arrive que petit à petit. Le dresseur ne doit pas le perdre de vue ni se laisser prendre à de fausses apparences.

La légèreté, la mobilité de la bouche viendront de la facilité et de la justesse avec lesquelles toute la masse du cheval exécutera le mouvement demandé.

Cette facilité et cette justesse s'accroissent avec le développement des forces physiques produit par une intelligente gymnastique, et il en résulte forcément des actions de moins en moins intenses des aides du cavalier.

La bouche légère, mobile, onctueuse, sera pour nous le témoignage des résultats acquis ; puis nous régulariserons ces qualités dans les limites nécessaires, par des assouplissements spéciaux tant à pied qu'à cheval.

Quand nous avons dit, précédemment, à propos de l'action des mains, que le ressort élastique placé entre le cavalier et la bouche du cheval, l'encolure, devait communiquer aux mains une résistance de moins en moins forte, à mesure qu'elle était elle-même plus allongée, nous n'avons certes pas voulu dire qu'un cheval déployé aux grandes allures devait s'appuyer moins qu'à des allures raccourcies, ce serait absurde. Dans ce dernier cas, le cheval vient prendre sur la main un appui particulier qui lui permet de produire son maximum de vitesse par la confiance qu'il y trouve ; c'est un soutien que le cavalier lui donne pour lui éviter toute perte d'équilibre.

MARCHER AVEC SON CHEVAL.

Au début de ce cours, en exposant le mécanisme du pas, j'ai parlé du sentiment des appuis des membres antérieurs ; il convient d'y revenir succinctement. Le sentiment équestre résulte de l'intuition que possède l'homme de cheval et de la connaissance qu'il a acquise des mouvements de l'animal. Cette intuition, pour ainsi dire nulle au début de l'instruction d'un cavalier, quelque bien doué qu'il puisse être, se développe chez lui par la pratique aidée de l'observation, je dirai presque par la mémoire de l'assiette et des aides. Aussi ne saurions-nous trop engager ceux qui ont le souci de devenir hommes de cheval dans la véritable acception du terme, de bien suivre les indications données par le jeu des membres aux différentes allures, et de s'efforcer d'acquiescer, le plus vite possible, ce sentiment du mouvement des membres antérieurs qui permet de déduire celui des

postérieurs, parce qu'il est indispensable pour conduire le cheval en restant d'accord avec les lois qui président au fonctionnement de la machine animale, et par suite, pour prévenir ou éviter les défenses qui résultent toujours de ce que le cavalier n'a pas su :

1° Répartir, convenablement le poids sur les quatre membres, en raison de l'allure et de la conformation du cheval, de façon que ceux qui doivent se mouvoir soient libres de fonctionner dans le sens indiqué, et que les parties faibles ou souffrantes ne soient pas gênées par une surcharge qui causerait ou augmenterait l'effort ou la souffrance inutilement ;

2° Demander le mouvement qu'il veut faire exécuter lorsque la disposition des membres permet à l'animal de diriger et de pousser la masse dans la direction voulue.

Dès qu'on aura bien acquis ce sentiment de l'appui des antérieurs au pas et pris l'habitude de faire coïncider l'action de sa propre jambe avec le poser de l'antérieur du même côté, il faudra se hâter de rechercher ce même sentiment au trot, ce qui est moins commode, parce que le jeu des membres est plus détaché de terre et plus vite. On reviendra donc à l'examen d'une épaule d'abord, puis de l'autre, enfin des deux, et on s'efforcera de faire passer dans ses propres jambes le sentiment des appuis de chaque diagonal comme on l'a obtenu au pas.

Inutile de dire que ce travail doit être fait au trot assis. Nous parlerons du sentiment des appuis au galop, lorsque nous étudierons les procédés à employer pour familiariser le cheval avec cette allure.

Il est aisé de remarquer qu'au pas et au trot, le mouvement en arrière de la jambe gauche du cavalier, commençant au moment du poser du pied antérieur gauche du cheval, coïncide avec le lever ou tout au moins avec la première partie de la translation du pied postérieur gauche du cheval, qui est à ce moment très loin en arrière. Voyons ce qui en résulte. Le membre postérieur du cheval qui est en l'air est stimulé par l'action que donne forcément la jambe du cavalier qui se glisse en arrière ; il s'engage davantage pour embrasser plus de terrain, ce qui a pour conséquence d'augmenter l'étendue de la foulée, et, par suite, la vitesse de l'allure, si la main permet à l'encolure de se prêter à cet accroissement de vitesse provoqué par la jambe.

Si, au contraire, cette main empêche l'encolure de s'allonger, l'action ne pourra se dépenser en avant, et le cavalier obtiendra un effet de rassembler

qui donnera du tride à l'allure raccourcie qui résultera du poids porté sur des rayons postérieurs formant entre eux des angles plus fermés.

Ce que nous avons fait pour que les jambes acquièrent le sentiment du mouvement, nous le répéterons pour les mains qui doivent, aussi bien que les jambes et pour les mêmes raisons, sentir ce qui se passe dans le jeu des membres du cheval, puisque ces deux agents de domination, d'impulsion et de direction, sont constamment l'écho l'un de l'autre.

Le cavalier comptera un avec la main droite, toutes les fois que le pied antérieur gauche se posera, et il comptera deux avec sa main gauche, quand le pied antérieur droit se posera à son tour. Lorsque les mains auront pris cette habitude, il en sera comme avec les jambes.

Elles agiront, pour les changements de direction, et pour tous les effets qu'elles seront appelées à produire, au moment opportun.

On voit, en outre, que cette préparation des mains complète avantageusement celle des jambes pour arriver, en fin de compte, à l'effet diagonal main droite et jambe gauche ou effet diagonal droit, au moment du poser de l'antérieur gauche ;

Main gauche et jambe droite ou effet diagonal gauche, au moment du poser de l'antérieur droit.

« Cet accord des mouvements des mains et des jambes du cavalier avec celles du cheval, permet d'agir toujours juste sans que l'esprit se préoccupe de l'emploi des aides qui est alors devenu naturel. » (Lenoble du Teil.)

« Pour que les actions du cavalier soient convenables (celles qui seules sont en harmonie avec la mécanique qu'elles font mouvoir), l'homme doit réfléchir, calculer la portée de ce qu'il fait, le sentir ; il doit se rendre compte de ce qui se passe, connaître ce qu'il exige, distinguer le possible de l'impossible, discerner si le cheval veut et ne peut pas, ou s'il peut et ne veut pas.

« Le cavalier doit chercher, par ses actions, à faire comprendre à l'animal que les jambes de l'homme, lesquelles agissent sous le cheval, sont des instruments d'impulsion et de châtiment, des agents qu'il faudrait redouter, tandis que les mains, lesquelles agissent au-dessus du cheval, sont des instruments de direction et de récompense.

« Soyez un diable sous le ventre de votre cheval et un ange sur son dos.

« Il ne faut pas croire que l'esprit sera toujours occupé à débrouiller cette multitude de lois qui président au mouvement automatique des animaux et des êtres, lois qui s'entr'aident si merveilleusement.

« Il arrive ce qui se produit pour les personnes apprenant l'escrime, le piano, le violon, etc., etc. Une fois que le mécanisme des aides sera passé dans ses jambes et ses mains par le travail de son intelligence, le cavalier jouera juste du cheval comme le musicien de son violon, pourvu qu'il possède le mécanisme des aides et le tact, comme il faut au musicien du doigter et de l'oreille.

« Le cavalier intelligent se rendra compte qu'il n'est pas infailible ; il doit sentir ses fautes, ses erreurs ; c'est ainsi qu'il pourra se perfectionner et qu'il arrivera à se faire comprendre du cheval ; alors il pourra converser avec lui, ce qui n'est pas donné à tout le monde.

« Il reconnaîtra que l'animal n'a pas toujours tort. De son côté le cheval, manié suivant les lois de la nature, se plaira au travail, montrera qu'il est plein de bonne volonté, que, presque toujours, c'est l'homme qui l'oblige à résister. » (Capitaine Raabe.)

UTILISATION DES PENTES DU TERRAIN.

Avant d'aborder le travail à l'extérieur, il est utile de dire un mot de l'influence qu'exercent, sur le cheval, les pentes où il se meut. Cette influence connue, on pourra choisir, en connaissance de cause, des itinéraires appropriés à l'animal dont on s'occupe.

Le cheval qui gravit une côte abaisse son encolure et transporte sur l'avant-main tout le poids dont il dispose ; il lui faut pousser davantage de l'arrière-main, ce qui l'amène à développer le jeu de ses postérieurs.

Le cheval qui descend une pente, relève son encolure et fait refluer une partie de son poids sur l'arrière-main dont les angles articulaires se ferment pour former frein. Il développe le jeu de ses antérieurs.

Suivant la répartition des surcharges à combattre ou à déplacer, on travaillera de préférence le cheval en montant ou en descendant, sur des terrains en pentes plus ou moins douces. On pourra ainsi, tout en maintenant le cheval bien droit, accentuer le jeu et l'action, soit des antérieurs, soit des postérieurs, charger ou décharger l'avant ou l'arrière-main. Cette utilisation des pentes sera des plus fructueuses pour amener le cheval à disposer, avec la plus rigoureuse précision, de son impulsion en avant ou en arrière, dans le sens de son grand axe pour lui apprendre à en

rester maître, l'empêcher de se retenir (chevaux qui trottaient) ou de forcer la main en l'amenant à s'y confier moelleusement.

Toute équitation réside dans des translations de poids. (Fillis.)

DEUXIÈME PÉRIODE

MISE EN CONDITION

But. — Donner au cheval le mouvement en avant à l'extérieur et les forces nécessaires pour supporter le travail en bridon.

Le poulain que nous venons de débourrer est encore plus ou moins faible, peut-être même maladif. Il est maladroit et peu résistant. Avant de le soumettre à des exigences plus sérieuses, il est naturel de laisser à sa constitution le temps de se développer et à sa santé celui de se fortifier, si l'on ne veut pas risquer de le ruiner prématurément. Or quel meilleur moyen pour cela, que d'aller le promener au grand air et de le sortir du local fermé, saturé d'émanations chevalines où on a trop de tendance à le confiner ? Le travail à l'extérieur donne du cœur et du perçant, l'abus du manège en ôte. Assurer la santé, fortifier l'organisme, tels sont les avantages physiques à retirer du travail extérieur ; discipliner le cheval, l'habituer à passer partout, tels sont les avantages au point de vue moral. Des résultats non moins importants en découlent pour le dressage.

« J'ai toujours été étonné, disait le commandant Dutilh, d'entendre beaucoup d'hommes s'occupant de chevaux, ne parlant que d'assouplir. Je ne puis les comprendre lorsqu'il s'agit de jeunes chevaux, car j'ai presque toujours trouvé le jeune sujet flasque de partout, ne présentant aucune consistance, ployant son encolure dans tous les sens au moindre effet de rênes et impuissant par conséquent, à diriger la masse de son corps surchargé du poids de l'homme. Or, que pourrait-on véritablement assouplir dans un tel animal ? On ne peut assouplir que des choses fermes. Il faut donc, avant de penser à l'assouplir, ce cheval, lui avoir préalablement donné de la consistance, du soutien, l'avoir raidi en un mot, et ensuite on se contentera d'attaquer ce qui serait par trop résistant, par trop dur. »

Il en est des jeunes animaux comme des jeunes soldats arrivant au corps. L'homme de recrue, sortant de son village, a une démarche traînante, lourde, maladroite, que l'éducation militaire change en une allure plus fière, plus légère et empreinte de la fermeté convenant au soldat. Or, pour obtenir cette transformation, on lui fait faire une gymnastique progressive et

raisonnée dont le premier mouvement consiste à se tenir droit les épaules ouvertes, la tête dégagée du cou, le corps ferme et d'aplomb sur les hanches. Cette position est donc la base des exercices ultérieurs. Lorsqu'il en a parcouru la série, l'homme est alerte, adroit et souple. Il en est de même pour le cheval ; développons ses muscles, fortifions-les, il deviendra, lui aussi, souple et adroit. Et la première chose à faire, comme pour l'homme, c'est de l'habituer à se tenir droit, et à marcher franchement. Cela obtenu, nous développerons par une gymnastique intelligente, la puissance de telle ou telle partie de son corps et, quand tout l'ensemble aura acquis son maximum de force et de vigueur, le cheval sera maniable et léger. Les contractions ne se manifestent pas si le cavalier a suffisamment d'habileté pour borner ses exigences à la limite des forces de sa monture.

Apprendre au cheval à marcher droit, franchement et gaillardement aux trois allures, conséquemment faire disparaître la susceptibilité nerveuse qui empêche certains sujets d'écouter sagement les actions des aides, tel est, au point de vue du dressage, le but du travail à l'extérieur.

Mais, dira-t-on, le jeune cheval a souvent le rein raide. Il se déplace et tourne tout d'une pièce. Il y a lieu, par conséquent, d'assouplir ce rein. Avant de donner un remède, cherchons la cause.

C'est le poids du cavalier qui est venu détruire l'équilibre naturel ou faire naître une susceptibilité nerveuse qui provoque des contractions musculaires. Dans les deux cas, il faut attendre que le cheval ait la force de porter l'homme, d'où naîtra la confiance voulue pour accepter le poids. Donc le travail à pied indiqué au débouffage doit être exclusivement employé jusqu'à ce que le cheval soit bien en mesure d'écouter patiemment les leçons du travail extérieur et d'en profiter.

La nécessité de ce travail à l'extérieur est évidente. Mais pour amener les résultats désirés, cette période de l'instruction doit être dirigée avec un grand discernement. Si elle est menée trop vite, les chevaux se ruinent ; si elle est trop peu exigeante, les chevaux ne gagneront pas les qualités qu'ils doivent acquérir.

EXEMPLE DE PROGRESSION DU TRAVAIL A L'EXTÉRIEUR

Voici comment le commandant Dutilh comprenait ce travail.

Première période.

Consacrée à marcher le pas, à l'obtenir calme, régulier et franc. A cette allure, les articulations se fortifient, les tendons et leurs gaines prennent de la densité et de la résistance sans se fatiguer.

Deuxième période.

On s'occupe principalement de l'allure du trot qui, agissant plus particulièrement sur le système musculaire, débarrasse le cheval de sa graisse inutile et augmente la puissance de contraction des muscles.

Troisième période.

Spécialement destinée à l'emploi du galop, cette période a pour but, tout en continuant d'agir sur les muscles, de développer le système respiratoire de l'animal.

Quatrième période.

A pour but de donner au cheval l'expérience nécessaire pour être utilisé en toute circonstance. Dans cette période, le travail consiste à parcourir des terrains difficiles, accidentés, pierreux, entrecoupés de petits obstacles, afin d'habituer le cheval à ne s'étonner de rien et à passer partout. Pendant toute cette phase du dressage, quelques vieux chevaux employés comme maîtres d'école, facilitent singulièrement la tâche, et sont, selon nous, de première nécessité.

Le but général de ce travail étant d'obtenir la franchise des allures en même temps que la vigueur s'accroît chez le jeune sujet, tous les soins possibles doivent lui être donnés afin de le maintenir en bon état (douches, frictions, massages, bandes, alimentation forte, etc.).

On peut profiter de la troisième période pour donner de légères suées avec les couvertures aux individus chez lesquels un excès d'embonpoint le rendrait nécessaire. Il faudra examiner avec la plus grande attention l'état des membres, principalement après les galops, afin de modérer immédiatement le travail si l'on voyait survenir des engorgements, des tares, ou même simplement trace de fatigue.

Au point de vue du dressage, l'unique but du cavalier pendant cet entraînement doit être de donner du soutien, de la fermeté à l'encolure et de confirmer l'appui franc sur la main qui sont indispensables pour obtenir le calme et la régularité dans les allures. La marche hésitante et molle du poulain doit disparaître avant de songer à aborder le travail en bridon. Le fait seul de marcher longtemps sur de longues lignes droites facilite énormément l'obtention de ce résultat. On ne risque pas d'agacer ou d'affadir un animal encore faible par la répétition incessante des mêmes mouvements, écueil qui s'évite difficilement au manège. A l'extérieur, on profite de la gaieté et de l'entrain naturels du poulain pour lui inculquer, avant tout, le désir constant de se porter droit devant lui.

Sur une route, un animal impressionnable, ne craignant pas d'être arrêté ou tourné à chaque instant, se calme, devient sage et perd l'habitude de se tracasser sans cesse. Du reste, la saine logique veut qu'on prépare le cheval au travail à l'extérieur, but final à atteindre, en ne considérant le manège que comme un moyen accessoire d'atteindre plus rapidement ce but.

OBJETS EXTÉRIEURS. — BRUITS. — PEUR.

Peu familiarisé avec les objets qu'il est susceptible de rencontrer à l'extérieur, le jeune cheval devient facilement peureux et rétif si l'on n'a pas le soin de calmer sa première inquiétude en le faisant précéder d'un animal bien confirmé dont la marche assurée le met en confiance. Si l'animal manifeste de la crainte, il faut bien se garder de graver dans sa mémoire l'impression de cette peur en l'associant à une douleur et en continuant à l'augmenter par des brutalités.

« La peur du cheval, dit le capitaine Dumas, doit se traiter par le mépris et la fermeté, c'est-à-dire en évitant de forcer l'animal à venir frôler l'objet qui a motivé son étonnement ou son écart. On multipliera simplement les occasions de le lui montrer en le calmant, en lui parlant et en le caressant

jusqu'à accoutumance complète. Le point à caresser n'est pas quelconque. En effet, le cheval manifeste surtout sa peur lorsque l'objet qui l'effraie se trouve à hauteur de ses hanches. La jument tourne le plus souvent sa croupe vers ce qu'elle considère comme un péril, le mâle son avant-main ; mais l'un et l'autre se traverseront infiniment moins si, marquant un léger pli du côté opposé, on les caresse sur la hanche ou le flanc du côté qu'ils croient menacé. On augmente, en outre, l'impulsion qui se ralentit toujours en pareil cas. La caresse sur l'encolure employée généralement ne remplit pas du tout les mêmes conditions.

« Si l'objet de la peur est un mobile, il faut le suivre à un pas bien calme, l'animal complètement détendu ; puis s'en rapprocher de plus en plus ; marcher à côté, le dépasser, se laisser distancer pour le dépasser encore. »

Pour habituer les chevaux aux détonations, les amener en main, d'abord à distance, puis de plus en plus près des tireurs en les caressant ou en leur donnant un morceau de pain, une poignée d'herbes à manger. Au bout de très peu de temps ils n'y feront plus attention. Les monter ensuite et reprendre la même progression en ayant soin de mettre pied à terre dès qu'on est arrivé près des tireurs. Cette récompense détruira toute appréhension.

La voix est également un moyen puissant de calmer un cheval affolé de peur, et il ne faut pas négliger de l'employer.

Prenons maintenant chaque période de l'entraînement progressif afin d'indiquer la marche à suivre pour en retirer le maximum de profit.

TRAVAIL AU PAS.

Les rênes seront bien égales, les mollets agissant en cadence avec le cheval pour le pousser sur la main dans une allure franche et décidée. Les premières fois on sera peu exigeant sur la position de la tête et de l'encolure afin d'éviter l'énervement. Au fur et à mesure des progrès, on soutient de plus en plus l'action des mains pour en arriver à exiger que la tête soit placée plutôt haute que basse, le bout du nez restant toujours en avant de la verticale.

Chercher avant tout le calme ; par suite, cesser toute action de main et accentuer la poussée des jambes si l'animal trotte, hésite ou se retient. Caresser beaucoup dès que le cheval se livre et reprendre très

progressivement la tête lorsque le calme est revenu. Le cheval ne doit jamais être dans le vide quelle que soit la longueur des rênes. N'oublions pas que le but est de faire marcher le cheval droit, aussi doit-il être constamment encadré entre les mains et les jambes.

Le jeu de l'encolure ne doit, en outre, s'effectuer que dans le sens du grand axe (plan médian). Le cavalier doit avoir les rênes bien séparées et les poignets bas pour parer, sans à-coups, aux déplacements plus ou moins brusques de l'encolure. Pour la même raison, placer le haut du corps bien en arrière au moindre geste brutal ou désordonné du poulain. Le cavalier augmente ainsi sa solidité tout en permettant aux aides d'agir avec leur maximum d'énergie. Entremêler quelques courts temps de trot, ayant pour but de faire naître le calme, avec de longues marches au pas.

Les premières séances devront durer une heure environ ; puis se prolonger jusqu'à atteindre deux heures. Si pendant le cours de la promenade, on voit les chevaux manifester le désir d'allonger complètement leur encolure pour se reposer, et cela par une traction douce et continue sur les rênes, les laisser glisser dans les doigts tant que la traction moelleuse de la bouche se continue. Cette manœuvre permet le mouvement d'extension naturelle de l'encolure qu'on régularisera plus tard et dont il faut bien se garder de briser les ressorts.

Lorsque l'animal a marché quelques pas complètement détendu, le cavalier replace l'encolure à sa position normale en raccourcissant les rênes petit à petit et en achevant leur tension par une bonne poussée dans les jambes. Agir de même au moindre ralentissement. Scier du bridon ou lancer une légère saccade en avant pour relever la tête qui pèserait lourdement ou éloigner du poitrail celle qui, laissant flotter les rênes, s'en rapprocherait trop.

TRAVAIL AU TROT.

Au trot, ce n'est plus la vitesse de l'allure qu'il faut chercher mais bien sa régularité. Le cheval, en prenant le trot, doit être parfaitement droit, rester sage, confiant et bien appuyé sur la main. Vers la fin des séances consacrées à cette allure, l'encolure et la tête doivent se maintenir bien placées. Il importe, lorsque le poulain commence à se bien livrer au trot, de nuancer la vitesse en allongeant et en ralentissant alternativement l'allure pendant

quelques foulées, pour habituer l'animal à ne pas être brusque dans son obéissance aux aides, à ne pas tomber brutalement au pas lorsque les doigts se ferment, ainsi qu'à ne pas se lancer trop vivement en avant lorsque les jambes l'actionnent.

Nuancées avec tact, ces alternances d'aides rendent l'animal très coulant dans les changements d'allure. Les différences de vitesse doivent être très peu accusées sous peine de devenir nuisibles aux forces du jeune sujet. Enfin il faut, de même qu'au pas, laisser à l'encolure la possibilité de s'étendre et reprendre avec beaucoup de précautions, pour acheminer le cheval vers l'élasticité moelleuse que doit offrir cette partie de son corps. Il doit, en outre, mâcher son mors sans brusquerie ni impatience.

Beaucoup de jeunes chevaux ont l'habitude d'ouvrir la bouche en secouant la tête pour jouer ; d'autres ont le défaut de remuer la mâchoire inférieure latéralement de droite à gauche. Il faut les en corriger par une très légère saccade qui les rappelle à l'ordre et fixe leur attention.

Au début du dressage, il est très important d'empêcher les mauvaises manies, car en s'invétérant, elles peuvent devenir plus tard la cause de grandes difficultés. Le proverbe qui dit : L'habitude est une seconde nature, est surtout vrai pour le cheval.

TRAVAIL AU GALOP.

Cette allure ne doit être demandée que sur un terrain doux et élastique (prairies, bas côtés de routes, allées de forêt, pistes d'entraînement). Mais il vaut mieux continuer le travail au trot que de galoper sur un terrain dur où les membres risqueraient de se tarer rapidement.

Il est très important de soigner, dès le début, la prise du galop. Le cheval ne doit pas s'enlever follement, la tête en l'air en battant à la main ou ramener complètement son menton sur le poitrail en galopant sur place. Ces deux attitudes sont aussi mauvaises l'une que l'autre.

Vers la fin du travail au trot, en cherchant à nuancer la vitesse de l'allure, le mouvement d'extension et de raccourcissement de l'encolure a dû devenir régulier ; en l'utilisant maintenant pour demander le départ au galop, les deux défauts signalés plus haut ont bien des chances de ne pas se produire.

Le cavalier ne cherchera le galop que par l'accélération du trot ; en sollicitant l'allongement de l'allure, il sentira ses rênes glisser petit à petit dans ses doigts sous la pression produite par la bouche du cheval, et l'encolure se détendra proportionnellement à l'accroissement de la vitesse. Le galop obtenu, il fixera suffisamment les poignets pour soutenir le cheval et le tenir bien droit ; puis il actionnera immédiatement avec les jambes, si le ralentissement vient à se produire au moment du soutien des mains. Au besoin, les jambes pousseront vigoureusement en avant, pour forcer la bouche à accepter le contact franc du mors. Quelques chevaux lèvent alors la tête ou battent à la main parce qu'ils ne savent pas encore se placer commodément pour galoper. Le plus simple, pour le leur apprendre, est d'allonger suffisamment l'allure, ce qui les force à se détendre et à baisser la tête en allongeant l'encolure.

Un peu de tact et d'habitude donnent ensuite le moyen de maintenir la bonne position.

Dès que les poignets ont permis l'extension de l'encolure et que la tête est basse, deux coups de mollet plus ou moins énergiques, suivant la nécessité, jettent en quelque sorte l'animal sur la main, les rênes se tendent alors, et, pour que le contact reste bien franc sur l'embouchure, il suffit que la main de l'homme, se fixant moelleusement, ne vienne pas saccader la bouche de l'animal.

Pendant ce travail il est bon de chausser l'étrier à fond et, au besoin, d'enlever légèrement l'assiette, les mains basses appuyées sur les côtés du garrot afin d'en augmenter la fixité. Mais il faut attendre, pour prendre cette attitude, que le galop soit devenu calme sur les rênes bien tendues. C'est la position adoptée dans l'équitation de course parce qu'elle favorise le jeu des membres (surtout la chasse de l'arrière-main) et prédispose le cheval à prendre l'attitude la plus favorable pour pouvoir galoper longtemps et sans fatigue.

Si la vitesse s'exagérait, le cavalier devrait s'asseoir et porter le corps tout à fait en arrière, mais sans brusquerie et en maintenant les poignets bas. Le balancement du corps d'avant en arrière et vice versa permet au cavalier de bien sentir l'influence de son propre poids sur la vitesse.

Ces galops, au début surtout, doivent être très courts (400 ou 500 mètres) ; petit à petit on les augmente en raison de la force et de la vigueur des animaux. Mais il ne faut pas oublier que le seul point important pour nous est l'attitude prise par le cheval. La vitesse sera de 340 mètres au plus

à la minute. C'est un principe absolu. Signalons cependant la transformation subite opérée chez un jeune cheval en santé et en bonne condition, par le déploiement de toute sa vitesse pendant quelques centaines de mètres.

Après avoir été poussé deux ou trois fois, quelquefois même après une seule séance, il prend pour ainsi dire conscience de sa force, de ses moyens, et gagne dans sa vigueur une confiance qui change radicalement sa physionomie.

Quoique sorti de la période malade de sa jeunesse, c'était encore un poulain peu sûr et flottant. Après cette épreuve, il est devenu un jeune cheval franc et énergique.

Sans refuser positivement de s'appuyer sur son mors, il pouvait ne pas donner à son cavalier la satisfaction de le sentir sous lui, désireux d'en prendre. Après le galop, au contraire, il donne dans la main et fait éprouver le sentiment vrai de la résistance élastique et moelleuse qui est la base de toute équitation.

Indiquer le moment précis où ce galop doit être donné, est impossible. C'est un point à saisir pour chaque animal, suivant sa nature, sa condition, l'état de ses membres et le degré même de son dressage. Pour tel individu, il sera indiqué presque au début, dès son débouillage. Pour tel autre, il ne se trouvera que vers la fin de son instruction. Il faut suivre journellement l'animal, pour en apprécier sainement l'instant opportun.

A la fin de cette période, le poulain doit s'être transformé en jeune cheval fort, calme, confiant ; acceptant l'appui de la main du cavalier, répondant sans frayeur à ses jambes, marchant facilement les trois allures, aux muscles denses et bien sortis.

En un mot, l'animal doit, autant que sa nature le lui permet, prendre l'attitude et la manière de se comporter de l'animal de pur sang soumis à l'entraînement.

OBSERVATIONS COMPLÉMENTAIRES.

Ce travail doit durer environ deux mois et se faire autant que possible à l'extérieur, en surveillant toujours l'état du dos, des membres et de l'appétit. On ne doit rentrer au manège que pour éviter son interruption en cas de mauvais temps. Pendant son exécution il faut porter son attention sur :

Les muscles, qui doivent prendre plus de consistance ;

Les tendons, qui doivent durcir ;

La nourriture, qui doit être plus abondante,

Si les membres bougent ou même paraissent souffrir, si l'aspect général baisse, si les digestions se font mal, le travail devra être diminué ou même arrêté complètement pendant plusieurs jours. Comme vitesse des allures : allonger le pas le plus possible ; débiter par le trot réglementaire et tomber légèrement au-dessous quand on prolonge le temps de trot qui, à la fin de l'entraînement, devra atteindre 5,000 à 6,000 mètres. Galop de 340 mètres à la minute, jamais dépassé sauf l'exception indiquée plus haut.

Pendant cette période, les chevaux continueront à être exercés au travail à la longe, à la leçon du montoir et à la sortie du rang.

Qu'ils soient tous ensemble ou fractionnés en lots, les chevaux doivent se suivre, bien en file, et presque tête à croupe. Faire prendre de grandes distances pour ce travail, c'est vouloir ruiner les chevaux, les faire battre à la main, se tracasser et dépenser leurs forces contre leur cavalier.

Enfin, comme il s'agit pour nous de préparer des chevaux d'armes et que ces animaux doivent être mobilisables le 1^{er} avril, on profitera de l'entraînement progressif pour les habituer à supporter le sabre et son emploi, le paquetage, la bride et les détonations d'armes à feu.

Quand on prendra la bride, on supprimera la gourmette pendant les premiers jours, puis on la mettra très lâche. Enfin, les rênes seront tenues séparées, deux dans chaque main, la rêne de filet sous le petit doigt et à l'extérieur, et également tendues. Rien ne ruine la franchise de l'appui comme l'abandon des rênes de bride. Les chevaux, agacés par le mors qui vascille librement dans leur bouche, battent à la main et sont très longtemps ensuite avant de prendre un appui franc sur le mors.

Il est bien entendu que la prise de tous ces accessoires est progressive et basée sur la soumission des animaux. Ainsi, pour le sabre on opérera de la façon suivante :

Travail à pied du débouillage avec le fourreau du sabre en guise de cravache.

Port du fourreau seul au ceinturon, puis à la selle.

Port du sabre complet au ceinturon, puis à la selle.

Mettre le sabre à la main de pied ferme avant de mettre pied à terre pour la fin du travail.

Mettre le sabre à la main en marchant au pas. Arrêter pour, le remettre.

Caresser beaucoup ; donner de l'avoine, du pain, etc., etc.

Enfin, mettre le sabre à la main à toutes les allures et faire des moulinets très lentement d'abord puis plus vite ; terminer par les coups de sabre réglementaires, de pied ferme, au pas, au trot, au galop, contre la cavalerie et contre l'infanterie.

Pour le paquetage : manteau seul, puis manteau et sacoches garnies sans porte-avoine. Enfin, paquetage complet.

Alterner les séances pour reposer les chevaux, qui seront remis en selle nue et bridon de moins en moins souvent à mesure que l'entraînement avancera. Dans les quinze derniers jours, puis une fois par semaine ensuite, le cheval devra supporter une séance en tenue de campagne complète.

Pour habituer les chevaux au feu :

Coups de feu pour annoncer l'abreuvoir ou la fin du travail.

Coups de feu au loin, le cheval monté et en mouvement.

Marcher derrière les tireurs.

Marcher autour des tireurs.

Marcher sur les tireurs.

On prendra de préférence le revolver plus maniable, et faisant moins de bruit, puis la carabine, et on terminera par le feu sur le dos des chevaux avec le revolver, puis avec la carabine. Pour éviter tout désordre, procéder avec beaucoup de méthode et prodiguer les caresses afin de détruire la susceptibilité nerveuse des chevaux. Éviter par-dessus tout un à-coup de rênes au moment du bruit. Avec les animaux particulièrement irritables, employer le caveçon, qu'un officier seul doit manier.

EXEMPLE DE PROGRESSION DU TRAVAIL

Il est bien entendu que tout ce qui va suivre n'est qu'un exemple, et qu'il appartient à celui qui dirige le dressage de varier le travail selon la nature et l'état des chevaux, état dont il doit se rendre compte chaque jour pendant le travail et à la rentrée.

Première semaine.

Deux heures de travail au pas. Ne trotter que pendant le temps nécessaire pour calmer les chevaux, en ayant soin de les diviser par lots de cinq ou six, en file derrière un maître d'école. Faire mettre de temps en temps pied à terre, les cavaliers à côté de leurs chevaux. Varier les promenades autant que possible et choisir les chemins de terre de préférence aux routes.

Deuxième semaine.

Même travail en supprimant les maîtres d'école aux lots qui possèdent un animal calme. Faire trois temps de trot de 500 mètres chacun, en ayant soin de ne pas faire suer les chevaux, et reprendre le pas plus tôt si les animaux forgent ou battent à la main. Avec les chevaux qui bourrent, pèsent à la main et deviennent lourds, déplacer fréquemment la tête à droite et à gauche pour soulager les membres antérieurs.

Troisième semaine.

Même travail en prolongeant le temps de trot jusqu'à 900 ou 1,000 mètres.

Quatrième semaine.

Même travail en cherchant des terrains plus difficiles (bois, landes, etc., etc.) et en faisant rentrer les chevaux par groupes isolés.

Pendant ces deux semaines, on fera changer fréquemment les conducteurs de chaque lot pour que chaque cheval y passe à son tour, ce qui sera la meilleure manière de les isoler à tour de rôle sans que l'instructeur les perde de vue.

Cinquième semaine.

Un jour sur deux, même travail que pendant la troisième semaine. Les autres jours, mener les chevaux sur un terrain favorable, les répartir par

groupes et leur faire prendre un galop de 400 ou 500 mètres par accélération de l'allure du trot. Faire rentrer chaque groupe isolément au pas allongé.

Sixième semaine.

Un jour sur deux, travail de la quatrième semaine. Les autres jours, donner deux galops au lieu d'un en augmentant la distance du deuxième galop jusqu'à 700 ou 800 mètres.

Septième semaine.

Un jour sur deux travail de la troisième semaine, les groupes quittant le quartier isolément. Réunion à un point convenu et retour au quartier par groupe de deux. Les autres jours, rendez-vous par groupes de deux sur le terrain où on galope et travail au galop de la sixième semaine. Rentrée au quartier par groupes de deux.

Huitième semaine.

Promenade de deux heures à grandes distances par deux en faisant du trot, du galop et en cherchant des inégalités de terrain faciles à passer. Un jour sur deux, former les chevaux en colonne par quatre avec 1 mètre de distance et d'intervalle, dédoubler par deux pour prendre le trot, se reformer par quatre pour prendre le pas. Formation en bataille pour le départ, le repos au milieu du travail et mettre pied à terre. Les intervalles, maintenus à 1 mètre autant qu'il sera nécessaire, seront peu à peu resserrés jusqu'aux dimensions réglementaires.

Dans ce travail, tout cavalier qui aurait les rênes très courtes et chercherait, en dirigeant son cheval, à lui faire éviter les divers accidents du sol, s'éloignerait complètement du but cherché. Pendant le reste du dressage, profiter du travail au dehors pour habituer les chevaux à marcher en bataille aux trois allures avec des intervalles qui, très larges au début, se resserreront de plus en plus jusqu'à la formation régulière du rang. Opérer de même pour les distances. Faire sortir fréquemment les chevaux du rang,

d'abord en main, ensuite montés et, dans ce cas, aller mettre pied à terre isolément à une certaine distance. Exercer les chevaux à la leçon du montoir pendant que la colonne continue à marcher en laissant toujours deux chevaux ensemble. Les cavaliers s'efforceront de rester l'un derrière l'autre et s'aideront mutuellement pour calmer leurs chevaux. Avoir soin de laisser un cheval très calme avec un animal nerveux ou impatient.

Concurremment avec l'entraînement doit commencer l'emploi du couloir à obstacles. Cet exercice devra du reste être continué une fois par semaine pendant tout le dressage. Le couloir est excellent, mais il faut éviter de trop pousser les chevaux qui prendraient vite l'habitude de bourrer sur l'obstacle.

TRAVAIL A PIED.

Pendant cette période, aucun travail spécial à pied ne s'impose. Il est toutefois bon, en montant à cheval ou en descendant, de reprendre pendant quelques minutes les mouvements indiqués au début du Débourage.

Tout ce qui précède suffit largement pour amener les jeunes chevaux à être mobilisables au printemps.

Du reste, à cette époque, arrive la mue, période souffreteuse pendant laquelle le travail doit être très modéré pour la plupart des animaux en dressage, supprimé totalement pour quelques-uns. Il faut donc interrompre la marche en avant et s'efforcer seulement de maintenir la condition acquise.

D'autre part, les chevaux de cinq et de six ans ne devant plus, sous aucun prétexte, assister aux manœuvres quelles qu'elles soient, rien ne presse ; tout commande au contraire une progression sage et tout à fait lente dans le travail qui, jusqu'à la rentrée des manœuvres, se bornera à des promenades longues et calmes en terrains aussi variés que possible.

Les chevaux ainsi préparés seront dans d'excellentes conditions pour parcourir en très peu de temps les exercices du travail en bridon et du travail en bride ; ils y seront d'autant plus aptes que le travail de la première année aura été plus progressif et mieux compris.

On peut donc diviser le dressage du cheval militaire, le seul qui nous intéresse ici, en deux grandes phases, savoir :

Première phase parcourue de cinq à six ans et comprenant tous les exercices qui précèdent.

Deuxième phase à partir de six ans et comprenant le dressage proprement dit.

TROISIÈME PÉRIODE

TRAVAIL DIT EN BRIDON

Nos jeunes chevaux savent maintenant marcher droit, arrêter, changer d'allure, tourner sommairement.

De plus ils ont acquis la force nécessaire pour supporter le véritable dressage qu'il est temps de commencer.

A cette époque de l'année on peut encore aller à l'extérieur ; il faut en profiter et n'accepter le manège exclusif que pendant les mauvais jours.

Autant que possible, le travail durera donc deux heures dont une demi-heure ou trois quarts d'heure au plus au manège et le reste à l'extérieur avant ou après le travail renfermé.

La dénomination de « travail en bridon » n'est pas absolument exacte. Dans les écoles militaires, les écuries de maître, les manèges civils, on emploie le double filet, beaucoup plus pratique que le bridon d'abreuvoir.

Dans l'armée, il est impossible de doter chaque cheval d'un double filet ; mais on peut utiliser la bride qui, en supprimant la gourmette, constitue le double filet complet avec mors très légèrement abaisseur. Nos chevaux du Midi s'en trouvent particulièrement bien et placent de suite convenablement leur tête et leur encolure ; ils ne battent pas à la main comme avec le bridon et se livrent beaucoup plus franchement sur une embouchure qui ne leur amènera, en outre, aucune surprise au moment des exercices de mobilisation.

Toutefois, pour ne pas aller contre le terme consacré, nous qualifierons l'ensemble des mouvements qui vont suivre de travail dit en bridon.

A la fin de cette période, le cheval doit avoir atteint les principaux résultats qu'on recherche dans le dressage.

Les différents exercices de cette troisième période comprendront :

1° Le dressage de l'arrière-main ou mieux la série des mouvements visant plus spécialement le dressage de l'arrière-main ;

2° Le dressage de l'avant-main ou plus exactement l'ensemble des mouvements visant plus spécialement le dressage de l'avant-main ;

3° Le travail des deux bouts du cheval réunis.

Pendant cette progression, le dresseur aura toujours la préoccupation constante du mouvement en avant et l'entretien chez le cheval de l'envie de marcher.

Certains auteurs, Baucher entre autres, commencent par le dressage de l'avant-main.

Nous ne saurions admettre ce procédé, car l'arrière-main étant le foyer d'impulsion, il est de la plus haute importance que le cavalier s'en rende maître aussi vite et aussi complètement que possible.

DRESSAGE DE L'ARRIÈRE-MAIN

Le cavalier agit sur l'arrière-main au moyen de ses jambes.

Dresser l'arrière-main, c'est donc le rendre absolument docile aux jambes du cavalier.

Voyons la série des mouvements qui nous donneront ce résultat :

1° Quart de hanches la tête au mur.

Marchant à main droite, au pas, marquer un demi-arrêt de la main gauche. C'est-à-dire serrer fortement les doigts sur les rênes gauches, en ayant bien soin de donner à l'encolure, par les rênes droites, toute la rigidité voulue. Fermer la jambe gauche en s'aidant de la cravache en arrière de la jambe.

Dès que le cheval a cédé et rangé sa croupe d'un pas en dedans de la piste tout en faisant un petit pas en avant, redresser par rêne et jambe droite.

Recommencer ce déplacement de la croupe deux ou trois fois sur une longueur de manège. Caresser à chaque obéissance et laisser faire la descente de main.

Changer de main et même travail.

Dans ces rotations comme dans les mouvements qui vont suivre, la jambe doit agir d'abord par coups de mollet, puis par petites vibrations, enfin par pression.

Si la jambe est impuissante à se faire obéir, employer la cravache. Le toucher de la cravache doit être obtenu du bas de la main et sans déplacement du coude. Il est donc indispensable de tenir la cravache très

près du pommeau et de laisser les rênes s'allonger légèrement pour que le mouvement de la main qui tient la cravache n'ait pas d'action sur la bouche du cheval.

Si le cheval refuse d'obéir, l'instructeur doit saisir la rêne du côté de la jambe dont l'autorité est méconnue, et frapper avec sa cravache de petits coups secs au moment où le cavalier se sert de sa jambe. On utilise ainsi le travail à pied déjà connu pour amener à l'obéissance à la jambe.

Observations. — Le rôle assigné à la rêne du dedans, dans ce mouvement, est d'une importance considérable.

Faute de l'employer ainsi, le mouvement est inutile et même dangereux, car le cheval casse son encolure au garrot, ne donne pas ses hanches et prend l'habitude de résister.

L'instant favorable à l'action d'une jambe chargée de pousser la croupe latéralement est indiqué par l'appui du membre antérieur du même côté.

Ainsi, dans le quart de hanches à main droite, fermer la jambe gauche au moment de l'appui de l'antérieur gauche. Il y aura donc lieu d'observer ce principe chaque fois que le cavalier voudra faire agir une de ses jambes soit au pas, soit au trot. Nous verrons plus tard comment il faut appliquer au galop ce principe qui est absolu.

2° Même exercice les chevaux étant au travail à volonté.

Marquer un demi-arrêt en serrant fortement les doigts sur les rênes, avec accompagnement de coups de mollet pour engager l'arrière-main. Puis, au moment où le cheval va s'arrêter, ranger les hanches d'un pas par rêne et jambe du même côté, reporter en avant aussitôt et recommencer quelques pas plus loin.

Avoir soin d'insister plus particulièrement du côté le moins obéissant jusqu'à exécution aussi correcte d'un côté que de l'autre.

Rien n'est bon comme ce travail qui sert d'introduction indispensable aux mouvements qui vont suivre.

3° Demi-voltes renversées.

Quitter la piste obliquement ; puis, étant à main droite, par exemple, tourner par rêne et jambe gauche pour revenir à la piste où la jambe droite reçoit les hanches pour reprendre le mouvement en avant.

Dès qu'il se produit, desserrer les doigts sans cesser l'action des jambes pour permettre la descente de main.

On entend par descente de main le relâchement progressif des doigts qui, laissant glisser les rênes, permet au cheval de baisser la tête et d'allonger l'encolure.

Observations. — Éviter d'énervier le cheval par des mouvements précipités. Laisser souvent le cheval marcher au pas allongé ou au trot soutenu. Descentes de main fréquentes.

La demi-volte renversée s'exécute au trot lorsqu'elle se fait bien au pas.

Soigner particulièrement le travail de la rêne extérieure pour bien souder l'encolure aux épaules.

Comme le demi-tour sur les épaules qu'elle prépare, la demi-volte renversée se demande sur l'effet latéral, puis sur l'effet direct, et, en dernier lieu, sur l'effet diagonal. Enfin elle se demande au pas et se termine par le départ au trot ou inversement pour perfectionner le cheval dans l'accord des aides.

L'action de jambe du dedans doit se produire au moment de l'appui de l'antérieur du même côté pour que les hanches puissent facilement être rejetées à l'extérieur (élargies, comme on dit en terme de manège).

La nécessité de laisser fréquemment à la descente de main la faculté de se produire et de rajuster ses rênes non moins souvent, nous amène à donner dès maintenant la signification exacte des expressions : rendre, reprendre.

Rendre veut dire mollir, desserrer les doigts sans perdre le sentiment de la bouche du cheval qui doit rester en communication avec les mains du cavalier par des rênes qui restent tendues tout en s'allongeant de la quantité voulue.

Reprendre signifie fixer la main, serrer les doigts sur des rênes préalablement raccourcies et dont la tension convenable est achevée par une pression des jambes.

On rend lorsqu'on laisse faire ou qu'on demande une descente de main ; on reprend lorsqu'on remet le cheval dans l'attitude voulue pour travailler, lorsqu'on marque un demi-arrêt, un arrêt complet, etc., etc.

4° Demi-tour sur les épaules.

Le demi-tour sur les épaules doit être exécuté d'après la méthode du commandant Dutilh, qui consiste en plusieurs séries de rotations des hanches autour des épaules, entrecoupées de marches au pas et au trot.

1^{re} Série. — Arrêt. Demi-tour en deux temps. Arrêt. Départ.

2^e Série. — Arrêt. Demi-tour non décomposé. Arrêt. Départ.

Ces deux premières séries ont pour but d'apprendre au cheval à obéir à l'action isolée de l'une et l'autre jambe, le cheval arrêté.

3^e Série. — Arrêt. Demi-tour non décomposé. Porter en avant aussitôt.

Passage de l'action isolée à l'action combinée des deux jambes.

Les hanches, une fois mobilisées, doivent se porter en avant sans qu'il y ait de temps d'arrêt.

4^e Série. — Le cheval étant en marche au pas, demi-tour non décomposé. Arrêt. Départ.

Cette série a pour but de revenir sur l'action isolée de la jambe, mais prise sur la marche.

Les hanches doivent se mettre à tourner sans qu'il y ait temps d'arrêt pour elles.

Seules les épaules sont en même temps ralenties. Ce mouvement indique donc au cheval la combinaison de la jambe et des mains.

5^e Série. — Le cheval étant en marche, demi-tour non décomposé, porter en avant aussitôt après.

Cette série montre l'action combinée de la main et des jambes, puis l'action de la jambe prise sur la marche, enfin l'action simultanée des deux jambes, le tout sans interruption. C'est donc l'accord complet des aides.

Appliqué tel que l'indique son auteur, ce système a l'inconvénient de rendre le cheval froid aux jambes, de lui enlever tout perçant, enfin d'être d'une exécution très délicate pour la majorité des cavaliers.

En effet, le dresseur doit sentir que le cheval a toujours envie de se porter en avant. Or, ne faut-il pas un grand tact équestre pour percevoir cette impulsion qui doit exister et cependant demeurer à l'état latent ?

Aussi, le plus souvent, pour ne pas dire toujours, le cheval recule ou tout au moins s'accule.

Le commandant, pressant l'écueil, recommande de fréquents allongements d'allure. Nous les conserverons, mais ils ne sont pas suffisants.

De ce que le demi-tour académique doit s'exécuter avec l'immobilité absolue du membre pivot, il ne s'ensuit pas qu'on doive l'apprendre au cheval, dès le début ; dans ces conditions, il est même illogique de le demander ainsi.

Rester sur la piste est aussi mauvais, car le cheval a le nez sur le mur et ne pense qu'à reculer. Si cette éventualité survient, le cavalier est désarmé ; manquant d'espace, il ne peut rappeler le cheval à l'obéissance aux jambes par le mouvement en avant.

Nous demanderons donc les demi-tours sans immobiliser l'avant-main qui décrira un cercle de plus en plus étroit à mesure que l'obéissance du cheval s'affirmera davantage, pour se limiter finalement à l'empreinte du fer du membre pivot, but à atteindre. De plus, nous mettrons toujours le cheval sur une piste intérieure, pour avoir du terrain devant nous et nous ménager à chaque minute la possibilité de pousser le cheval droit devant lui.

Observations. — Il faut sentir à tout moment que le cheval n'est pas éteint, qu'il a envie de marcher, ce qui est la conséquence de toute action de jambe isolée.

En effet, si je ferme la jambe gauche, il doit y avoir deux effets ;

1° Déplacement latéral des hanches ;

2° Mouvement en avant.

Si les mains n'ont pas le sentiment de ce surcroît d'impulsion à contenir, il faut que les jambes actionnent énergiquement pour le faire naître.

Le cheval ne doit jamais voler le demi-tour, mais obéir à l'indication des jambes du cavalier qui doivent s'astreindre à travailler d'accord avec celles du cheval, comme nous l'avons déjà expliqué plus haut. La rotation se fera, par suite, pas à pas, et pourra être arrêtée à chaque pas si le cavalier le désire. Il doit même habituer le cheval à ce système qui seul le rendra absolument maître des hanches.

Pour ce qui est de l'emploi des aides, il faut, comme dans tout mouvement, sentir par où le cheval cherche à échapper à la position pour l'y ramener sans retard.

Lorsque le cheval exécute bien les cinq séries qui précèdent sur l'effet latéral, c'est-à-dire en regardant partir ses hanches, il faut reprendre sur l'effet direct (le cheval droit de la tête à la queue) toute la progression déjà exposée en le préparant à pied comme nous l'avons déjà fait pour l'effet latéral.

ROTATIONS DES HANCHES A PIED SUR L'EFFET DIRECT.

Se placer comme pour le même mouvement sur l'effet latéral, mais maintenir de la main qui tient les rênes le cheval absolument droit et obtenir le rangement des hanches par l'effet de la cravache seule.

On obtient à cheval ces mêmes mouvements de hanches en encadrant bien le cheval dans les deux rênes pour maintenir la tête et l'encolure dans le prolongement du reste du corps.

Bien entendu, à pied comme à cheval, il faut, à la moindre résistance, revenir en arrière et demander à l'effet latéral l'obéissance à la jambe, quitte à reprendre le placer droit dès que la jambe est obéie.

Pour terminer la série des mouvements qui visent plus spécialement l'assouplissement de l'arrière-main, il nous reste à citer ceux qui, tout en préparant l'obéissance des hanches, assouplissent en même temps la colonne vertébrale.

Ces mouvements sont : le tourner, la serpentine, la marche circulaire et la hanche en dedans.

TOURNER OU CONSTATATION DE L'OBÉISSANCE A LA JAMBE SUR LE MOUVEMENT.

La leçon du tourner doit se donner chaque fois qu'on change de direction dans le manège et particulièrement au passage des coins, lorsque le cheval n'est pas au repos. Cette leçon de la plus haute importance est souvent négligée et il en résulte bien vite des difficultés sérieuses.

Pour donner cette leçon, suivre la progression suivante :

- 1° Rêne directe ;
- 2° Rêne opposée ;
- 3° Réunion des deux premiers moyens ;
- 4° Comme 3° en y ajoutant l'action de la jambe du dedans ;
- 5° Déplacement du poids du corps du cavalier vers le côté du mouvement ;
- 6° Accord des aides.

Observations. — Au début, on se contente d'obtenir le changement de direction en maintenant la vitesse de l'allure par un surcroît d'impulsion. Peu à peu on accentue l'effet de la jambe du dedans pour arriver à l'élargissement complet des hanches, ce qui permet de constater l'obéissance à la jambe.

Ces changements de direction comme, plus tard, la serpentine et la marche circulaire, doivent se demander sur l'effet latéral dès qu'on a initié le cheval aux mouvements qui précèdent. On trouve dans cette façon d'agir l'utilisation de la demi-volte renversée et des demi-tours sur les épaules.

Dès qu'on emploie l'effet latéral sur les lignes courbes, il faut avoir soin que le cheval soit bien dans ses rênes pour que la jambe intéressée trouve dans la rêne du même côté un secours efficace.

Veiller également à ce que la main du dehors se maintienne basse et près du garrot pour bien soutenir l'épaule extérieure et lui souder l'encolure.

Supposons, en effet, que sous l'action d'ouverture de la rêne du dedans, l'encolure ait pris une direction se rapprochant de la perpendiculaire à l'axe du corps. Si la main qui tient la rêne extérieure est haute, cette rêne se trouve à cheval sur l'encolure et son effet s'ajoute à celui de la rêne du dedans pour casser cette encolure.

C'est de cette rêne du dehors judicieusement employée que dépendra l'effet d'opposition d'épaule aux hanches recherché par la rêne du dedans. Faute de l'utiliser, l'encolure se casse au garrot et le cheval, bien que donnant sa tête, résiste à l'effet de la rêne directe, puisqu'il continue à progresser dans la direction de son épaule extérieure, au lieu de ranger ses hanches de ce même côté.

L'emploi de l'effet latéral habitue très vite et très bien le cheval à obéir à la jambe. En le négligeant, on laisse l'animal prendre l'habitude de tourner en se collant sur la jambe du dedans et bientôt, à force de paresser dans ses hanches, il arrive à ne plus vouloir tourner du tout.

Plus l'allure est vive, plus le rôle de la rêne de soutien est important et doit être énergique. En effet, à mesure que la vitesse augmente, le cheval a plus de tendance à dévider en dehors, surtout si la rêne du dedans a trop amené la tête de ce côté en faisant l'indication du changement de direction.

Enfin quelle que soit l'allure, la rêne de soutien est indispensable pour forcer l'obéissance d'un cheval qui résiste à la rêne directe, car il place volontairement ses épaules dans la situation que nous indiquions plus haut

et sa masse, toujours poussée par l'arrière-main, continue à progresser dans la direction opposée à celle qu'on veut lui faire prendre.

Si, à ce moment (et c'est le cas général), le cavalier accentue encore l'effet de la rêne directe, pour essayer d'obtenir quand même le changement de direction, le cheval jettera sa croupe en dedans. Les deux bouts seront alors pliés du même côté et l'arrière-main poussant toujours, la progression aura lieu dans la direction du diagonal extérieur.

L'emploi énergique de la rêne de soutien assurant la fermeté de l'encolure et sa bonne direction et les jambes produisant le mouvement, le cheval sera obligé de s'engager dans la seule direction permise par l'attitude de l'encolure.

Je rappelle encore que les actions de la rêne directe doivent être intermittentes, tandis que l'emploi de la rêne de soutien est constant.

Lorsque l'action d'une jambe doit prédominer sur l'autre pour faire ranger les hanches, le cavalier doit la porter en arrière en la glissant le long du corps du cheval et non en l'écartant pour la rapprocher ensuite.

Enfin, comme tout mouvement sortant le cheval de la ligne droite exige un surcroît d'impulsion, si on veut que la vitesse se conserve (ce qui est de règle), il est nécessaire qu'avant d'entreprendre ce mouvement les jambes augmentent l'action. Les mains contiennent ce surcroît de force vive, l'emmagasinent pour ainsi dire, jusqu'au moment où, l'indication donnée, il est temps de la laisser se dépenser dans le sens voulu.

TRAVAIL A PIED.

Il est des chevaux qui refusent de tourner et qui résistent en fixant et immobilisant leurs hanches. On peut, soit en les tenant par les rênes comme il a été dit, ou par une longe près du caveçon, les mettre en marche sur la piste et tourner ou passer le coin en avançant bien, amenant un peu la tête à soi et élargissant les hanches avec la cravache.

Ce travail aide à corriger le cheval qui ne veut pas tourner et habitue à l'obéissance celui qui résiste dans ses hanches quand on veut tourner par rêne et jambe droite, par exemple, et constater que les hanches filent bien à gauche sous l'action plus sentie de la jambe droite.

A pied comme à cheval, il est bien entendu que, sauf dans un travail visant plus particulièrement un côté qui résiste, il faut travailler aux deux

mains.

MARCHE CIRCULAIRE.

Ce travail a pour but l'assouplissement du latéral extérieur qui parcourt le plus grand cercle et le développement du latéral intérieur qui porte le plus de poids. En outre, il développe beaucoup les muscles du dos qui sont constamment obligés de travailler pour résister à la force centrifuge et maintenir la position sur le cercle.

Le cheval doit, en effet, rester ployé sur la ligne parcourue d'un bout à l'autre de la colonne vertébrale.

Observations. — On ne peut définir à l'avance l'action des aides pendant la marche circulaire. Tout doit concourir à ce que le cheval reste ployé sur le cercle. Les aides varient donc, comme emploi, en raison de la situation du cheval. C'est la position exacte qu'il faut saisir et sentir pour la conserver si elle est bonne, ou la modifier dans ce qu'elle a de défectueux.

Au début, il faut insister sur les aides du dedans qui permettent de donner au cheval l'incurvation nécessaire, l'empêchent de laisser ses hanches à l'intérieur et de résister à la jambe ainsi qu'il a été dit pour le tourner.

Il arrive souvent, quand on veut mettre un cheval en cercle, qu'il casse son encolure. Redresser sans retard cette encolure et pousser franchement en avant sans se préoccuper de la ligne circulaire qu'on reprendra un peu plus loin.

Comme utilité, le cercle nous donne les résultats indiqués plus haut. Il sert en outre à partir au galop par l'accélération de l'allure du trot (son efficacité ne se manifeste qu'autant que le cheval est bien ployé sur la ligne circulaire).

On l'utilise plus tard pour la gymnastique du galop.

C'est encore sur le cercle qu'on demandera l'appuyer la croupe en dedans pour développer le jeu des épaules ou l'épaule en dedans pour faire plus travailler les hanches.

Le rôle de la jambe du dehors dans le travail en cercle a fait l'objet de trop de controverses pour que nous n'en parlions pas,

Elle est maintenue plus en arrière que l'autre dans un simple but de surveillance.

En effet si, sur le cercle à droite, le cheval paresse et tend à mettre ses hanches en dedans, c'est la jambe du dedans qui travaille le plus. Si le cheval, au contraire, jette ses hanches en dehors, la jambe de ce côté les ramène au point voulu.

Si le cheval est régulier sur son cercle, la jambe droite est à la sangle pour entretenir l'impulsion et décontracter le cheval à droite ; la gauche est en arrière pour surveiller les hanches.

L'action des deux jambes doit être équivalente pour ne pas déranger la position régulière du cheval.

La jambe du dehors travaillera donc moins souvent que l'autre, surtout sur le cercle large et à une allure ralentie ; car si elle travaillait autant, quand le cheval est régulier sur le cercle, comme elle est plus en arrière, à pression égale elle l'emporterait et jetterait les hanches en dedans.

Mais, encore une fois, il n'y a et il ne saurait y avoir de règles absolues. On doit jouer du cheval comme un musicien de son instrument.

Les jambes et les mains sont comme des chiens toujours en mouvement pour assurer au troupeau une marche régulière dans le sens indiqué par le berger.

SERPENTINE.

La serpentine est un mouvement parfait pour assouplir le jeune cheval, à condition d'être bien exécutée. Le cavalier doit s'efforcer de faire toujours passer les hanches par les mêmes points que les épaules.

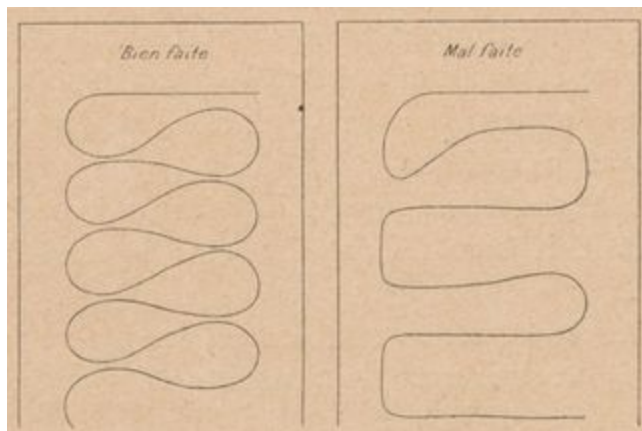
Lorsque ce résultat primordial est obtenu, on peut, de temps à autre, donner la leçon de la jambe sur les boucles. S'il y a résistance, il est préférable de maintenir tout d'abord les hanches plutôt en dehors qu'en dedans. Le cheval a, en effet, une tendance à jeter ses hanches en dedans des boucles, pour tourner plus vite et éviter la contrainte de se plier sur le cercle ; si le cavalier n'y prenait garde, le cheval arriverait très vite à ne plus obéir aux aides, à se contracter et à résister à la jambe.

Lorsqu'au contraire les hanches restent souples et obéissantes aux jambes, les incurvations successives et en sens inverse de la colonne vertébrale sont d'excellents assouplissements.

Pour que la serpentine soit bien exécutée, il faut que le cheval reste toujours ployé sur les boucles et ne se redresse que pour passer d'une boucle à une autre. Elle sera mal exécutée, si le cheval suit des lignes droites réunies par des arcs de cercle plus ou moins réguliers.

Par analogie avec les mouvements qui précèdent, on l'exécute d'abord sur l'effet latéral, puis le cheval droit, enfin sur l'effet diagonal (fig. 15).

Fig. 15. — Serpentine.



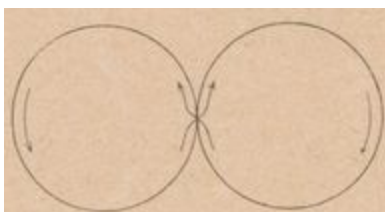
Pour bien exécuter ce mouvement, le cavalier doit tenir ses rênes bien séparées afin de pouvoir opérer les changements de place au moment opportun. La rêne de soutien joue encore ici un rôle des plus importants qu'il convient de ne pas perdre de vue.

La serpentine s'exécute au pas d'abord puis au trot cadencé.

HUIT DE CHIFFRE.

Le huit de chiffre donne les mêmes résultats que la serpentine. Comme elle, il est une application de la marche circulaire et réclame les mêmes précautions dans l'emploi des aides. Il s'exécute au pas et au trot cadencé. Le cheval doit, dans ce mouvement, parcourir le tracé ci-dessous :

Fig. 16. — Huit de chiffre.



HANCHE EN DEDANS.

Ce mouvement que nous citons plutôt pour compléter la série qui permet au cavalier de prendre les hanches de son cheval que comme moyen pratique à employer est d'une exécution extrêmement délicate.

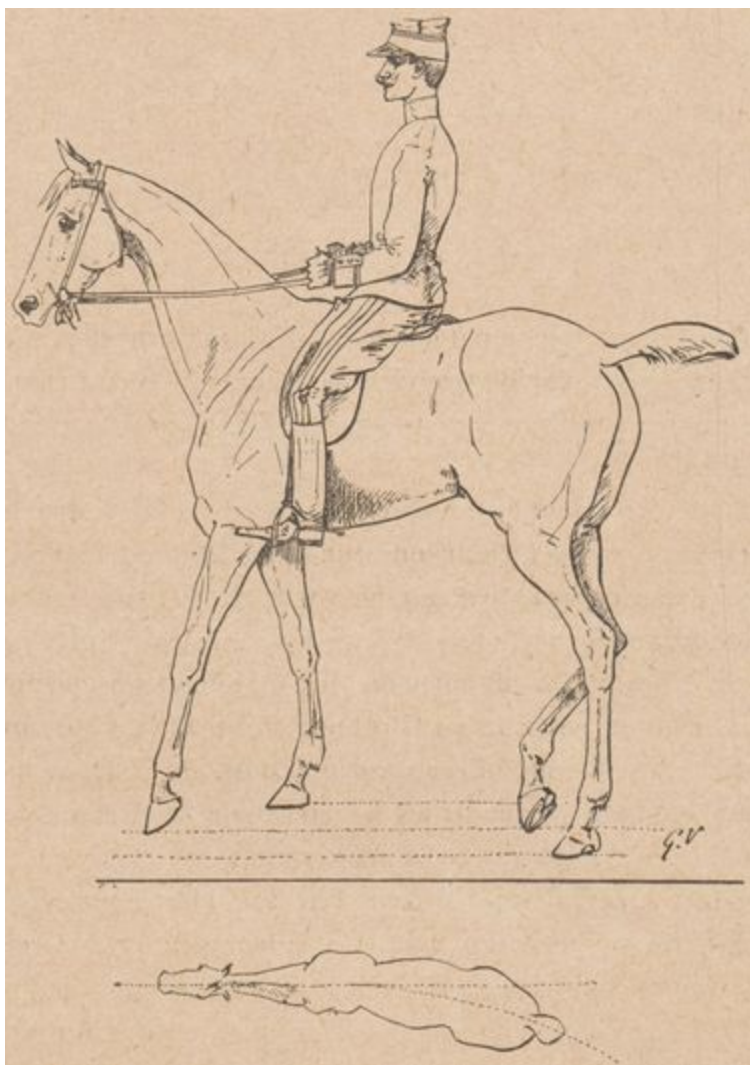
En réalité, il ne peut être employé qu'avec des chevaux déjà bien dressés pour pousser à l'extrême leur sensibilité à la jambe.

Dans ce mouvement qui est l'inverse de l'épaule en dedans, dont nous parlerons plus loin, l'arrière-main est déplacé de son épaisseur à l'intérieur du manège, les membres postérieurs chevauchant légèrement l'un sur l'autre, tandis que les membres antérieurs doivent se mouvoir, autant que possible, droit sur la piste. Le cheval est incurvé depuis les hanches jusqu'aux épaules exclusivement et la limite de cette incurvation est marquée, à main droite par le bipède diagonal droit qui doit laisser ses empreintes sur une ligne parallèle au mur. Ce mouvement, dit le commandant de Bellegurde, qui l'exécutait merveilleusement, habitue les membres postérieurs à chevaucher l'un sur l'autre ; il assouplit la colonne vertébrale, rend les hanches très obéissantes et prépare le cheval au départ au galop et au changement de pied (fig. 17).

Pour mettre la hanche en dedans, marchant à main droite, maintenir l'avant-main sur la piste, déplacer les hanches à droite avec la jambe gauche et maintenir la souplesse à droite et l'incurvation de la colonne vertébrale de ce côté, en faisant agir la jambe droite à la sangle.

NOTA. — L'ordre dans lequel nous avons exposé les mouvements qui précèdent n'est pas quelconque. Il répond au principe formulé au début du cours : Faire préparer chaque mouvement nouveau par ceux qui précèdent.

Fig. 17. — Hanche en dedans.



Il faut donc les demander au cheval dans cet ordre.

Jusqu'à présent ; les chevaux n'ont eu que des notions sommaires sur l'isolement, il convient de les confirmer dans cette habitude qui doit, pour le cheval d'armes, devenir une seconde nature.

PROGRESSION A SUIVRE.

Au travail à l'extérieur. — Formation par petits groupes en changeant fréquemment le cheval de tête qui se trouve par le fait même isolé.

Envoi sur des chemins latéraux des chevaux par deux d'abord, puis seuls, avec ordre de rejoindre la colonne à un autre carrefour.

Séparation complète pour rentrer au quartier où l'écurie et le repos seront la récompense du cheval.

Passer de la tête à la queue de la colonne qui sera formée par un, par deux, par quatre.

Au manège. — Doubler individuel sur deux reprises.

Travail en sens inverse.

Doubler successif et en sens inverse.

Le premier et le troisième moyens sont trop connus pour qu'il y ait lieu de les expliquer de nouveau. Nous décrirons seulement les deux autres.

DOUBLER INDIVIDUEL SUR DEUX REPRISES.

Les cavaliers étant formés sur deux reprises et marchant au pas sur les grands côtés, l'instructeur commande :

Individuellement : doublez ; arrêtez.

Laisser faire la descente de main, caresser. Reprendre les chevaux. Marcher.

Quand les têtes des chevaux arrivent presque à hauteur : arrêtez.

Laisser faire la descente de main. Caresser. Marcher.

Changer de main en arrivant à la piste.

Rapprocher ensuite le point d'arrêt de la ligne du milieu ; faire croiser les chevaux et arrêter une seconde fois d'abord les chevaux tête à croupe, puis après s'être dépassés d'une longueur.

Arrêter une seule fois, tantôt nez à nez, tantôt les chevaux croisés ou dépassés.

Doubler sans temps d'arrêt.

Ne passer à un autre procédé qu'après avoir obtenu le calme complet avec le moyen précédent.

Répéter le même travail au trot en suivant une progression identique.

Cette manière de faire peut paraître longue et minutieuse ; elle est indispensable pour donner aux jeunes chevaux l'habitude de se croiser sans manifester aucune crainte.

DOUBLER SUCCESSIF ET EN SENS INVERSE.

Le mouvement doit se commander lorsque, la reprise ayant exécuté un doubler successif dans la longueur, le conducteur est près d'arriver au petit côté.

Fig. 18. — Doubler successif et en sens inverse.



Le conducteur tourne à la main à laquelle on marche au moment du doubler successif. Le numéro 2 continue de marcher et tourne du côté opposé en arrivant sur le point où le conducteur a fait son changement de direction. Le mouvement se continue jus qu'à la gauche de la reprise, les numéros impairs tournant du même côté que le conducteur, les numéros pairs du côté opposé.

Tous les cavaliers maintiennent leurs chevaux bien droits jusqu'au point où ils devront exécuter leur changement de direction.

La reprise vient se reformer au point où a commencé le doubler successif (fig. 18).

L'instructeur fait recommencer le mouvement autant de fois qu'il le juge nécessaire et. y met fin par le commandement : Marchez large, fait un instant avant que le conducteur soit arrivé au point où il va reprendre la piste.

Dans ce mouvement, les cavaliers doivent maintenir l'allure bien égale et conserver leurs distances, surtout pendant le trajet qu'ils ont à faire entre le doubler en sens inverse et le point où se reforme la reprise.

Il est temps également de perfectionner les changements d'allure et les arrêts pour les rendre coulants, confirmer le cheval dans l'emploi des aides

et préparer l'engagement de l'arrière-main qui sera exigé plus tard quand on préparera le rassembler.

MARCHER.

Le cheval étant arrêté les rênes libres, reprendre doucement les rênes sans leur donner la tension voulue qui sera obtenue par une pression de jambes. Accentuer cette action jusqu'à ce que les mains sentent une résistance à vaincre pour maintenir le cheval en place. A ce moment, ouvrir moelleusement les doigts et laisser le cheval entamer la marche au pas.

PASSER DU PAS AU TROT.

Accentuer l'action des jambes en les faisant agir en arrière de la sangle et au moment de l'appui de l'antérieur du même côté. Baisser un peu les mains ou desserrer les doigts au moment où le cheval entame le trot.

PASSER DU TROT AU PAS.

Que fait le cheval ? Supposons-le retombant sur le diagonal gauche (GD'). Se reporter au tableau des six périodes du pas. Cet appui est suivi d'une suspension après laquelle D arrive à terre d'abord et sert d'étau au cheval pour ralentir son allure. Le diagonal droit est dissocié et G' qui touche terre ensuite vient se poser plus en avant qu'il n'aurait dû le faire si le trot avait continué. La première base diagonale (droite) du pas (2^e période) est construite. Un instant après (G) pose à terre (4^e période), puis D' (3^e période) et le pas continue.

Le cavalier devra donc agir sur les antérieurs un peu avant la suspension, c'est-à-dire quand l'un de ses antérieurs arrive à terre pour ralentir l'avant-main, en fermant les jambes près des sangles et plus particulièrement la jambe droite quand D pose à terre ou inversement. Il serre en même temps les doigts sur les rênes pour profiter de l'action des jambes et limiter la progression.

PASSER DU PAS OU DU TROT A L'ARRÊT.

Employer les mêmes moyens et au même moment que pour passer du trot au pas, mais en accentuant davantage l'action des jambes et la fermeture des doigts.

PASSER DE L'ARRÊT AU TROT.

Concentrer les forces du cheval comme il a été dit pour marcher, en observant que le cheval, forcé d'entamer le trot par le diagonal le plus en arrière, doit être sollicité par les aides en tenant compte de cette nécessité.

Ainsi, on doit demander le départ au trot de pied ferme à un cheval qui a le diagonal droit en arrière, en fermant plus la jambe gauche que la droite et en cherchant à dégager l'épaule droite par un serrement plus accentué des doigts sur les rênes droites.

ALLONGEMENT ET RALENTISSEMENT DU PAS ET DU TROT.

Ces mouvements servent à confirmer le cheval dans l'obéissance aux aides.

Pour allonger le pas, faire ce qui a été prescrit à l'entraînement.

Pour le ralentir, serrer les doigts pour que le cheval monte du devant et dépense en hauteur ce qu'il perd en étendue.

Ces modifications doivent s'obtenir par un emploi très progressif des aides et durer peu de temps.

Pour allonger le trot, accentuer l'action des jambes et mollir des doigts.

Pour ralentir, faire l'inverse et s'efforcer d'envoyer le cheval d'une jambe dans l'autre, par des coups de mollet alternatifs, donnés au moment de l'appui de l'antérieur du même côté et secondés par la fermeture des doigts de la main opposée à la jambe qui agit.

NOTA. — Il ne faut pas oublier que l'augmentation de l'allure entraîne l'allongement de l'encolure et l'abaissement de la tête, tandis que le ralentissement exige le relèvement de la tête et le retrait de l'encolure. Par suite, les mains doivent s'efforcer d'obtenir ce résultat ou le laisser se produire.

Le travail qui précède est complété par le demi-tour académique sur les épaules. Dans ce demi-tour l'immobilité du membre pivot doit être absolue et le cheval travailler sur l'effet diagonal.

JEU DES AIDES.

Le placer à droite (par exemple) charge le membre antérieur gauche (pivot). La jambe droite empêche le cheval de reculer et règle le mouvement des hanches. De plus, par sa position à la sangle, cette jambe décontracte le cheval à droite.

La rêne gauche tend l'encolure, permet à la droite de produire son effet et agit sur la hanche parce que l'encolure est raidie. Le demi-tour dans ces conditions est préparé par la répétition des mouvements qui précèdent, exécutés sur l'effet diagonal.

Avant d'aller plus loin, définissons les effets latéraux et diagonaux.

Effet latéral. — Si on attire la tête du cheval franchement à gauche on voit la croupe fuir à droite. Que s'est-il produit ?

Le cavalier a surchargé l'antérieur gauche. La colonne vertébrale étant flexible, mais dans certaines limites seulement, à cause des apophyses transverses qui viennent se toucher lorsque la flexion latérale est considérable, il en résulte une gêne à laquelle le cheval se soustrait en replaçant de lui-même ses vertèbres en ligne droite par un déplacement de croupe en sens inverse de la flexion imposée à l'encolure.

Effet diagonal. — Le cavalier qui exerce une traction sur la rêne droite dans le sens de l'épaule droite à la hanche gauche, exécute l'effet diagonal droit. Pour être complet, cet effet doit être accompagné d'une action de la jambe gauche. Le membre antérieur gauche est surchargé et, par conséquent, moins disposé que les autres à se lever. Le cheval soumis à l'effet diagonal droit entamera la marche par l'antérieur droit. Ce même cheval, dans les mêmes conditions, pivotera sur l'antérieur gauche, si les hanches sont poussées vers la droite et inversement.

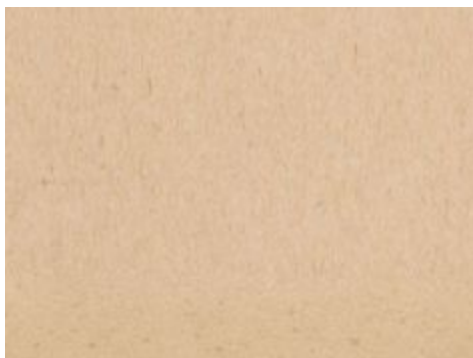
Cet effet n'est possible et ne s'emploie que sur un cheval déjà assoupli. Le cheval est acheminé au demi-tour académique sur les épaules par un travail à pied, puis monté dans lequel on l'initie au placer diagonal, puis à la rotation des hanches dans cette attitude, en laissant au membre pivot la

latitude de parcourir un cercle restreint qu'on réduit petit à petit jusqu'à la seule empreinte du fer.

ÉTUDE DU PLACER.

A pied. — Ce mouvement est identique à celui de la tête à droite ou tête à gauche de l'homme à pied. Le cheval qui l'exécute ne doit pas donner seulement l'extrémité inférieure de sa tête en rejetant la partie supérieure du côté opposé. La ligne droite qui passe par la base des oreilles doit rester horizontale (fig. 19).

Fig. 19.



Le mouvement sera bien fait si l'encolure, cédant seulement par ses deux premières vertèbres, reste droite ; si la tête plutôt haute que basse est sensiblement verticale (ramener), si la mâchoire est mobile et si le déplacement de la tête par côté ne dépasse pas une ligne qui, parallèle à la colonne vertébrale, passerait par l'épaule du côté du placer (fig. 20).

Nous venons de parler du ramener, disons de suite ce qu'il faut entendre par cette expression.

Un cheval est ramené lorsque, l'encolure soutenue, il rapproche sa tête de la verticale en décontractant sa mâchoire.

Le ramener est nécessaire pour que la bouche reçoive facilement et le plus justement possible l'impression de la main du cavalier. Afin d'atteindre ce but, la tête doit affecter une position telle que, tout en étant en rapport avec l'allure, l'action de la main du cavalier soit aussi directe et aussi puissante que possible. La position verticale de la tête est celle qui donne le plus de puissance à la main du cavalier puisqu'elle met les rênes dans une

direction à peu près perpendiculaire aux barres sur lesquelles l'impression se produit quand on est en bride.

Plus on raccourcit l'allure, plus l'encolure doit se replier sur elle-même et la tête se rapprocher de la verticale, tandis que, à mesure que la vitesse augmente, l'encolure doit s'allonger et la tête s'éloigner de cette verticale.

La direction de l'encolure est aussi importante à observer que la position de la tête. Elle doit être, dans les allures ordinaires, celle que le cheval prend étant en liberté.

Fig. 20.



En diminuant l'allure, le cheval raccourcit donc et élève son encolure ; en l'allongeant, il fait l'inverse. Par suite, soit à pied, soit à cheval, le ramener s'obtient, après avoir préalablement mis l'animal au pas et détendu son encolure, en fixant la main sur un appui ferme et léger de la bouche, appui qui est produit par l'impulsion provoquée soit à l'aide de la cravache, soit par les jambes.

Le ramener suivra cette fixité de la main.

Il faudra, à l'instant même, mollir des doigts sans déplacer la main pour récompenser le cheval et lui montrer que c'était le but de l'exigence.

Si le cheval cherche à éloigner de nouveau sa tête, le cavalier fixera de nouveau la main en serrant les doigts et il attendra dans cette position que le cheval ait cédé. Il mollira de nouveau des doigts dès que le cheval aura cessé de tirer.

Ces actions de serrer et de desserrer les doigts que je vous ai indiquées dès le début du cours, comme devant être les seules à employer sur les rênes, constituent ce qu'on appelle le doigter.

Si le cavalier, au lieu de serrer les doigts, tire à lui, la main entraînée au moment où le cheval cède se rapproche du cavalier et, loin de récompenser, impose une sujétion plus grande.

Au lieu de céder ensuite, le cheval résiste davantage et, bientôt après, porte au vent, fait les forces ou s'arme en s'encapuchonnant. En résumé, qu'il travaille à pied ou monté, le cavalier ne doit chercher le ramener que sur l'action en avant et cela sans détruire cette action, sous peine d'avoir à la renouveler avant de faire une nouvelle opposition de la main. C'est précisément là que se trouve une féconde application de la formule de Baucher :

Mains sans jambes, jambes sans mains.

C'est-à-dire que les mains doivent laisser toute liberté à l'impulsion des jambes et s'emparer de cette impulsion sans que l'action cesse et qu'il soit nécessaire de faire intervenir les jambes pour combattre un effet trop accentué de la main.

Dans les débuts, il est bon de ne pas serrer les deux mains également mais d'accompagner le mouvement de la prédominance alternative de l'une et de l'autre rêne (scier du bridon). Cette action facilite beaucoup le ramener.

FLEXION DU PLACER.

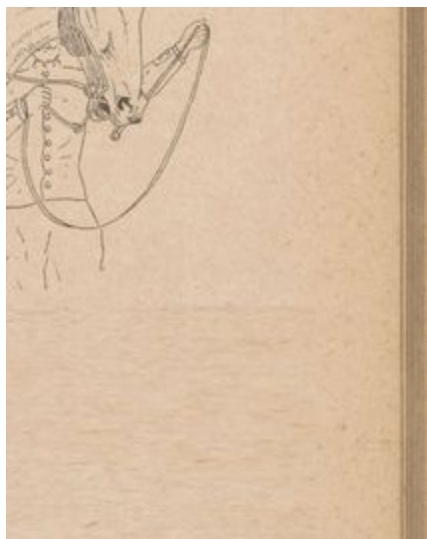
A pied. — Après avoir demandé le ramener deux ou trois fois et laissé détendre l'encolure comme il a été dit plus haut, se placer à gauche pour la flexion à droite ou inversement. Saisir les rênes droites avec la main droite et les rênes gauches avec la main gauche. Tirer diagonalement, c'est-à-dire en rapprochant la main du corps, sur les rênes droites, de manière à amener la tête légèrement à droite. Se servir en même temps des rênes gauches en portant la main gauche de bas en haut. Cette main s'applique sur la

commissure des lèvres, pousse la tête vers la droite, résiste au mouvement de bascule de la tête qu'elle redresse au besoin, tandis que son index, introduit entre les deux maxillaires, force le cheval à décontracter la bouche et à mâcher son mors (fig. 21).

A cheval. — Dès que le cheval exécute bien des deux côtés la flexion ci-dessus, on lui demande le placer monté.

Pour cela, le cavalier tire moelleusement sur la rêne droite comme il a été dit pour l'effet diagonal, soutient de la rêne gauche pour modérer le déplacement de la tête et empêcher le plus possible l'encolure de se ployer. Les jambes entretiennent la même allure si le cheval est en marche ; elles empêchent le reculer et les hanches de se traverser s'il est de pied ferme.

Fig. 21 — Flexion du placer.



Si, dans le placer à droite, par exemple, le cheval déplace seulement le bout du nez à l'action de la rêne droite, il faut redresser la tête en se servant surtout de la rêne gauche que l'on fait agir de bas en haut en avançant légèrement le poignet. Dès que le placer est obtenu, rendre peu à peu et détendre l'encolure, le bout du nez se portant toujours plus en avant que le haut de la tête.

Être très sobre de ses mouvements, ne les demander qu'au pas dans cette période et les entrecouper de marches au trot étendu pour ranimer le cheval et entretenir son perçant.

ROTATION DES HANCHES SUR L'EFFET DIAGONAL A PIED.

Le cheval étant arrêté en dehors de la piste, pour avoir de l'espace autour de soi, saisir de la main gauche les rênes gauches tout près de la bouche, déplacer cette main comme pour la flexion latérale à droite, pendant que la main droite à hauteur du poitrail tient à la fois la cravache et les rênes droites qui font poulie au garrot. Le cheval prend le ramener.

Dès qu'il s'y trouve, chercher la flexion latérale droite en relevant la tête par petits coups de bas en haut avec la main gauche qui pousse également la tête à droite. La rêne droite l'attire également de ce côté. En même temps, faire céder la croupe de gauche à droite à l'aide de la cravache qui donne un coup chaque fois que l'antérieur gauche prend terre.

Les mains laissent le membre antérieur pivot décrire un cercle restreint, tandis que la cravache active le jeu du postérieur gauche. Inversement pour la rotation de droite à gauche.

ROTATION DES HANCHES A CHEVAL SUR L'EFFET DIAGONAL.

Le cavalier reprend la progression entière du travail de l'arrière-main en faisant précéder chaque mouvement du placer auquel succède de suite la rotation.

DRESSAGE DE L'AVANT-MAIN

Dès que l'arrière-main est devenu mobile, il faut se hâter d'assouplir l'avant-main pour mettre les deux bouts du cheval dans un égal rapport de souplesse et de mobilité.

Les mouvements qui visent plus spécialement le dressage de l'avant-main sont :

L'épaule en dedans ;

Le demi-tour sur les hanches.

ÉPAULE EN DEDANS.

Afin de bien comprendre la nécessité de l'épaule en dedans, sa définition et les résultats qu'elle procure, laissons la parole à son inventeur, La Guérinière.

« Le cheval doit imprimer à sa jambe et à son épaule un mouvement circulaire et croisé lorsqu'il tourne étroit ou qu'il va de côté. Ce dernier mouvement est le plus difficile, parce que, dans cette action, le cheval étant obligé de croiser et de chevaler la jambe du dehors par-dessus celle du dedans, si le passage de la jambe n'est pas avancé ni circulaire, le cheval s'attrape la jambe qui pose à terre et sur laquelle il s'appuie. »

L'épaule ne peut s'assouplir si la jambe de derrière du dedans n'est pas avancée et rapprochée, en travaillant, de la jambe de derrière du dehors. Cette vérité proclamée par le marquis de Newcastle a été l'origine de l'épaule en dedans que La Guérinière explique ainsi : « Lorsqu'un cheval saura trotter librement aux deux mains sur le cercle et sur la ligne droite, qu'il saura sur les mêmes lignes marcher au pas tranquille et égal et qu'on l'aura accoutumé à former des arrêts et des demi-arrêts, et à porter la tête en dedans, il faudra placer le cheval de telle sorte que la ligne des hanches soit près de la muraille et celle des épaules détachée et éloignée du mur d'environ un pied et demi ou deux, en le tenant plié à la main où il va, c'est-à-dire qu'au lieu de tenir le cheval tout à fait droit d'épaules et de hanches sur la ligne droite, il faut lui tourner la tête et les épaules un peu en dedans

vers le centre du manège, comme si effectivement on voulait le tourner complètement, et lorsqu'il est dans cette position oblique et circulaire, il faut le faire marcher en avant en l'aidant de la rêne et de la jambe du dedans. »

Que se passe-t-il alors ?

Le cheval ne peut progresser sans croiser ni chevaler la jambe de devant du dedans par-dessus celle du dehors. De même pour les membres postérieurs ; bien que, pour ces derniers, le chevaler qui, théoriquement, ne devrait pas exister, soit, pratiquement, beaucoup moins accentué.

Pour compléter cette explication, ajoutons que le cheval doit être incurvé à partir de la jambe du dedans du cavalier. Toute la partie du cheval située derrière lui doit marcher à peu près en ligne droite ; pas complètement, toutefois, car alors la progression serait impossible et le membre postérieur du dedans doit forcément s'engager sous la masse et, par suite, devancer son congénère pendant son appui (fig. 22).

Cette position prise par le membre postérieur en question est la raison d'être de l'épaule en dedans. En effet, prenons un cheval dans un intervalle d'écurie, c'est-à-dire dans un espace très limité et examinons comment il va poser ses membres pour tourner.

Afin de rendre le mouvement possible, il va placer le membre postérieur du côté du tourner très loin sous son corps, puis, s'en servant comme soutien de l'ensemble, il fera pivoter sa masse autour de ce point fixe.

Le cheval en tournant, dit le général L'Hotte, doit être incurvé sur la jambe du dedans de son cavalier comme une danseuse l'est sur le poing qu'elle fixe à sa ceinture.

Quel mouvement mieux que l'épaule en dedans arrive à placer le cheval dans cette situation ? Aucun.

Ce résultat n'est du reste pas le seul qu'on obtient comme nous le verrons plus loin. La limite d'incurvation donnée par La Guérinière est un peu vague ; pour préciser davantage, nous dirons que le cheval aura une courbure suffisante lorsque les empreintes laissées par le membre antérieur du dehors et par le postérieur du dedans seront en ligne droite. En d'autres termes, le cheval doit déborder la piste de l'épaisseur de son avant-main.

Fig. 22. — Épaule en dedans.



D'après ce qui précède, il est facile d'en déduire que, pour prendre l'épaule en dedans, le cavalier doit exécuter trois choses :

- 1° Avertir le cheval en marquant un demi-arrêt ;
- 2° Amener les épaules en dedans tout en maintenant les hanches dans la direction primitive ;
- 3° Faire marcher le cheval dans cette attitude.

Demi-arrêt, c'est-à-dire forcer le cheval, par une pression des doigts sur les rênes, à gagner en hauteur ce qu'il perd en étendue, sans diminuer la quantité de mouvement.

Amener les épaules en dedans, c'est-à-dire entamer un tourner par l'avant-main et l'arrêter au premier pas.

Produire le mouvement dans cette situation.

Comme aides à employer, nous trouvons pour les jambes : celle du dedans à la sangle, pour maintenir la mâchoire mobile et contenir la hanche du dedans ; la jambe du dehors en arrière de la sangle de la quantité nécessaire pour forcer la hanche gauche à rester dans son axe primitif. (Le cheval, en effet, cherche à rejeter ses hanches en dehors pour se remettre droit et se soustraire à l'assouplissement.)

Quant aux mains, si nous envisageons l'épaule en dedans à droite, le poignet gauche doit être soutenu :

1° Pour fixer l'encolure et éviter qu'elle ne cède au garrot, ce qui enlèverait toute action utile au mouvement ;

2° Pour empêcher que le poids de l'épaule droite ne se rejette trop lourdement sur l'épaule gauche ;

3° Pour limiter le déplacement des épaules à l'intérieur du manège.

La main gauche a donc pour mission de soutenir l'encolure, d'attirer le cheval dans le sens du mouvement, enfin, de pousser à chaque pas les épaules en dedans, sans toutefois déranger le pli donné par la main droite. Pour remplir ces trois actions distinctes qui sont :

Le soutien, l'écart, l'appui, la main gauche doit être maintenue basse de telle sorte que les rênes gauches agissent sur la totalité de l'encolure.

En partant de la main gauche, mêmes principes, moyens inverses.

Il est impossible de préciser davantage la façon dont les rênes et les jambes doivent agir. Tout dépend de la manière dont le cheval se comporte.

Nous avons dit comment le cheval doit être placé ; aux aides à le maintenir dans cette situation par un judicieux accord que le tact du cavalier doit savoir provoquer, entretenir ou ramener.

Ainsi, par exemple, lorsqu'on déplace l'avant-main vers l'intérieur du manège, il arrive, surtout au début, que les hanches cherchent à s'échapper vers l'extérieur.

En pareil cas, l'action de la jambe du dehors doit s'accroître pour maintenir les hanches à leur place.

Si, au contraire, l'arrière-main reste convenablement disposé, cette même jambe du dehors n'a plus qu'un rôle de surveillance et l'entretien de l'impulsion.

Si l'incurvation de l'avant-main est rendue impossible par la raideur de l'encolure, la jambe du dedans doit agir fortement pour décontracter la mâchoire et amener cette incurvation. Par contre, que le pli s'exagère, l'encolure se casse au garrot et les hanches viennent en dedans ; la jambe de ce côté doit alors remettre l'arrière-main en place et la rêne du dehors accentuer son soutien.

PASSAGE DES COINS A L'ÉPAULE EN DEDANS.

« Ce travail amène promptement le cheval à tourner par l'effet de la rêne contraire et à se soutenir droit et ferme d'encolure dans les déplacements latéraux et circulaires. » (La Guérinière.)

Le cavalier doit, comme dans tous les changements de direction et les mouvements de deux pistes, peser sur l'assiette du côté où il dirige son cheval.

Il est bon de remarquer, en outre, que le pli de l'encolure ne doit pas être trop accentué pour ne pas gêner la partie chevalente dans son mouvement de progression qui, avec un pli trop considérable, deviendrait très difficile sinon impossible. En outre, l'épaule et la hanche au lieu d'être assouplis par ce travail se raidiraient davantage par suite de l'exagération du pli.

Au début de ce travail et pour obtenir toujours l'impulsion, il est avantageux, après quelques pas de côté, de pousser droit dans la direction de l'encolure. On exécute par suite un doubler en traversant le manège suivant une ligne oblique, puis on prend la piste à la main opposée et on se met à l'épaule en dedans à la nouvelle main.

Au fur et à mesure que le cheval s'assouplit, on prolonge la durée du mouvement sans toutefois dépasser un tour de manège.

L'épaule en dedans ne doit s'exécuter qu'au pas et au galop ; car, au trot, l'association des membres par diagonaux s'oppose à une progression régulière du cheval dans cette attitude.

Au pas, le mouvement est assez facile et le cheval s'y met très vite.

Au galop, le travail devient d'une exécution plus délicate parce que le cheval a toujours tendance à changer de pied. Cet échange lui est du reste bien facile, puisque l'épaule du dedans, qui marque le troisième temps de la foulée de galop est en arrière de l'épaule du dehors.

Le maintien du cheval sur le bon pied s'obtient par un grand à-propos dans la rêne de soutien et une action assez soutenue de la jambe du dehors qui force à chaque foulée le membre postérieur qui doit marquer le premier temps à devancer son congénère que la position de l'épaule en dedans engage sous le centre à chaque pas.

Malgré ses difficultés, l'épaule en dedans au galop est indispensable pour apprendre au cheval à rester ferme et droit dans son allure. Le galop à faux qui vise le même but, n'en est que le complément avantageux.

Quelques chevaux résistent de prime abord au mouvement de l'épaule en dedans ; pour les y contraindre, La Guérinière conseille de décrire un grand cercle au trot étendu, puis de passer au pas et de dérober de temps en temps des pas croisés en faisant chevaler les membres du dedans sur ceux du dehors.

Ce résultat obtenu, on élargit le cercle de plus en plus et on arrive insensiblement le long du mur, le cheval régulièrement placé à l'épaule en dedans. L'efficacité de ce moyen infailible s'explique parce que le trot étendu donne du jeu aux épaules et que le placer du cheval sur le cercle est précisément celui de l'épaule en dedans.

Les résultats fournis par l'épaule en dedans sont trop nombreux pour qu'on néglige son emploi. Ce mouvement procure, en effet, les avantages suivants :

- 1° Il assouplit les épaules d'une façon complète ;
- 2° Il assouplit et fortifie les muscles du rein, du dos et de la colonne vertébrale ;
- 3° Il met le cheval alternativement sur l'une ou l'autre hanche ;
- 4° Il achemine au placer et accentue l'obéissance aux jambes.

Ces résultats permettent, en outre, de constater que les bons effets de l'épaule en dedans se prolongent encore bien plus loin dans le dressage.

En effet, puisque le cheval est mis alternativement sur l'une ou l'autre hanche, il suffira de lui faire exécuter une demi-volte de plus en plus serrée à l'épaule en dedans, pour l'acheminer vers le demi-tour sur les hanches, ce demi-tour s'effectuant sur la hanche du dedans comme pivot.

De plus, ayant pris l'habitude de se mettre à volonté sur une hanche ou sur l'autre, le cheval se mettra bien vite sur les deux à la fois. Par conséquent, l'épaule en dedans prépare le rassembler.

La position de tête qui doit être maintenue pendant l'exécution du mouvement, achemine vers le placer.

Enfin, étant à l'épaule en dedans, il suffira de changer le placer avec une très légère modification dans l'action des jambes pour obtenir la croupe au mur.

Le règlement ne parle que des pirouettes ordinaires ou renversées. Nous avons vu qu'il n'en prescrit pas la progression et se borne à expliquer le mouvement académique, but à atteindre, sans parler des moyens. Il en est de même pour l'appuyer.

Sans doute les pirouettes poursuivent le même but que l'épaule en dedans, mais elles ont l'inconvénient, comme tous les mouvements sur place d'amener l'acculement et d'éteindre le cheval lorsqu'elle s sont employées par un cavalier inexpérimenté ou manquant de tact ; ce qui est le cas général pour les cavaliers employés au dressage dans les régiments.

Nous avons vu avec quelle légère modification la pirouette devient efficace et l'exposé de l'épaule en dedans nous prouve que son emploi en est le complément indispensable, en même temps qu'une préparation non moins utile aux mouvements ultérieurs.

Son exécution étant beaucoup moins difficile que l'appuyer et le départ au galop, tels que les prescrit le règlement, on est en droit de se demander pourquoi l'épaule en dedans n'est pas enseignée officiellement.

Le paragraphe 282 en contient le germe sans oser prononcer son nom.

« L'appuyer s'exécute en employant d'abord la rêne et la jambe du dehors (aides latérales) qui agissent en poussant les épaules et les hanches du côté vers lequel on appuie ; le cheval se trouve infléchi du côté opposé. »

N'est-ce pas l'épaule en dedans ? Il est vrai qu'il faut la connaître pour la découvrir dans cette phrase obscure.

Pour nous, l'épaule en dedans doit être enseignée aux jeunes chevaux et aux jeunes cavaliers parce qu'elle supprime les inconvénients des pirouettes de pied ferme. Le mouvement en avant est permanent, l'acculement ne peut pas se produire. L'appuyer, le départ au galop viennent d'eux-mêmes.

En effet, le premier temps d'une foulée de galop est marqué par l'engagement d'un membre postérieur et c'est précisément ce qu'on obtient dans l'épaule en dedans.

Par suite, le cheval rompu à cet exercice part très facilement au galop.

Pour s'en convaincre, il suffit de prendre un cheval refusant le départ sur un pied (par un manque de souplesse et non par suite de tare) et de le mettre à l'épaule en dedans du côté opposé. Lorsque ce mouvement s'exécutera aisément, le cheval donnera facilement le départ qu'il refusait avant.

Le fait s'explique de lui-même. En effet, si le cheval refuse le galop à droite, c'est parce qu'il ne veut pas engager le membre postérieur gauche ; c'est donc l'épaule en dedans à gauche qu'il faut employer et inversement si le cheval refuse le galop à gauche.

DEMI-TOUR SUR LES HANCHES.

Il ne semble pas que le demi-tour sur les hanches soit aussi difficile qu'on veut bien le dire, du moins pour le cheval. En liberté, tous les cavaliers le savent, cet animal ne pirouette jamais que sur l'arrière-main, même s'il est lancé à une allure très vive. Et si l'homme le fait moins bien exécuter que la pirouette sur les épaules, c'est que son poids étant plus réparti sur l'avant-main que sur l'arrière-main, il lui est relativement facile de faire tourner celui-ci autour des antérieurs déjà naturellement chargés du poids du corps.

Pourquoi donc le cheval en liberté pirouette-t-il sur l'arrière-main ? Simplement parce que, toujours maître de ses hanches, il dispose à sa volonté, sous sa masse, le postérieur qui lui servira de pivot. Plaçons-le donc dans la même situation quand nous voulons lui faire exécuter cette pirouette.

Il va de soi que le cheval doit être sur les hanches pour faire le demi-tour dit sur les hanches, autrement le mouvement ne signifie rien et peut être exécuté à n'importe quel moment du dressage sans grand profit pour le cheval.

Il n'en est plus de même de ce demi-tour comme il faut le comprendre. Seulement on ne peut songer à l'exécuter sans une préparation convenable. Définissons le mouvement, et la préparation se déduira toute seule de cette définition.

Le demi-tour sur les hanches est une demi-volte réduite à sa plus simple expression et dans laquelle le cheval pivote autour de la hanche du dedans.

L'épaule en dedans est donc une excellente préparation. En effet, demandée à main droite, elle met le cheval sur la hanche droite, situation qu'il doit précisément occuper pour le demi-tour sur les hanches de ce côté ; de plus on a placé les épaules en dedans de la piste par les moyens employés pour tourner à droite et c'est également la façon de se servir des mains pour le demi-tour. Si donc, conservant cette position de l'épaule en

dedans, je fais une demi-volte serrée, en me servant bien de ma rêne et de ma jambe du dehors pour empêcher les hanches d'échapper sous l'action du mouvement et même de façon à regagner la piste en appuyant un ou deux pas, je sou mets le cheval à une gymnastique parfaite, le préparant au demi-tour sur les hanches qui n'est, en effet, que le mouvement décrit plus haut et réduit à sa plus simple expression.

C'est, en outre, un petit commencement d'appuyer. Ce qui revient à dire qu'il faut que le cheval appuie avant de demander le demi-tour sur les hanches. Mais la véritable gymnastique de l'appuyer ne se fera qu'après qu'on aura enseigné au cheval le demi-tour sur les hanches.

DEMI-TOUR SUR LES HANCHES SANS IMMOBILISER L'ARRIÈRE-MAIN

Le demi-tour sur les hanches doit se demander d'abord ainsi pour les raisons qui ont été indiquées à l'occasion du demi-tour sur les épaules. Le cheval décrit un petit cercle avec l'arrière-main, tandis que l'avant-main en décrit un beaucoup plus grand autour de la croupe.

Il faut détacher les épaules du mur en les activant sur le cercle, tandis que la jambe du dehors glissée en arrière dès le début, contient la croupe et la fait cheminer plus lentement que les épaules. Si le cheval a bien fait l'épaule en dedans, la rotation se fera sans difficultés

On la demandera pas à pas, en arrêtant à chacun d'eux ou en poussant le cheval dans la nouvelle direction jusqu'à l'autre piste.

Le cheval sera dans de bonnes dispositions si le cavalier sent, à tout moment, qu'il lui est possible d'interrompre la rotation ou de porter le cheval en avant.

Progression :

1° Arrêt. Demi-tour décomposé en quatre temps. Arrêt. Départ ;

2° Comme ci-dessus, mais demi-tour en deux temps ;

3° Arrêt. Demi-tour non décomposé. De suite départ ;

4° En marchant. Demi-tour non décomposé. Arrêt. Départ ;

5° En marchant. Demi-tour non décomposé. Départ.

On achemine de plus en plus les hanches vers l'immobilité. Il faut avoir soin de déterminer tout d'abord l'impulsion avec les jambes pour éviter l'acculement. Les deux mains s'emparent alors de cette impulsion, la

portent par côté, puis se soutiennent les doigts fermés pour fixer de plus en plus la hanche pivot.

Mais cette fermeture des doigts, indispensable pour la bonne exécution du mouvement ne doit se produire que quand les épaules ont entamé franchement le mouvement vers le dedans du manège.

Cet effet de doigts est précédé du glissement de la jambe du dehors en arrière pour aider au maintien des hanches et prévenir leur déplacement dans le mauvais sens.

L'autre jambe à la sangle maintient la mâchoire souple et entretient l'impulsion.

Le corps du cavalier bien soutenu doit peser sur l'étrier du dedans.

Par suite des conditions du mouvement, il sera demandé au moment de l'appui de l'antérieur du dehors (gauche si on demande le demi-tour à droite et inversement) parce qu'à ce moment et à ce moment seul, le postérieur du dedans va se poser et se trouver ainsi naturellement engagé sous la masse et, par conséquent, bien disposé pour servir de pivot.

Nous avons dit qu'avant d'entamer le mouvement, il fallait provoquer l'impulsion et attendre qu'elle se manifeste. En effet, pour que le demi-tour soit possible, le postérieur destiné à servir de pivot doit être engagé sous la masse. Autrement on se heurterait à une impossibilité physique pour le cheval.

Qu'on se représente, en effet, l'animal sollicité au demi-tour lorsque le postérieur, sur lequel on veut le faire pivoter, se trouve en arrière de son congénère ; il est de toute évidence que le mouvement est matériellement impossible.

En demandant la pirouette à un autre moment que celui que nous venons d'indiquer, on place précisément le cheval dans cette condition d'impossibilité. Il ne peut, par suite, que résister ou se défendre.

C'est, du reste, ce qui se produit régulièrement.

Il est bon, pour confirmer le cheval dans l'obéissance, d'exécuter, au travail à volonté, des portions de demi-tour sur les hanches suivies de poussées en ligne droite comme nous l'avons indiqué au demi-tour sur les épaules.

On peut également et c'est un exercice à recommander, faire des doubler individuels où on quitte la piste par une portion de demi-tour sur les hanches, pour la reprendre à la fin du doubler par la moitié d'un demi-tour sur les épaules,

IMPORTANCE DES AIDES DU DEHORS.

On ne saurait accorder trop d'importance au rôle des aides du dehors.

En effet, trop soutenue en arrière la jambe du dehors déplacera la croupe en dedans ce qui amènera souvent une défense parce que la hanche et l'épaule du côté où doit s'exécuter la pirouette se feront mutuellement opposition et mettront le cheval dans l'impossibilité absolue d'obéir au cavalier.

Trop peu soutenue ou pas assez en arrière, cette même jambe du dehors laissera la croupe se déplacer au dehors et la pirouette, au lieu de s'exécuter sur la hanche, se fera sur le centre de gravité.

De même pour la rêne du dehors :

Trop peu soutenue et trop haute, elle laissera l'encolure se casser au garrot et suivre seule les mouvements de la tête sous l'action de la rêne du dedans sans entraîner les épaules qui resteront sur place, la croupe se portant toujours du côté du dedans par suite de l'action de la jambe du dehors. Là encore les deux bouts du cheval se feront opposition et l'animal sera cloué sur le sol.

Si le cavalier ne se rend pas compte de cette situation, la continuation de son exigence amènera fatalement la défense. Il est donc essentiel que la rêne du dehors règle le pli de l'encolure et lui conserve sa fermeté et sa liaison avec les épaules.

Il convient même, une fois la pirouette entamée, que ce soit cette rêne qui prime sur l'autre, laquelle n'a plus qu'à renouveler en temps utile les indications du tourner.

Si la rêne du dehors est trop soutenue, elle surcharge par trop la hanche pivot qui se soustrait à cette surcharge par le reculer.

TRAVAIL DES DEUX BOUTS DU CHEVAL RÉUNIS

APPUYER.

L'appuyer consiste à faire marcher le cheval obliquement de telle sorte que le bipède latéral du côté opposé à celui vers lequel on appuie croise en avançant, plus ou moins, l'autre bipède latéral, l'animal étant placé dans le sens de la marche.

Ce déplacement par côté étant tout artificiel et, en quelque sorte, contre nature, les exigences du cavalier doivent être on ne peut plus modérées surtout pendant le dressage. On doit donc appuyer peu à la fois, reprendre la ligne droite dès que le cheval se brouille et bien pousser dans les jambes avant et après le mouvement.

Quand on insiste sur l'appuyer, le cheval ne tarde pas à se contracter, à se heurter les jambes l'une contre l'autre et bientôt il résiste pour échapper à la souffrance.

Bien souvent on fait cesser la résistance d'un cheval maladroit en le déferant ou en lui mettant des flanelles aux membres antérieurs.

Cette dernière mesure est une précaution excellente comme moyen préventif, pour éviter les défenses du début.

Dans l'appuyer correct, le cheval ne doit pas croiser paresseusement ses membres en se traînant, mais bien marquer une série de petits sauts de côté provoqués par l'action intermittente de la jambe gauche du cavalier si on appuie à droite ou inversement et dont l'étendue est marquée par l'engagement du postérieur opposé au sens de la marche. Les autres membres se posent à chaque pas au même écartement pour assurer l'équilibre à l'animal.

Dans ce mouvement le cavalier doit sentir que les aides travaillent pour appuyer. Le cheval doit, de lui-même, chercher à progresser en ligne droite et non marcher seul de côté en devançant l'action des aides,

S'il n'en est pas ainsi, on se trouve dans une situation défectueuse à laquelle il faut mettre fin par une énergique poussée en avant.

Dans l'appuyer à droite, le bipède diagonal gauche doit se trouver, comme limite maxima d'obliquité, sur une ligne parallèle au grand côté du manège lorsqu'on appuie sur la ligne de changement de main diagonal ou la diagonale de la demi-volte. Ce bipède doit se trouver sur une ligne perpendiculaire à la piste lorsqu'on appuie le long du mur (fig. 23).

Il s'en suit que les épaules doivent toujours devancer les hanches, sans quoi ces dernières ne pourraient pas pousser dans le sens du mouvement et les membres seraient dans l'impossibilité de chevaler en avant ; ils passeraient en arrière et le cheval serait acculé, ou heurteraient leurs congénères. C'est ce qu'en terme de manège on appelle s'entabler.

JEU DES AIDES.

Pour commander au cheval avec justice et avec justesse, selon l'expression d'un écuyer célèbre, il faut baser l'action de jambe sur le jeu des membres.

Dans l'appuyer à droite, à quel moment devra se produire l'action de ma jambe gauche pour provoquer le déplacement vers la droite ?

Que fait le cheval ?

Il regarde à droite et porte le poids de son corps de ce côté. Puis son antérieur gauche passe devant l'antérieur droit ; ses postérieurs agissent de même. Les membres droits se reposent ensuite à leur écartement naturel.

Conséquence. — Puisque c'est G' qui passe devant D' c'est G' que la jambe du cavalier devra solliciter.

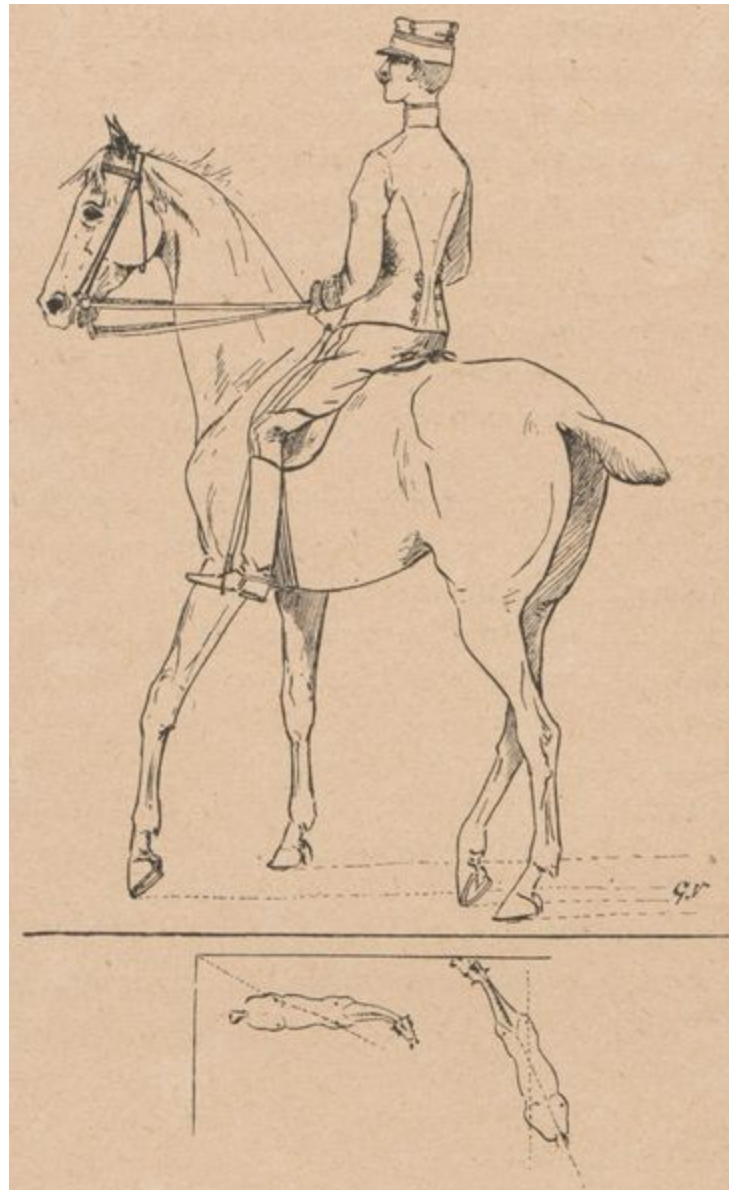
A quel moment ?

En regardant le tableau des six périodes du pas, nous voyons qu'il faut solliciter G' au moment où il est sur le point de se lever c'est-à-dire en F A (4e période). Or, à cet instant G touche terre (G A).

Donc, il faut :

1° Amener le cheval à regarder à droite (très léger pli) ;

Fig. 23. — L'appuyer.



- 2° Surcharger le côté droit en se penchant légèrement de ce côté ;
- 3° Ne demander l'appuyer qu'obliquement en avançant ;
- 4° Agir avec la jambe gauche, loin des sangles, au moment où G prend terre.

Inversement pour l'appuyer à gauche.

Il est bien entendu que le mouvement en avant est soigneusement entretenu par les deux jambes, celle du dedans restant à la sangle, celle du dehors exerçant son action chaque fois que l'antérieur du même côté prend terre.

De ce qui précède, découle la nécessité de s'assurer, avant de demander l'appuyer, que le cheval sait trois choses :

- 1° Placer sa tête à droite ou à gauche ;
- 2° Ranger les hanches ;
- 3° Porter les épaules de côté.

En effet, en se reportant aux conditions de l'appuyer, on voit bien que c'est de l'exécution simultanée de la combinaison de ces trois actes que découle le fait de marcher en tenant les hanches.

En se reportant au travail exécuté jusqu'ici, on voit que l'épaule en dedans, le travail de l'arrière-main et le travail de l'avant-main ont précisément amené ce résultat.

Les moyens de montrer l'appuyer au cheval sont nombreux et doivent être combinés selon le tempérament de l'animal et les résistances qu'on rencontre.

La progression à suivre d'une façon générale est la suivante :

- 1° A pied ;
- 2° Sur la diagonale de la demi-volte exécutée à l'épaule en dedans ;
- 3° En avançant sur un changement de main diagonal ;
- 4° En passant de l'épaule en dedans à la croupe au mur ;
- 5° Sur un arrêt. Placer pour la croupe au mur. Appuyer. Arrêter. Redresser et marcher ;

Lorsque le cheval exécute correctement l'appuyer dans ces conditions, on lui demande :

- 6° L'appuyer la tête au mur à la fin d'une volte ou d'une doubler ;
- 7° Sur un arrêt en plaçant le cheval pour la tête au mur. Appuyer. Arrêter. Redresser. Marcher.

Ces mouvements exécutés d'abord au pas, le sont ensuite au trot, L'appuyer au galop ne sera examiné qu'au travail en bride,

Contrairement à ce qui s'enseigne partout, nous reléguons l'appuyer la tête au mur tout à fait à la fin de la progression et encore on verra quelle précaution nous prenons pour l'employer. Cette mesure est motivée par la nécessité de pouvoir provoquer le mouvement en avant à un moment quelconque, ce qui est impossible lorsque le cheval a la tête au mur.

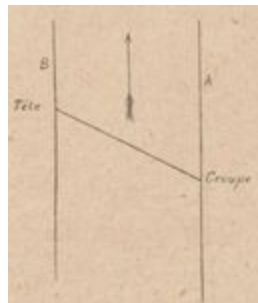
La croupe au mur, au contraire, tend à engager l'arrière-main tandis que la tête au mur amène l'acculement.

En effet, dans la croupe au mur, le cheval cherche toujours à quitter la piste pour gagner l'intérieur du manège.

Du reste, croupe au mur à main droite n'est autre que tête au mur à main gauche.

Supposons les murs des grands côtés du manège assez rapprochés pour que dans le mouvement d'appuyer à droite le cheval suive la piste de gauche avec ses membres antérieurs et la piste de droite avec les postérieurs. Si on supprime le mur de droite (A), le cheval appuie tête au mur à main droite. Si on supprime celui de gauche (B), le cheval appuie croupe au mur à main gauche (fig. 24).

Fig. 24.



L'emploi des aides pour obtenir ces deux mouvements est donc identique, et il n'y a que des avantages à n'user pour le dressage du cheval que de la croupe au mur, car le jour où on voudra lui demander la tête au mur il la donnera naturellement. En outre, son dressage sera assez avancé pour qu'il n'en résulte aucun inconvénient.

APPUYER A PIED.

L'appuyer est un mouvement difficile si, comme on doit le faire, on le demande dans l'impulsion. N'est-il pas tout naturel, pour supprimer les résistances, de commencer à l'enseigner au cheval sans qu'il soit gêné par le poids ?

De plus avec un cheval habitué à travailler ainsi, le jour où on voudra se servir de la cravache étant à cheval, particulièrement pour appuyer au petit trot, on arrive ainsi à donner une activité que l'on ne saurait atteindre de longtemps avec les jambes seules.

Dans l'appuyer à pied on n'exécute que la croupe au mur, ce qui donne les avantages suivants :

1° Le mouvement en avant est toujours possible ;

- 2° Le cheval ne se heurte pas les genoux contre le mur ;
3° Grâce au mouvement en avant possible, les membres se croisent aisément en avant.

Manière de procéder.

Pour l'appuyer à droite, saisir dans la main gauche les rênes gauches et une des rênes droites ; avec la main droite l'autre rêne droite qui tient également la cravache (par le pommeau, la mèche en bas) et se place sur le garrot.

Mettre le cheval obliquement à la piste. Donner le pli à droite comme il a été dit pour le placer.

Cette position prise, déterminer le mouvement en avant et en profiter pour obtenir les pas de côté avec la cravache, qui doit agir à chaque appui de l'antérieur gauche (fig. 25).

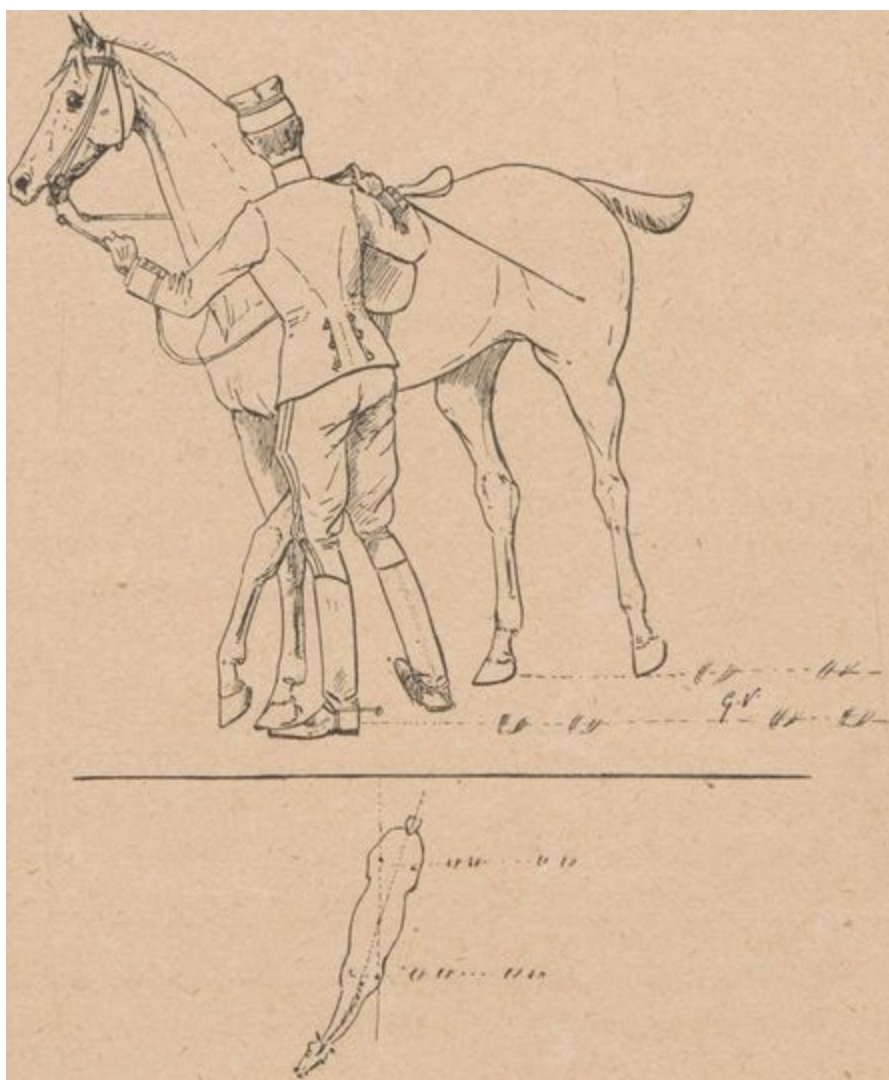
On ne peut pas donner d'indications précises sur le degré de puissance à développer, soit avec les mains, soit avec la cravache, pour obtenir que le cheval progresse diagonalement en tenant les hanches d'une façon correcte. Tantôt il faudra forcer un peu le pli, tantôt recourir à l'effet latéral, tantôt faire cesser tout effet de cravache.

En un mot, on doit agir selon ce qui se produit en se basant sur ce que, pendant l'appuyer, le cheval doit rester liant et marcher lentement en croisant bien régulièrement ses membres.

APPUYER SUR LA DIAGONALE DE LA DEMI-VOLTE EXÉCUTÉE A L'ÉPAULE EN DEDANS.

Ce mouvement a déjà été esquissé lors de la préparation du demi-tour sur les hanches. Mais, alors qu'à ce moment-là nous nous efforcions d'obtenir une demi-volte de plus en plus serrée en exigeant seulement l'engagement du postérieur du dehors pour arriver à mettre tout le poids sur le postérieur du dedans, ici, au contraire, nous chercherons à allonger de plus en plus la diagonale sur laquelle le cheval s'avancera en appuyant. En agissant ainsi nous resterons fidèles à notre méthode puisque l'animal familiarisé de plus en plus avec la marche de côté pourra augmenter le nombre de ses pas sans plus d'efforts.

Fig. 25. — Appuyer à pied.



APPUYER EN AVANÇANT SUR UN CHANGEMENT DE MAIN DIAGONAL.

La prise des pas de côté sur le changement de main diagonal est excellente parce que le cheval est dans les conditions les plus favorables pour être redressé et poussé sur la ligne droite dès qu'il se brouille.

Afin d'éviter de le routiner en appuyant toujours aux mêmes points et d'être sûr qu'il obéit toujours aux aides, on procédera ainsi :

1° S'engager sur le changement de main en maintenant le cheval bien droit. Si on change de droite à gauche, en arrivant près de la nouvelle piste,

demander le ramener, le placer à gauche et faire rentrer le cheval sur la piste en croisant ses membres un ou deux pas.

Si le cheval résiste à la jambe droite, le remettre au ramener ou même à l'effet latéral droit pour l'obliger à porter ses hanches à gauche.

Dès qu'on a pris la piste, caresser et laisser faire la descente de main. Recommencer ce travail aux deux mains en l'accentuant suivant les progrès obtenus jusqu'à ce qu'on puisse faire cinq ou six pas de suite ;

2° Dès qu'on a pris la ligne de changement de main, demander le ramener, le placer et dérober deux ou trois pas de côté ; redresser, marcher droit.

Recommencer une fois, puis deux ou trois sur la même diagonale ; on peut même ne pas redresser et pousser le cheval droit devant lui pour reprendre l'appuyer au bout de quelques pas et recommencer. On exécute alors la marche en escalier très pratique pour bien préparer le cheval à l'appuyer tout en lui conservant son impulsion, condition essentielle d'une marche correcte de deux pistes ;

3° Parcourir la diagonale en tenant les hanches tantôt sur la deuxième tantôt sur la première moitié. Attendre d'avoir parcouru toute la progression de l'appuyer et obtenu ce mouvement avec une grande aisance pour le demander sur la diagonale entière.

Observations. — S'efforcer pendant qu'on marche sur la diagonale sans tenir les hanches, de maintenir le cheval absolument droit. Redresser très régulièrement chaque fois qu'on veut prendre la marche directe. Pousser droit devant soi pendant quelques pas si le cheval se brouille en évitant d'augmenter le désordre en cherchant à le redresser sur la direction primitive.

La main qui donne le placer doit profiter du surcroît d'impulsion provoqué par l'action plus intense de la jambe qui se glisse en arrière pour transformer avec une moindre résistance le mouvement direct en progression latérale.

Penser constamment que le nombre des pas de côté que l'on arrive à obtenir est de peu d'importance. L'essentiel est de se rendre compte si le cheval est bien placé.

Les épaules avançant toujours la croupe.

Position indispensable pour que la marche latérale s'exécute bien.

Tout est dans la position.

Si nous avons insisté sur le ramener, c'est que dans cette attitude les membres du cheval acquièrent une grande mobilité et la marche de côté est rendue plus facile en ce sens que les jambes peuvent se mouvoir plus aisément sans se toucher, ce qui est impossible au pas ordinaire.

PASSER DE L'ÉPAULE EN DEDANS A LA CROUPE AU MUR.

Le cheval marchant à l'épaule en dedans, inverser lentement le placer des jambes pour fixer les hanches. En même temps, amener progressivement la tête du cheval au placer inverse et pousser dans la nouvelle direction. Après deux ou trois pas croisés redresser régulièrement, caresser et marcher libre ou prendre le trot étendu.

SUR UN ARRÊT, PLACER LE CHEVAL LA CROUPE AU MUR. APPUYER.

Le cheval étant arrêté les rênes longues, demander le ramener ; puis entamer un pas de demi-tour sur les hanches. Celui-ci obtenu, demander le placer à droite si on était à main gauche et inversement en intervertissant le rôle des jambes et porter en avant dans cette position.

Après deux ou trois pas, arrêter.

Ramener le cheval droit sur la piste par un pas de demi-tour sur les hanches en sens inverse, marcher.

Dans ce mouvement, comme pour l'appuyer la tête au mur dont nous parlerons plus loin, au moment où on arrête sur l'appuyer, le cheval ne doit pas être mort. Il doit chercher de suite à se porter en avant, ce qui amène le cavalier à demander effectivement l'arrêt et non à le laisser simplement se produire.

Si cette condition n'est pas remplie, il faut la créer en poussant le cheval franchement en avant.

APPUYER LA TÊTE AU MUR.

a) A la fin d'une volte ou d'un doubler.

Au moment où l'avant-main va rentrer sur la piste, il y a un instant où le cheval se trouve dans la situation voulue pour appuyer tête au mur. En le saisissant, le cavalier supprime l'acte de déplacer les hanches et peut de suite employer le jeu des aides voulu pour faire marcher le cheval de côté.

Pour se ménager la possibilité de porter le cheval en avant, le cavalier doit terminer sa volte ou son doubler à deux mètres du mur comme s'il voulait prendre une piste intérieure.

Quand on redresse l'arrière-main, avoir bien soin de faire ranger les hanches pour les mettre derrière les épaules et non de cesser l'action de jambe du dehors en laissant le cheval replacer de lui-même les hanches derrière les épaules.

b) Sur un arrêt en plaçant le cheval.

Il faut, toujours pour se ménager la possibilité de porter le cheval en avant, se placer sur une piste intérieure.

Entamer le mouvement par un pas de demi-tour sur les épaules avec l'effet diagonal et porter en avant dans la situation obtenue.

Arrêter au bout de deux ou trois pas. Redresser régulièrement et reprendre la marche en avant sur un ou deux pas de côté pour se remettre sur la piste ordinaire.

NOTA. — Avant le dressage, presque tous les chevaux ont un côté plus raide que l'autre, le droit généralement. La progression à suivre doit donc tendre à obtenir la même souplesse des deux côtés.

Or, il est bon de remarquer que si une partie, l'encolure par exemple, est plus contractée à droite qu'à gauche, ce n'est pas en demandant des flexions à droite qu'il faudra corriger ce défaut, car la difficulté qu'éprouve le cheval pour tourner la tête à droite, vient surtout de ce que les muscles de la partie gauche sont contractés ou plutôt rétractés et ne s'allongent pas assez pour permettre l'incurvation à droite.

Il faudra commencer par assouplir les muscles du côté gauche et ce résultat sera surtout obtenu en faisant des flexions de la tête à gauche avant de les commencer à droite.

Je dis flexion de la tête, car il y aurait un inconvénient des plus graves à pratiquer les flexions latérales de l'encolure telles que les comprenait Baucher. Ce genre de flexion enlèverait à l'encolure la rigidité indispensable pour que le cheval soit maniable.

L'encolure est toujours assez assouplie latéralement pour s'incurver, comme le reste de la colonne vertébrale, sur une ligne circulaire. (Commandant de Bellegarde.)

ÉLÉMENTS DU RASSEMBLER

Les éléments du rassembler ont pour but de mettre le cheval sur les hanches.

On appelle cheval sur les hanches celui qui baisse et plie les hanches sous lui en avançant les jarrets sous la masse pour se donner, sur l'arrière-main, un équilibre qui contre-balance l'excès de poids naturellement placé sur l'avant-main.

Le travail exécuté jusqu'ici (et particulièrement l'épaule en dedans) a déjà mis le cheval tantôt sur une hanche, tantôt sur l'autre ; il s'agit maintenant de le mettre sur les deux hanches à la fois, c'est-à-dire de le rassembler.

Le ramener dont nous avons parlé n'est qu'un commencement de mise en main.

Le cheval qui a l'encolure haute, la tête perpendiculaire, qui mâche et lâche son mors sous le doigté du cavalier est ramené.

L'effet obtenu est localisé dans la mâchoire et dans la partie supérieure de l'encolure. C'est un acheminement vers l'équilibre parfait, c'est un premier degré ; la mise en main étant le second et le rassembler, le dernier.

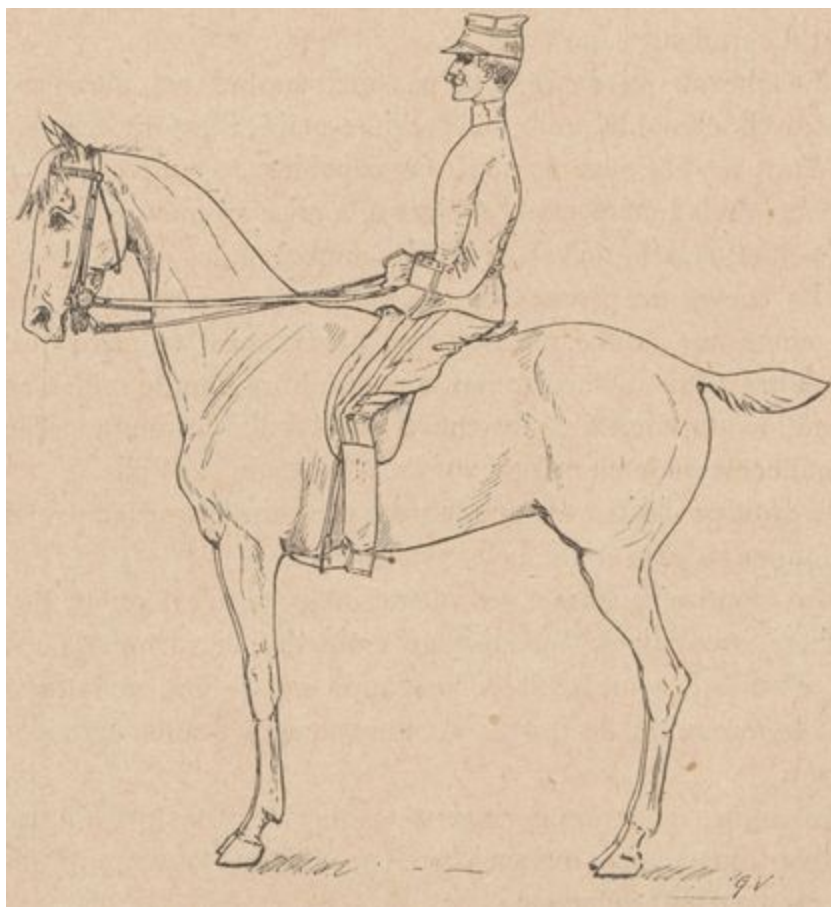
L'expression ramener, qui semble indiquer une action d'avant en arrière, serait en désaccord avec les principes que nous avons posés jusqu'ici, si nous ne la complétions en disant que cet effet des doigts qui cherche le ramener doit être précédé, soutenu et complété par l'effet des jambes poussant l'arrière-main sur l'avant-main (fig. 26).

C'est par cette combinaison des effets alternatifs des jambes et des mains qu'on achemine le cheval vers la mise en main et qu'on arrive à l'obtenir.

« La mise en main, dit Fillis, résulte de l'équilibre dans l'impulsion.

« L'arrière-main, engagé sous le centre, chasse et maintient l'équilibre par la hauteur de l'encolure. Toute l'impulsion de la niasse aboutit au mors, c'est-à-dire à l'extrémité d'un bras de levier (dont la flexibilité d'avant en arrière va croissant d'arrière en avant), d'où la main du cavalier en renvoie, à son tour, la quantité nécessaire au maintien de l'équilibre, vers l'arrière-main, qui par une nouvelle détente rejette à nouveau toute la masse en avant et ainsi de suite. »

Fig. 26. — Cheval à la mise en main.



Le cheval est vraiment ainsi dans la main ou mieux sur la main, c'est-à-dire que, tout en cédant de la mâchoire et de la nuque, il conserve un léger contact avec le mors ce qui le fait rester en communication constante avec la main de son cavalier. On comprend alors ce qu'il faut entendre par cheval entre la main et les jambes.

Les jambes provoquent continuellement l'impulsion dont les mains règlent la dépense.

« Le cheval d'école est complètement renfermé entre la main et les jambes.

« Le cheval de promenade est en avant des jambes et sur la main, en ce sens qu'aux grandes allures, il doit prendre un léger point d'appui sur cette main.

« Le cheval qui ne répond pas aux jambes est derrière les jambes : il a trop de poids sur l'arrière-main, il est dit acculé.

« Tous les chevaux ne sont pas capables de supporter le rassembler, mais tous peuvent arriver à la mise en main et doivent y être soumis, quel que soit le service auquel on les destine.

« Le cheval de promenade, de chasse, de guerre, de voiture, n'acquiert une bonne position que par la mise en main qui est l'équilibre droit ou horizontal. Cet équilibre tient le milieu entre l'équilibre de course où le cheval est sur l'avant-main et l'équilibre d'école où le cheval est sur l'arrière-main. » (Fillis.)

On croit généralement que la mise en main a pour but principal de donner au cheval une belle prestance.

Sans doute elle le met en valeur, mais ce n'est qu'un de ses mérites secondaires. La mise en main donne surtout la mobilité, c'est-à-dire la faculté d'exécuter, sans effort ni fatigue et dans le minimum de temps, les mouvements voulus à toutes les allures.

Elle assure la longue conservation du cheval malgré un travail pénible, car chacune des parties ne produit que la somme d'efforts lui revenant naturellement.

« Si le cheval d'armes était suffisamment assoupli par le dressage, si le cavalier qui le monte avait la notion de l'équilibre équestre et savait y avoir recours au moment voulu, la cavalerie y gagnerait comme aspect, comme solidité et comme fond. »

Bien entendu, il ne faut pas que la mise en main soit permanente. Il faut savoir et pouvoir mettre son cheval dans la main, mais dans certains cas seulement.

Nous avons dit que tous les chevaux pouvaient donner la mise en main et que quelques-uns seulement étaient d'une conformation assez parfaite pour être soumis au rassembler.

Qu'est-ce donc que le rassembler ?

C'est, dit Fillis, le maximum de mise en main, l'équilibre complet du cheval dans toutes ses actions. C'est la mise en main parfaite d'un cheval bien assoupli.

Les reins, les jarrets, les hanches sont flexibles et poussent vaillamment la masse en avant, les épaules, bien dégagées, sont libres et mobiles, l'encolure est haute et la mâchoire obéit facilement au doigté ; toutes les parties du cheval mises en action et également entreprenantes, concourent à former un ensemble énergétique, harmonieux, léger.

L'équilibre est à la fois si parfait et si instable, que le cavalier sent qu'il peut absolument disposer de son cheval sur la moindre indication de sa volonté.

Comment arrive-t-on à perfectionner la mise en main au point d'obtenir cet équilibre idéal ?

Comme nous l'avons déjà dit, par un doigté incessant, comparable au doigté du piano par la finesse et la rapidité.

Quelle proportion de force la main doit-elle laisser filtrer et quelle quantité retenir ?

C'est toute la question. Doser avec une précision absolue cette proportion à chaque foulée, par la juste combinaison des aides, de façon à ne renvoyer vers l'arrière-main que la quantité de force strictement nécessaire au maintien de l'équilibre dans le maximum d'impulsion, c'est précisément en quoi consiste le tact équestre.

Pas assez de décision dans les doigts, le centre de gravité se déplace un peu en avant, le cheval est prêt à aller au delà de la main.

Trop de force dans les doigts, le centre de gravité se déplace un peu en arrière, les hanches sont trop assises, les jarrets s'éloignent.

Dans les deux cas, le rassembler n'existe plus.

Il faut donc que le doigté règle avec une précision absolue la distribution de l'impulsion et le problème se pose à chaque foulée.

Comment peut-on arriver à ce tact, à cette acuité de perception, à ce sentiment aussi raffiné que rapide de tous les effets actuels du cheval, avec toutes leurs nuances, préparant les effets qui vont suivre ? Voilà ce qu'un cours ne peut pas enseigner.

Il faut la pratique, un travail soutenu, et par-dessus tout l'aptitude et l'amour du cheval.

Par l'assiette et par les jambes, le cavalier doit sentir avec une impeccable sûreté tout ce qui se passe sous lui :

Si les jarrets chassent plus ou moins sous le centre ou s'ils restent en arrière ;

Quelles jambes se lèvent et à quelle hauteur

Si la croupe se prépare à dévier.

Par les mains et par les jambes, aidées de la vue, le cavalier doit sentir les actions et surtout les tendances de la mâchoire, de la tête, de l'encolure et des épaules.

A cette condition seulement, il aura le sentiment vrai de l'équilibre complet du cheval et de la libre disposition de ses forces à tout moment.

Le rassembler véritable se prépare par l'arrêt, le demi-arrêt, le reculer.

ARRÊT

Dès la première apparence de légèreté au trot sur le ramener, marquer quelques arrêts sur une prise de doigts aidée par la poussée des jambes, très progressivement.

Ne jamais laisser le reculer se produire s'il n'a pas été demandé, ce qui arrive quand on demande l'arrêt après l'avoir fait suivre d'un pas en arrière.

Si le cheval commet cette faute, le porter franchement en avant, même brutalement. Sans ce correctif, l'animal ne tarderait pas à se mettre en arrière de la main et échapperait à l'action impulsive des jambes.

Après les arrêts, un pas ou deux de reculer et immédiatement le mouvement en avant sont indispensables et, souvent, au début surtout, pour le passage immédiat du reflux au mouvement en avant, l'emploi de la cravache comme aide s'impose formellement.

Ce qui développe la force musculaire du cheval, c'est beaucoup, plus l'action de reporter la masse en avant que le reculer lui-même.

Les avantages de l'arrêt sont immenses, mais il doit être pratiqué avec les plus grandes précautions et de façon tout à fait différente suivant la nature des chevaux.

D'abord il est indispensable que le cheval se tienne droit à l'arrêt, afin que le reflux du poids se répartisse sur les deux hanches. Car si l'une des deux jambes de derrière sort de la ligne des épaules, le résultat est manqué.

Le mieux, en pareil cas, est de le reporter en avant et de recommencer.

Autant les arrêts sont bons quand ils sont faits à propos, autant ils sont mauvais lorsqu'on les fait à contre-temps.

On les marque rarement et très progressivement en utilisant bien les jambes comme il a été dit au début du cours pour amener l'arrière-main à former frein par un engagement de plus en plus prononcé.

Il faut particulièrement du tact et des ménagements avec les chevaux à encolure de cerf, faibles du rein, ensellés, à mauvais jarrets.

DEMI-ARRÊT

Le demi-arrêt est une opposition de la main moins forte que pour l'arrêt.

Cette opposition a pour but de concentrer les forces, de faire gagner au cheval en élévation ce qu'il perd en vitesse, de faire passer du poids d'avant en arrière sans prendre sur l'action propre au mouvement.

Par suite les jambes doivent accentuer leur action pour surchauffer la machine.

C'est précisément ce demi-arrêt qui doit précéder tout mouvement. On se sert à chaque instant du demi-arrêt et particulièrement lorsqu'on veut obtenir le rassembler.

AVANTAGES DU DEMI-ARRET SUR L'ARRÊT

S'il se trouve peu de chevaux ayant assez de force dans les reins et les jarrets pour supporter les arrêts, il n'en est pas de même du demi-arrêt qui est applicable à tous les chevaux.

Avec ceux qui se retiennent, il faut toutefois en être sobre et s'en servir pour leur donner de l'appui ; les jambes travaillent alors énergiquement. Au contraire, avec un cheval qui s'appuie, il faut en user fréquemment, les jambes n'ayant, dans ce cas, qu'un rôle de surveillance.

Lorsqu'en marquant un arrêt ou un demi-arrêt, le cheval force la main, il faut lui demander un ou deux pas de reculer pour le corriger.

RECULER

Mécanisme. — Le cheval recule par bipèdes diagonaux et entame le mouvement par l'antérieur le plus en avant.

Conséquences. — C'est donc au moment où (D) prend terre que je dois agir sur (G) pour lui faire pousser la masse en arrière et sur (D') pour l'exciter à se lever.

Conclusions. — Pour reculer :

1° Entamer le mouvement par le membre antérieur le plus en avant et solliciter de la jambe ou de la cravache le membre postérieur en diagonale ;

2° Une fois le reculer commencé, l'entretenir en agissant, chaque fois que (D') prend terre, sur les rênes gauches et toucher la hanche droite avec la cravache ou faire jambe droite, pour exciter (D') à se lever.

Même exécution avec les moyens inverses pour le diagonal droit.

PROGRESSION DU RECULER

1° A pied ;

2° Étant au pas, agir comme pour arrêter et continuer l'action des mains ;

3° Étant arrêté, porter en avant deux ou trois pas et sur cette marche agir comme à 2°).

4° Étant arrêté, déterminer l'impulsion et s'en emparer aussitôt pour reculer sans que le cheval ait fait un pas en avant.

1° A pied.

Le reculer ne doit être demandé qu'au moment où le cheval a pris suffisamment de force et de souplesse. Ce principe semble exclure la nécessité du travail à pied. Mais il n'en est rien et les occasions de l'employer sont nombreuses, surtout quand on dirige le dressage d'un lot de chevaux parmi lesquels il y a forcément inégalité de forces, de souplesse et de bonne volonté.

Il faut bien distinguer le reculer en tant que mouvement simple en arrière, dont les effets sont très limités, et le reculer comme préparation au rassembler, qui donne des résultats aussi nombreux que brillants, mais à la condition expresse d'être immédiatement suivi du mouvement en avant et

de constituer, en quelque sorte, un bercement d'avant en arrière et d'arrière en avant autour des diagonaux pris alternativement comme charnière.

« Pour reculer un cheval dans la règle, dit La Guérinière, il faut, chaque fois qu'il fait en arrière, le tenir prêt à reprendre en avant, car c'est un grand défaut que de reculer trop vite. Le cheval précipitant ainsi ses forces en arrière, pourrait s'acculer et même faire une pointe en danger de se renverser, surtout s'il a le rein faible. Il faut encore qu'il recule droit afin de plier les deux hanches sous lui. »

Pour enseigner au cheval à reculer, le mettre sur la piste, se placer face à lui, prendre les rênes gauches dans la main droite et inversement, la main près de la bouche et baisser la tête du cheval par petites pesées de haut en bas afin de dégager l'arrière-main.

Regarder le membre antérieur le plus avancé et, cette constatation faite, tirer à soi les rênes correspondantes à l'autre membre antérieur.

Cet effet a pour résultat de faire entamer l'allure par le diagonal correspondant ; profiter de ce que ce diagonal arrive au soutien pour agir avec la main d'avant en arrière, afin de faire poser le diagonal en arrière de l'autre. On a ainsi obtenu un pas de reculer.

Laisser le cheval faire la descente de main et le caresser.

Lorsque le cheval porte franchement en arrière l'un ou l'autre diagonal d'un pas, dans les conditions ci-dessus, recommencer en exigeant deux, quatre, six, huit pas en arrière qu'on a bien soin de séparer nettement les uns des autres, pour confirmer le cheval dans l'association des diagonaux.

Reprendre la même progression sans porter le cheval en avant.

Demander enfin le balancement alternatif sur l'un et l'autre diagonal, c'est-à-dire demander, par exemple, un pas de reculer sur le diagonal gauche, reporter ce diagonal à sa position primitive. Rendre et caresser.

Répéter ce mouvement deux, trois, quatre, cinq, dix fois.

Agir de même sur l'autre diagonal.

Les deux premiers mouvements n'ont d'autre but que la préparation de ce dernier, le seul utile pour le rassembler.

Lorsque le cheval donne bien ce travail, le reprendre en plaçant la tête de plus en plus haut pour arriver finalement à l'obtenir le cheval étant à la mise en main.

Observations. — Généralement, pour faire reculer un cheval, dans le travail à pied, on lui porte la tête aussi haut que possible en poussant en

arrière sans s'inquiéter de la position des membres. C'est le contraire qu'il faut faire ; car en élevant la tête en même temps qu'on pousse en arrière, on surcharge l'arrière-main qu'il faut, au contraire, dégager.

Il arrive parfois qu'un cheval résiste au reculer, soit par souffrance, soit par mauvaise volonté. Dans ce cas, au lieu de recourir aux mouvements violents qu'on emploie trop souvent, marcher sur le pied antérieur qui doit se porter en arrière. Pas un cheval ne résiste.

D'autres précipitent les pas en arrière. Dans ce cas, tirer en avant pour combattre cette défense ; au besoin, se faire traîner comme nous l'avons indiqué au début du travail à pied.

Avoir soin de bien fixer au sol le diagonal sollicité, soit en avant, soit en arrière, à chaque pas en utilisant la voix et l'action des doigts sur les rênes.

Porter en avant, à la marche libre, soit avec l'appel de langue, soit à la cravache après chaque mouvement rétrograde pour éviter que le cheval n'emploie le reculer comme défense.

La progression dans les pas en arrière est indispensable pour frapper la mémoire du cheval sans le fatiguer. En effet, tout travail qui fatigue l'animal le rebute s'il n'y a été amené par degrés et préparé par des exercices successifs d'assouplissement.

Commencer ce travail sur la piste afin d'être aidé par le mur qui empêche les hanches de dévier,

Se mettre à la main qui permet le mieux d'obtenir le reculer droit, condition indispensable pour que le cheval soit sur les hanches, c'est-à-dire à main gauche pour faire reculer le diagonal gauche et inversement.

J'ai dit qu'il fallait baisser la tête du cheval pour dégager l'arrière-main, mais il ne faut pas exagérer cet abaissement qui, poussé trop loin, forcerait le cheval à dissocier ses diagonaux.

Par contre, si la tête est trop élevée, la marche rétrograde devient très pénible.

Dans ce cas, le cheval recule par bipèdes latéraux, le pied antérieur entamant l'allure.

Du reste, quand la régularité dans le jeu des diagonaux cesse, c'est que l'aplomb devient irrégulier par suite d'une mauvaise répartition du poids, le cheval est acculé.

Si ce défaut s'accroît, le cheval se porte en arrière en raidissant et écartant ses jarrets trop chargés.

L'acculement peut se produire avec la tête basse ou la tête haute.

On dit aussi du cheval qui se retient, qui refuse d'avancer, qu'il est acculé.

Quand un cheval ne veut pas reculer, il faut d'ordinaire s'en prendre à son degré de souplesse insuffisant, car le reculer, comme plus tard le galop, doit venir de lui-même.

Le reculer est très utile pour le dressage, mais il ne doit être demandé que quand le cheval obéit bien aux aides.

Il est la conséquence de cette obéissance.

Le cavalier sentira qu'il peut demander le reculer quand, sous l'action des rênes, la tête et l'encolure restent bien placées.

Si la tête se lève ou s'encapuchonne, il faut la placer d'abord avant de songer au reculer qui serait très difficile et sans profit pour le dressage.

Avec certains chevaux dont l'encolure est naturellement trop haute ou trop basse, il est nécessaire de pratiquer, en même temps que le reculer à pied, une gymnastique particulière de l'encolure.

FLEXION D'AFFAISSEMENT.

Cette flexion est nécessaire pour les chevaux bas du derrière, à reins et jarrets faibles, garrot élevé, encolure longue et qui portent au vent.

Les parties postérieures déjà trop faibles sont surchargées ; il faut donc essayer de faire comprendre au cheval comment il peut les soulager.

Prendre les rênes comme pour enseigner le reculer et abaisser les poignets tout doucement, de manière à amener peu à peu le cheval à étendre l'encolure et à descendre le nez vers le sol.

Arrivé au point où l'on juge avoir atteint la position normale, faire marcher le cheval, arrêter, repartir et ainsi de suite sans qu'il relève la tête.

Si on éprouve de la difficulté à maintenir ou à obtenir l'affaissement, prendre les rênes dans la main gauche seule et frapper avec la cravache de petits coups secs sur le sommet de la croupe. Cette manière de procéder est même préférable à la première pour obtenir la marche en avant.

Si le cheval essaye de relever la tête au moment de l'arrêt, employer la cravache pour lui demander la descente de main en même temps, afin de combattre sa mauvaise tendance.

FLEXION D'ÉLEVATION.

Se placer en avant du cheval, face à lui, prendre les rênes gauches dans la main droite et inversement, près du mors ; mettre le cheval bien droit et d'aplomb sur ses quatre membres et élever progressivement sa tête, sans tolérer le reculer qu'on combat par des appels de langue et en limitant la flexion (fig. 27).

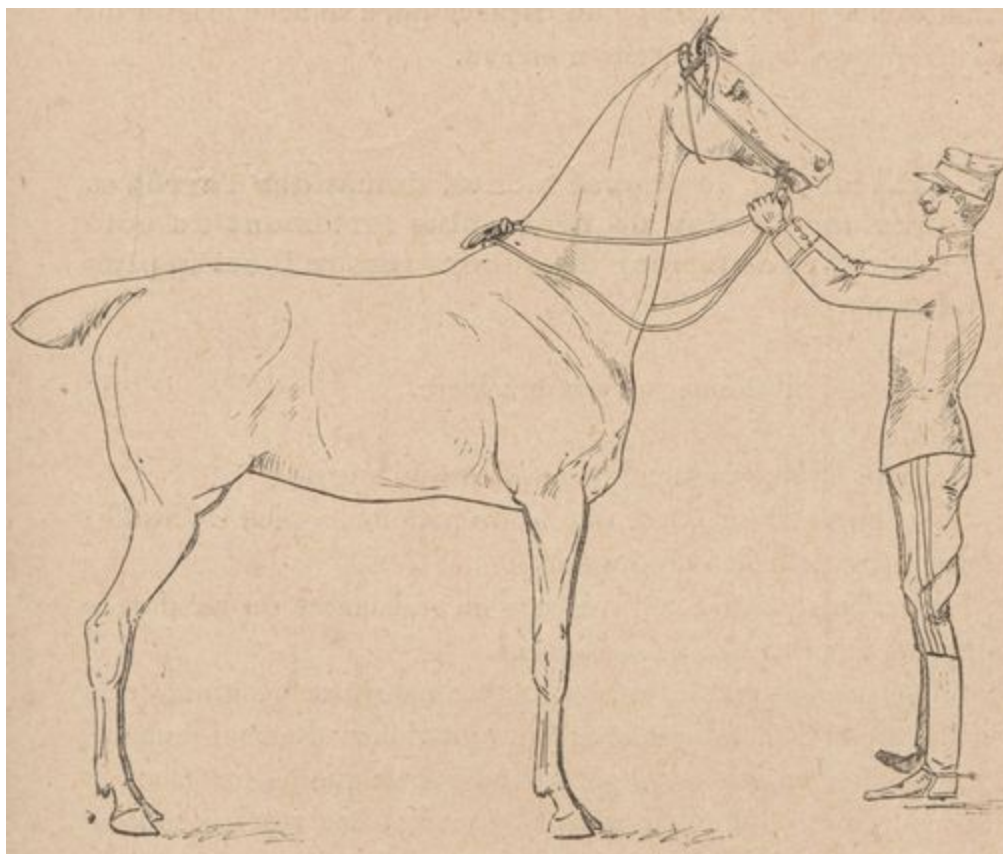
Se montrer peu exigeant tout d'abord, c'est-à-dire ne relever la tête que de quelques centimètres ; fixer les mains ; serrer les doigts sur les rênes ; faire céder la mâchoire et rendre.

Si malgré tout le cheval recule, cesser la flexion, le porter en avant et recommencer.

La demander quelques instants plus tard le cheval ayant la croupe dans un angle du manège.

Il n'y a aucun inconvénient à faire cette flexion en élevant progressivement les bras autant que possible et en donnant à la tête une position se rapprochant de l'horizontale, mais il faut se garder de chercher tout d'abord cette position impossible au début pour le cheval et qui amènerait forcément des défenses.

Fig. 27. — Flexion d'élévation.



Beaucoup de chevaux ne reculent jamais droit ; il est un moyen simple de les y obliger.

Supposons-nous à main gauche sur la piste ; il suffira de demander le reculer du diagonal gauche ou inversement. En voici la raison. L'instinct de la conservation porte toujours le cheval à s'appuyer du côté où sa ligne de gravitation est sortie de la base d'appui, et cette base est momentanément réduite à un triangle dont le sommet se trouve au pied postérieur resté à terre.

Il suffit pour s'en convaincre de demander le reculer au cheval placé au milieu du manège, il se traversera du côté du membre postérieur qui le premier aura quitté le sol.

On évitera donc cet inconvénient en utilisant le mur pour maintenir dans la ligne droite ce pied postérieur jusqu'à ce que le cheval soit assez souple pour reculer bien droit, la hanche n'étant plus maintenue que par la jambe du cavalier qui a sollicité le lever du postérieur qui doit se porter en arrière.

2° Étant au pas, le cheval monté, demander l'arrêt et continuer l'action de rênes plus fortement du côté du membre antérieur du dehors lorsqu'il est le plus avancé.

Le cheval doit donner un pas en arrière.

Arrêter.

Repartir au pas du membre antérieur qui a reculé.

Si le cheval résiste, c'est que la préparation à pied est insuffisante. Il y a donc lieu d'y revenir.

Lorsqu'on se trouve en présence de résistances au reculer, la plus grande prudence est de rigueur.

Elles sont souvent causées par une mauvaise position, de la souffrance et de la fatigue et se trouvent victorieusement combattues par des reprises ordonnées de telle sorte que les arrêts suivis de départ au trot et au pas soient fréquents. Ces reprises sont un heureux intermédiaire entre le reculer à pied et à cheval.

3° Étant à l'arrêt, porter en avant un, deux ou trois pas pour pouvoir demander au cheval le reculer sur le diagonal correspondant à la main à laquelle on marche et agir comme à 2°.

Changer de main pour faire reculer alternativement l'un et l'autre diagonal.

QUATRIÈME EXERCICE.

On doit agir sur chaque rêne selon le diagonal que l'on veut faire refluer et suivre ainsi la cadence tout en mettant un certain intervalle entre chaque pas en arrière pour séparer nettement le jeu de chaque diagonal. On s'y prendra de la façon suivante :

Provoquer l'impulsion avec les deux jambes, mais en accentuant l'action de la jambe qui doit mettre en mouvement le postérieur qu'on veut faire refluer. Lorsque celui-ci est au soutien et, par suite, prêt à continuer la marche en avant, à se porter de côté ou en arrière, lui amener le poids de

l'avant-main par une action de rêne en diagonale. Le pas en arrière obtenu, arrêter, reprendre l'autre diagonal et ainsi de suite.

Afin d'éviter le balancement des hanches, l'autre rêne et l'autre jambe combinent leur action avec les aides déterminantes pour régler le mouvement et maintenir le cheval droit.

Afin d'entretenir l'impulsion, avoir soin, les premières fois surtout, d'aller chercher le cheval un peu loin avec les jambes pour le remettre franchement en avant.

Lorsque le cheval recule bien diagonal par diagonal, le balancer sur l'un et l'autre comme on l'a fait à pied.

Enfin, pour terminer, on demande au cheval de ne reculer que les épaules en tirant doucement le devant à soi comme si on voulait reculer ; dès que ce dernier mouvement va se produire, ouvrir les doigts et pousser dans les jambes pour obtenir la descente de main.

TRAVAIL AU TROT PAR TROIS

OU GYMNASTIQUE PROGRESSIVE POUR ARRIVER AU RASSEMBLER.

La reprise étant au trot cadencé, dit le commandant Dutilh, exécuter un doubler par trois.

Lorsque tous les groupes de trois ont fait le mouvement, une première volte individuelle est commandée, suivie d'une demi-volte.

Dès que la diagonale de la première demi-volte est parcourue et que la reprise marche droit devant elle, une autre volte et une autre demi-volte à l'autre main sont immédiatement exécutées.

A la fin de cette deuxième demi-volte, les cavaliers passent au pas, repartent de suite au trot, exécutent une troisième volte, la terminent au pas, repartent au trot sur la demi-volte, passent au pas à la fin de la demi-volte, puis recommencent de la même façon une autre volte et une demi-volte à l'autre main.

A la fin de cette dernière demi-volte, on recommence en substituant l'arrêt au passage au pas.

Enfin on recommence encore en faisant suivre l'arrêt d'un ou plusieurs pas de reculer et repartant sans interruption au trot.

Il est certain que cette série de mouvements qui préparent admirablement le cheval au rassembler, ne doit pas être exécutée entièrement du premier coup. On y revient souvent et particulièrement en bride.

Le diamètre de la volte et de la demi-volte, doit être égal à l'intervalle qui sépare les cavaliers dans le doubler régulier par trois.

CONTRE-CHANGEMENTS DE MAIN

Ce travail, qui vise le même but que le précédent, le complète avantageusement.

Le contre-changement de main exige un renversement complet de l'action des aides ; il fait passer le cheval de l'attitude qu'il avait pour appuyer à droite à celle diamétralement opposée qu'il doit prendre pour appuyer à gauche et réciproquement.

Dans les débuts, il faut marcher droit entre les deux diagonales. Plus tard on passe directement de l'appuyer à droite à l'appuyer à gauche et alors le mécanisme des aides a beaucoup d'analogie avec celui qu'il faut employer pour les changements de pied.

Le contre-changement de main s'exécute à toutes les allures. Il va de soi qu'on ne l'exécute au galop que quand le cheval sait bien changer de pied, ce dont nous ne parlerons qu'au travail en bride. On peut le couper en son milieu par des changements d'allure, des arrêts et même quelques pas de reculer.

Il ne faut pas perdre de vue qu'il est indispensable, à quelque point de dressage que l'on soit arrivé, de revenir à chaque instant aux allongements d'allure, afin de ne pas laisser s'éteindre l'ardeur du cheval et de conserver l'appui régulier sur la main.

DU GALOP

On ne soumet le cheval à la véritable gymnastique du galop que quand il est en bride.

Dans le travail en bridon, le but qu'on se propose en faisant galoper n'est guère que de régulariser le fonctionnement des membres et de développer en même temps les forces du cheval.

Dans les départs par accélération, le but n'est pas le départ proprement dit, mais l'exercice.

Quand on essaie le véritable départ, celui qui est la conséquence non pas de l'accélération de vitesse, mais de la souplesse, de la force et de la légèreté, il faut modérer les exigences et ne pas oublier que le galop doit venir, pour ainsi dire de lui-même, comme conséquence de la légèreté.

Le petit galop, qui naît spontanément au cours d'un bon dressage, a fait dire :

Le galop vient de lui-même.

C'est qu'en effet, tous les mouvements qui engagent l'arrière-main prédisposent à la cadence et il arrive, au moment où on s'y attend le moins, que le cheval au trot de deux pistes, par exemple, s'enlève au petit galop et continue à cette allure le mouvement commencé.

LÉGÈRETÉ.

On entend par légèreté l'obéissance aux exigences du cavalier en montrant toujours la plus grande souplesse et conservant en toutes circonstances un appui léger et moelleux.

Il ne peut y avoir légèreté sans obéissance parfaite. Elle prouve que le cheval est mis au juste point, qu'il est bien conformé ou que celui qui l'a dressé a su le placer juste en raison de sa conformation.

GALOP PAR ALLONGEMENT D'ALLURE DU TROT

1° Sur un grand cercle.

Tout se résume à maintenir le cheval ployé de la tête à la queue sur le cercle et à activer dans cette position.

Il ne partira faux que si son corps cesse de participer à la courbure de la ligne parcourue.

Pour l'éviter, tenir très près la jambe du dehors afin de contenir la hanche de ce côté, pencher le corps légèrement en avant vers l'intérieur du cercle parcouru et peser sur l'étrier du dedans.

2° Sur la ligne droite en partant du trot enlevé.

Étant à main droite, trotter sur le diagonal gauche et inversement. Pousser dans la jambe du dehors au moment où on prend contact avec la selle et, au besoin, profiter du passage des coins en pesant fortement sur l'étrier du dedans pour dégager le postérieur du dehors qui doit entamer l'allure.

Certains auteurs recommandent de trotter sur le diagonal droit pour partir à droite et inversement. Ils ont tort, car au moment de provoquer le départ ils surchargent le membre postérieur qu'il convient au contraire de dégager.

Leur théorie n'est exacte qu'au point de vue de la gymnastique préparatoire qu'il convient de faire subir au membre postérieur gauche pour le fortifier et l'amener à obéir sans difficulté à l'action de jambe qui demandera le départ.

En effet, nous avons vu que trotter un cheval à droite c'était fatiguer le latéral gauche et inversement ; qu'en outre, le cheval devait, pour pouvoir partir à droite, avoir le postérieur gauche libre.

Donc, avant de demander le départ au galop à droite, nous assouplirons le latéral gauche et le trot sur le diagonal droit est un moyen efficace. Mais quand nous voudrons provoquer le passage du trot enlevé au galop à droite, il nous faudra trotter sur le diagonal gauche.

Le galop obtenu, il faut chercher à détendre l'encolure et jouer sur les rênes pour empêcher le cheval de tirer à la main. Galoper sur un pied autant que sur l'autre est chose indispensable pour la souplesse et la conservation du cheval.

On ne peut, dans les débuts, demander le galop autrement que par accélération d'allure.

En effet, il faut, pour partir au galop étant au pas, que le cheval donne par la détente de ses jarrets une grande impulsion.

Au trot, l'augmentation d'impulsion nécessaire pour passer au galop est moins considérable qu'au pas.

Au trot allongé et en poussant celui-ci jusqu'à sa dernière limite, le galop se produit sans efforts. Si de plus on se met, sur le cercle, l'attitude même du cheval le prédispose à partir juste. On a donc à l'aide de ces deux moyens : cercle, allongement du trot, toute la facilité pour produire le galop dans les conditions voulues.

Il est bien entendu que dans ce travail on ne s'occupe que de régler le mécanisme du galop, ce n'est que plus tard que l'on travaille le départ proprement dit.

Quand il se présente des difficultés, c'est ordinairement parce qu'un jarret est taré, le gauche par exemple, si l'on veut partir à droite ou inversement. C'est, en effet, le jarret qui fatigue le plus, parce qu'il marque le premier temps et travaille sans le secours du membre antérieur en diagonale. Nous avons vu qu'on pouvait y remédier par les extensions d'encolure que le travail en bride complétera en les régularisant.

DÉPARTS AU GALOP

Le départ au galop comporte deux choses parfaitement distinctes :

Attitude préparatoire ;

Impulsion.

Nous avons vu que du pas l'impulsion devait être très forte ; il y a donc avantage au début à demander le départ au galop du trot cadencé et soutenu, car nous aurons bien plus de chances de ne pas déranger l'attitude préparatoire et par suite d'obtenir le galop juste et sans efforts de la part du cheval.

1° Sur le cercle :

Le trot étant caractérisé par des appuis diagonaux, et le galop comportant la dissociation de l'un de ces diagonaux, il faut chercher cette dissociation,

étant au trot cadencé, en retardant le poser de l'antérieur du diagonal à dissocier et en précipitant au contraire l'appui du postérieur de ce diagonal.

On y arrive plus ou moins vite suivant la souplesse du cheval et son obéissance à la jambe, par une action de jambe gauche pour partir à droite à chaque appui de l'antérieur droit et en même temps un léger soulèvement de la main droite.

Cette façon de demander le départ au galop permet en outre de se rendre compte si le cheval est prêt pour entamer les départs au galop.

En effet, s'il résiste à ce procédé ou tarde trop à donner le départ, c'est que son dressage est insuffisant et qu'il convient de revenir en arrière.

Cette préparation est un diminutif de la tête au mur, la hanche, au lieu de se déplacer, se contentant de mollir sous la jambe du cavalier, ce qui suffit pour amener un engagement suffisant. On doit la demander sur l'effet diagonal, car le travail au galop ne doit être demandé que quand le cheval est assez assoupli pour subir cet effet.

L'effet latéral ne doit être employé que comme auxiliaire momentané. Si on y a recours, on l'emploie ainsi :

1° Demi-arrêt sur rêne et jambe gauches pour partir à droite, ce qui donne :

a) Effet du demi-arrêt, c'est-à-dire passage du poids d'avant en arrière sans prendre sur l'action propre au mouvement ;

b) Facilité à la hanche gauche de mollir vers la droite ;

c) La mise en avant de l'épaule droite.

C'est évidemment une réelle préparation au galop à droite, car sur cette concentration des forces par le demi-arrêt et dans les conditions énoncées ci-dessus, si la jambe droite arrive, il y aura une grande impulsion et le galop se produira immédiatement.

Mais, je le répète, on doit demander le départ sur l'effet diagonal.

Pour l'obtenir, marquer le demi-arrêt sur l'effet diagonal (droit par exemple).

On doit sentir :

a) Effet du demi-arrêt ;

b) Les hanches mollissant à droite ;

c) L'encolure prenant un léger pli pour que le poids passe sur l'épaule gauche.

Cette préparation a pour but d'inculquer au cheval d'une manière très nette la position qui favorise le galop à droite, car elle tend à retarder

l'appui de l'antérieur droit et au contraire à précipiter celui du postérieur gauche.

Ces inflexions préparatoires sont renouvelées plusieurs fois avant de demander véritablement le départ.

Une fois le cheval docile à cette préparation, il ne reste plus qu'à donner l'impulsion qui déterminera le départ. Cette impulsion est donnée par les deux jambes au moment même où les hanches vont céder, en accusant bien l'action de la jambe droite qui doit empêcher le cheval de se traverser.

Quand les chevaux partent bien du trot au galop sur le cercle à droite et à gauche, le même travail est répété :

2° Sur la diagonale du changement de main ;

3° Sur la ligne droite.

Observations. — Il faut éviter de précipiter les départs, surtout dans le commencement.

Il est nécessaire de les espacer et de les entrecouper de mouvements au pas et au trot pour calmer les chevaux.

Il arrive souvent qu'au moment où les chevaux chargent leur arrière-main pour s'enlever au galop, les rênes se détendent ; c'est une grosse faute contre laquelle il faut réagir sans cesse.

Parfois aussi, les cavaliers ne mollissent pas des doigts au moment où ils donnent l'impulsion.

Dans ces conditions, ou bien le cheval ne part pas, ou bien il part en forçant la main.

Quand on repasse du galop au petit trot, il ne faut pas laisser le cheval tomber sur les épaules, mais le recevoir dans les jambes pour le mettre aussitôt sur les hanches.

Ceci revient à dire qu'il faut demander le changement d'allure avec les jambes comme nous l'avons dit au commencement du cours et, de temps en temps, lui demander une nouvelle préparation pour le rendre attentif. Dès que le cheval a obéi, allonger l'allure pour faire repasser le poids de l'arrière-main sur l'avant-main afin de soulager le rein et les jarrets.

DÉPARTS EN PARTANT DU PAS

Le travail qui a été fait en partant du petit trot est répété dès que les chevaux sont prêts, en partant du pas.

On commence, une fois la préparation prise, par faire deux ou trois foulées de trot ; peu à peu on diminue et on supprime ces foulées ; mais elles sont souvent utiles tout d'abord pour empêcher le cheval de se retenir dans l'enlever qu'il doit faire de l'avant-main sur l'arrière-main.

Au travail en bridon il ne faut pas aller plus loin. Ces départs sont répétés sur les doubler, voltes, demi-voltes, etc.

Ils sont toujours faciles lorsque les hanches passent bien d'une jambe dans l'autre.

Pour demander le départ au galop les situations peuvent varier beaucoup ; rappelons seulement les plus usitées au manège :

a) Le cheval décrivant une volte à droite ; insister à la fin du mouvement sur rêne et jambe droites.

Cette action jette les hanches sur la jambe gauche qui les prend.

Le cheval part obéissant à l'impulsion des deux jambes et la rêne droite restant bien tendue. C'est une préparation à l'effet diagonal ;

b) Le cheval décrivant une demi-volte, appuyer sur la diagonale et reprendre les hanches dans la jambe du dehors ;

c) En partant du trot enlevé et agissant comme il a été dit sans accélération d'allure ;

d) Se mettre sur le cercle à main droite au pas ; pour partir au galop à gauche, changer le placer et entamer un cercle à gauche en demandant le départ de telle sorte qu'il se produise en changeant de direction.

Vice versa pour passer du cercle à gauche au galop à droite.

Pour cet exercice on peut faire le huit de chiffre et demander le départ au galop sur la ligne du milieu.

Le départ se produit forcément juste, parce que, en marchant sur le cercle à main droite, c'est le bipède latéral gauche qui a le plus grand chemin à parcourir et qui a acquis le plus grand développement pendant la marche.

Le cheval étant allégé à gauche et surchargé à droite, se trouve placé dans les meilleures conditions pour partir sûrement au galop à gauche au moment où l'on quitte la volte à droite pour se jeter doucement vers la gauche.

LEÇON DE L'ÉPERON

Il n'y a pas de leçon spéciale de l'éperon.

Quand la nature du cheval exige qu'elle soit donnée, il est sage d'observer les prescriptions suivantes :

Attaquer franchement et laisser les jambes fixées au corps du cheval.

Ne pas porter les mains en arrière au moment de l'attaque.

Le cheval ayant allongé l'allure ou bondi en avant, reprendre moelleusement le contact de la bouche, ralentir, passer au pas et caresser.

Il est bon de prendre les crins ou le pommeau pour laisser à l'impulsion toute sa franchise et éviter ainsi que les rênes ne l'entravent.

Si le cheval résiste, joindre la cravache et au besoin la chambrière.

Donner cette leçon le cheval étant au trot, pour éviter qu'il ne se retienne.

Si j'ai placé la leçon de l'éperon à la fin du travail en bridon, il ne faut pas en conclure qu'on doive attendre ce moment du dressage pour la donner.

Il appartient à l'instructeur ou au cavalier de saisir le moment où elle devient utile.

Ce moment varie selon la nature, le tempérament, la manière d'être et de faire du cheval.

Nous sommes arrivés à la fin du travail en bridon.

Toute apparence de débilité doit avoir disparu chez les chevaux.

Une obéissance complète aux aides du cavalier doit se manifester en toutes circonstances. Il est donc temps de commencer le travail en bride, seule chose qui reste à leur apprendre.

TRAVAIL SUR LA BRIDE

Pour qu'un cheval soit bien embouché, les canons doivent porter également sur les barres, à environ un travers de doigt des crochets d'en bas, sans toucher à ceux d'en haut.

Si les canons étaient trop élevés, ils feraient froncer la commissure des lèvres et se trouveraient gênés par elle ; la gourmette, trop haute, n'agirait plus sur la barbe.

Plus bas, les canons porteraient sur les crochets et la gourmette ; n'ayant plus d'effet, le mors basculerait.

L'embouchure doit avoir la largeur de la bouche du cheval. Trop large, elle jouerait et les canons n'appuieraient plus également sur les barres.

Trop étroite, les branches seraient recouvertes par les lèvres, qui seraient blessées.

La gourmette, accrochée, doit au moins laisser passer un doigt entre elle et la barbe, les branches restant droites dans le prolongement des montants.

Quant à la grosseur des canons, à la hauteur de la liberté de langue, à la longueur des branches, c'est la conformation de l'animal, la position de sa tête et la direction de son encolure qui guideront dans le choix.

Il faut se méfier des libertés de langue trop élevées qui viennent faire impression sur la voûte du palais.

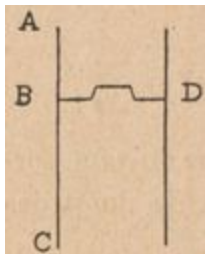
Lorsque la bride ou le double filet doivent être exceptionnellement accompagnés d'une martingale, il faut, pour qu'elle soit bien ajustée, que les anneaux arrivent un peu au-dessous du milieu de l'encolure, la tête du cheval étant à sa hauteur normale.

Beaucoup de cavaliers engagent dans les anneaux de la martingale les rênes du mors de filet au lieu des rênes du mors de bride., Cette manière de faire est un non-sens, parce que le mors de filet est un releveur et le mors de bride un abaisseur. Si donc la martingale est adaptée au filet, le cavalier n'a plus que deux abaisseurs à sa disposition.

La martingale, du reste, convient surtout avec le double filet. Pour habituer les chevaux au mors, il est bon de les promener pendant quelques jours en

main quand ils ont la bride. Ils sont ensuite montés et, autant que possible à l'extérieur, pendant une semaine environ, les rênes tenues à l'anglaise.

Fig. 28.



Après ces deux périodes préparatoires, commence réellement le travail sur la bride.

Voici comment les rênes agissent quand on les tend sur un mors de bride :

1° Sur les barres et sur la langue par les canons ;

2° Sur le menton par la gourmette ;

3° Sur la tête du cheval par les montants.

Emboucher un cheval, c'est approprier son mors à la conformation et aux qualités de sa bouche.

Il faut donc considérer :

Les barres qui sont plus ou moins tranchantes ;

Les lèvres épaisses ou minces ;

Les bouches trop fendues qui laissent remonter le mors jusqu' aux molaires ;

Les bouches petites et peu fendues qui font que le mors reste sur les incisives ;

Les langues trop épaisses ;

La hauteur proportionnelle de l'avant et de l'arrière-main ;

Le rein et les jarrets ;

Le port de tête et d'encolure, etc., etc.

MORS THÉORIQUE.

Dans le mors théorique $AB = 1/3$ de BD et $BD = BC$. Mais ces données ne sont, bien entendu, qu'un renseignement approximatif, une moyenne

qu'on consulte comme base sans s'astreindre à s'y conformer d'une manière absolue (fig. 28).

MOYENS DE RENDRE UN MORS DUR.

Diminuer l'épaisseur des canons ;
Augmenter la liberté de langue ;
Augmenter la puissance de la gourmette.

MOYENS DE RENDRE UN MORS DOUX.

Augmenter l'épaisseur des canons ;
Diminuer la liberté de langue ;
Relâcher la gourmette.

MODIFICATIONS A FAIRE SUBIR AU MORS SUIVANT LES CHEVAUX.

Cheval qui porte au vent : Mors à branches longues, placé un peu bas, gros canons, peu ou pas de liberté de langue pour compenser l'agmentation de longueur des branches ;

Cheval avec la tête et l'encolure basses, qui s'encapuchonné : Branches courtes, mors placé haut pour que l'effet se produise plus facilement de bas en haut ; canons minces ; liberté de langue.

Quelle que soit la longueur des branches du mors, il faut respecter la proportion donnée ci-dessus ; sans quoi le mors basculerait, se mettrait dans le prolongement des rênes et la gourmette n'agirait plus.

En principe, les mors les plus doux sont les meilleurs.

DES EFFETS DU MORS. COMMENT SE SERVIR DE LA MAIN DE BRIDE.

Le mors est un levier qui a la résistance au canon, l'application à la partie supérieure des branches réunies par la gourmette et la puissance à la partie inférieure.

La rêne qui se tend en agissant sur le canon correspondant imprime toujours une sensation sur la même barre, celle du côté où la rêne agit ; ce qui n'empêche pas cette rêne de diriger le cheval de l'un ou de l'autre côté. Cela dépend de la direction qu'on donne à la rêne.

Ainsi, par exemple, si l'on tend la rêne gauche en portant la main un peu à gauche, la barre gauche éprouvera une sensation de droite à gauche à laquelle elle cédera en portant la tête à gauche et en attirant l'encolure de ce côté. Le reste de la masse suivra.

Au contraire, si la rêne en se tendant se porte en arrière et de gauche à droite, la barre gauche reçoit une impression qui, tout en amenant le nez à gauche, se traduit différemment, car cet effet de traction d'avant en arrière et de gauche à droite recule la tête sans la sortir de l'axe du cheval et ce déplacement produit nécessairement le pli de l'encolure dont le poids refoulé sur l'épaule droite détermine le tourner à droite.

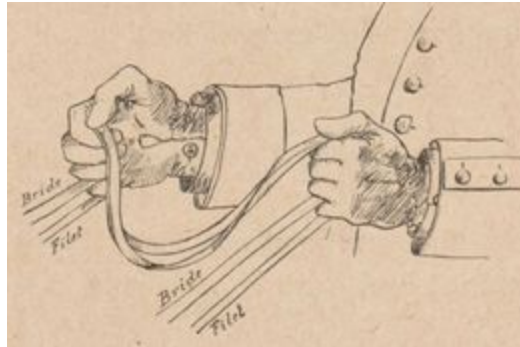
On peut dire, d'une façon générale, que l'emploi de la rêne opposée a surtout de l'effet sur les encolures molles.

Les chevaux à encolure raide doivent, au contraire, être soumis aux effets directs. L'encolure ne cédant pas, la rêne opposée ne produirait aucun reflux de poids sur l'épaule intéressée.

PREMIÈRE TENUE DES RÊNES.

Dans ce travail on conduit le cheval sur le filet dont les effets lui sont connus, puisqu'ils sont analogues à ceux du bridon et le cheval s'habitue simplement à supporter le mors sans que ce mors serve à quoi que ce soit. On tient d'abord deux rênes dans chaque main, le filet en dehors. C'est ainsi qu'il faut conduire le cheval jusqu'à ce qu'on retrouve le sentiment exact qu'on éprouvait quand le cheval n'avait que le seul bridon dans la bouche. Les rênes de bride ne doivent pas être flottantes, car le mors aurait alors un sautellement dans la bouche qui empêcherait le cheval de prendre l'appui et le prédisposerait à battre à la main (fig. 29).

Fig. 29. — Première tenue des rênes.



Avec les chevaux qui n'acceptent pas le mors, il est bon d'employer le pelham, qui a plus d'analogie avec le bridon.

Après quelques jours de travail à l'extérieur, on reprend tout le travail en bridon tenant les rênes de bride ainsi qu'il a été dit.

Il faut avoir le plus grand soin quand on tire sur une rêne, la droite par exemple, de ne pas relâcher la rêne opposée (la gauche), sans quoi le canon quitte la barre gauche en basculant et peut donner, en reprenant le contact, un petit à-coup préjudiciable à l'appui.

Peu à peu on diminue l'effet du filet pour faire dominer le mors de bride et voir si le cheval prend et conserve bien l'appui moelleux qu'il doit avoir. Quand le cheval semble bien conserver cet appui, on passe à la deuxième tenue des rênes.

DEUXIÈME TENUE DES RÊNES.

On conduit en principe, dans ce travail, le cheval sur l'égalité d'action de bride et de filet. On ne fait agir la bride seule qu'au moment de l'exécution du mouvement qui a pour but d'enseigner au cheval tel ou tel effet du mors. C'est ainsi qu'on lui apprend l'effet direct, contraire, etc.

Deux rênes dans chaque main, la bride dominant.

Répéter encore et bien consciencieusement les principaux mouvements du travail en bridon, de façon à graver dans la mémoire du cheval les effets isolés et combinés du mors.

TROISIÈME TENUE DES RÊNES.

Les rênes de bride sont tenues dans la main gauche séparées par le petit doigt ou par le petit doigt et l'annulaire, ce qui est encore mieux parce que, les rênes étant plus écartées, les effets sont plus nets. Les rênes de filet dans la main droite.

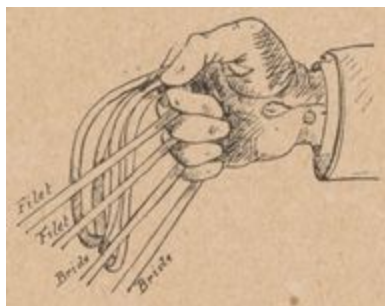
Comme il a été déjà dit, on ne fait le plus souvent donner la bride qu'au moment de l'exécution du mouvement.

Quand on a travaillé avec les rênes de bride dans la main gauche et les rênes de filet dans la main droite, on inverse.

QUATRIÈME TENUE DES RÊNES.

A l'ordonnance (fig. 30).

Fig. 30. — Tenue des rênes à l'ordonnance.



Selon qu'on approche ou qu'on éloigne le petit doigt du corps, on conduit sur la bride ou sur le filet.

On peut aussi, au moment d'exécuter le mouvement, allonger les rênes de filet que l'on remet au point le mouvement terminé.

Faire également ce travail les rênes tenues dans la main droite comme elles l'ont été dans la main gauche.

CINQUIÈME TENUE DES RÊNES.

Les rênes de bride séparées par le petit doigt et l'annulaire, les deux rênes de filet entre le pouce et l'index de la même main.

Ces différentes tenues de rênes habituent très bien le cheval aux effets du mors et ont l'immense avantage de contraindre le cavalier à modifier à tout

instant la position de ses mains et de ses rênes d'où adresse, doigté et grande chance, d'autre part, pour que le cheval ne puisse ni se contracter, ni prendre de faux pli sur une position invariable à laquelle nos cavaliers ont trop de tendance à se restreindre.

La tenue des rênes à l'allemande n'est pas bonne pour ce travail, parce que, les rênes de filet étant en dehors, si on porte, par exemple, le petit doigt de la main gauche à droite, c'est la rêne gauche de filet qui se tend le plus et appuie davantage sur l'encolure. Or, ce que l'on cherche dans ce travail c'est l'effet de la rêne de bride.

Le cheval ayant appris à obéir à la rêne opposée, aux rênes combinées, on reprend une troisième fois les principaux mouvements du travail en bridon avec les deux rênes de bride dans la main gauche.

Cette progression suivie pas à pas donne les plus grands résultats.

Observations. — Tous les mouvements de la main de bride doivent commencer par le jeu du poignet sur l'avant-bras et s'étendre de cette partie jusqu'à l'épaule.

Le petit doigt sera toujours dirigé du côté où l'on veut porter l'effet de tension de la rêne agissante ou des deux rênes quand elles doivent produire un effet égal.

Pour porter en avant, on dirige le petit doigt du côté de l'encolure afin de diminuer la tension des rênes en desserrant les doigts.

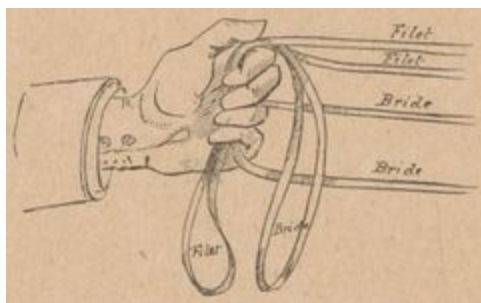
Pour ralentir, arrêter, reculer, serrer les doigts en rapprochant le petit doigt du corps plus ou moins.

Pour tourner à droite, porter la main en avant et à droite, les ongles en dessus, afin d'augmenter la tension de la rêne gauche.

Pour tourner à gauche, mêmes principes et moyens inverses, les ongles de la main gauche en dessous.

La cinquième tenue des rênes que nous venons d'indiquer est dite à la française ([fig. 31](#)) Pour prendre les rênes deux dans chaque main et conserver les avantages que procure cette tenue des rênes, on placera la rêne droite du mors sous le petit doigt de la main droite et la rêne droite du filet entre le pouce et l'index de la même main ; faire de même pour les rênes gauches.

Fig. 31. — Tenue des rênes à la française.



Cette manière de tenir les rênes est parfaite pour le dressage, car elle permet de maintenir toujours et facilement la tête du cheval dans la meilleure position pour sentir les effets du mors.

Il ne reste plus désormais, avant de pousser le dressage plus loin, qu'à travailler en associant les effets de la bride et du filet.

Mais pour faire cette association d'une façon régulière et obtenir le placer, l'attitude de l'encolure, il faut que le cheval ait pris l'habitude de supporter les divers mouvements des mains sur les rênes sans se troubler ou perdre son appui moelleux.

Donc il faut l'habituer maintenant à supporter le maniement des rênes.

Inutile d'insister sur l'importance de ce travail pour le cavalier qui doit changer, séparer, réunir les rênes non seulement sans à-coup, mais sans qu'elles cessent de conserver le même degré de tension.

MANIEMENT DES RÊNES.

Les rênes peuvent se manier :

Une par une ;

Deux par deux ;

Quatre par quatre.

MANIEMENT DES RÊNES UNE PAR UNE.

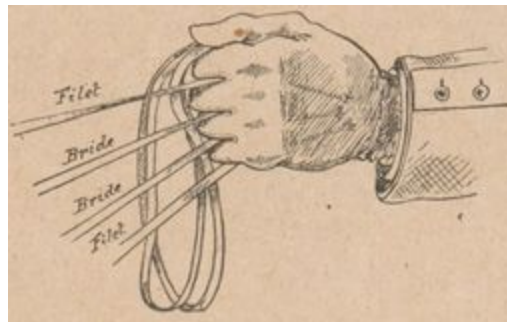
Le cavalier tenant ses rênes à l'allemande, les quatre dans la main gauche (fig. 32) :

1° Prendre la rêne droite de filet avec la main droite.

La rêne droite de filet sert alors à obtenir le placement.

Mais pendant le maniement des rênes nous ne le chercherons pas. Je cite simplement une application de ce maniement ; ce qui n'implique en rien l'obligation de la faire maintenant. Bien au contraire, pendant toute espèce de maniement de rênes, on fera toujours en sorte de ne jamais provoquer le moindre pli de tête sur l'encolure ou de l'encolure sur le corps.

Fig. 32. — Tenue des rênes à l'allemande.



Ce travail consiste tout simplement, étant au pas, au trot ou au galop, à prendre, manier les rênes comme nous allons l'indiquer, sans que le cheval se trouble dans son allure ou sa position.

On utilisera ensuite ce doigté pour soumettre la tête sur l'encolure et l'encolure elle-même à une gymnastique spéciale (fig. 33) ;

2° Les rênes tenues comme ci-dessus (trois dans une main, une dans la main droite), prendre avec la main droite la rêne droite de la bride entre l'annulaire et le petit doigt (fig. 34).

Les rênes sont alors séparées deux par deux.

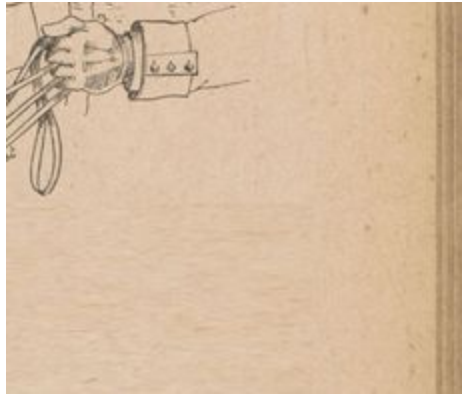
Cette position convient pour résister aux chevaux qui tirent et ramener et maintenir ceux qui se dérobent ;

3° Les rênes étant ainsi séparées, prendre avec la main droite la rêne gauche de bride entre le médus et le pouce.

Cette position servira pour prendre le placement à gauche ;

4° Les rênes étant tenues trois dans la main droite, une dans la main gauche, placer la rêne gauche de filet dans la main droite entre le médus et l'index. Les quatre rênes sont alors tenues dans la main droite, l'extrémité des rênes sortant du côté du pouce.

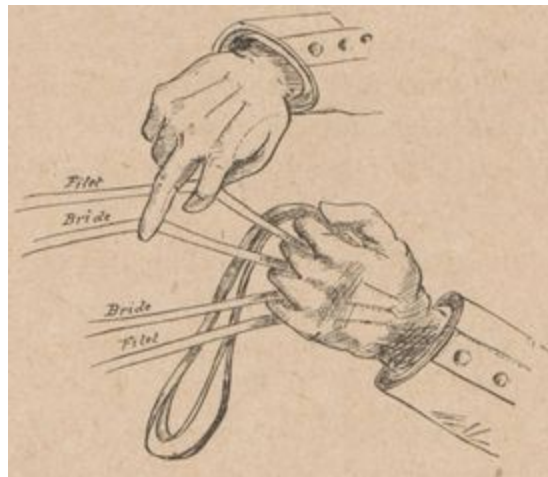
Fig. 33.



MANIEMENT DES RÊNES DEUX PAR DEUX.

Les rênes étant dans la main gauche en prendre deux dans la main droite ou inversement.

Fig. 34.



Deux rênes étant dans chaque main les prendre toutes les quatre, soit dans la main droite, soit dans la main gauche.

MANIEMENT DES RÊNES QUATRE PAR QUATRE.

Les quatre rênes étant tenues dans la main gauche, les prendre avec la main droite en avant de la main gauche, l'annulaire, le médus et l'index entre les rênes dont l'extrémité sort du côté du petit doigt (fig. 35).

Fig. 35.



Prendre les rênes de bride dans la main gauche et celles de filet dans la main droite ou inversement.

Le cheval supportant bien tout ce jeu de rênes, il faut maintenant travailler les mouvements de la tête sur l'encolure et les flux et reflux de l'encolure sur elle-même.

Ce travail comprend :

La flexion directe ;

La mise en main ;

Les flexions latérales ;

La descente de main sur le plan médian ;

Les descentes de main latérales ;

Le redressement de la tête en arrière à gauche ou en arrière à droite.

A partir de ce moment, le travail comprend donc deux parties bien distinctes qui sont :

1° Répétition du travail en bridon en combinant les effets des mors de bride et de filet ;

2° Gymnastique visant les mouvements de la tête sur l'encolure et de l'encolure sur le tronc.

Ces mouvements ne sont demandés à cheval qu'après avoir été préparés à pied.

FLEXION DIRECTE.

a) De pied ferme à gauche puis à droite.

Placer le cheval droit et d'aplomb sur ses membres ; saisir avec la main droite la rêne gauche de bride à 15 centimètres environ du mors et avec la main gauche la rêne de filet du même côté. Donner avec la main gauche qui se porte en avant du chanfrein, la position, c'est-à-dire relever un peu l'encolure et placer la tête verticale ou mieux légèrement oblique, le bout du nez en avant ;

Tendre la rêne de bride en tirant d'avant en arrière ;

Serrer les doigts sur les rênes sans bouger la main ;

Faire céder et rendre à l'instant même où le cheval ouvre la bouche et soulève légèrement le mors avec la langue (fig. 36).

Fig. 36. — Flexion directe à droite.



Même exercice sur la rêne droite.

b) En marchant les rênes de filet dans la main gauche et les rênes de bride dans la main droite.

Placé à l'épaule gauche du cheval, prendre les rênes du mors dans la main droite à 15 centimètres de la bouche. Conservant dans le creux de la main gauche la boucle du filet, saisir avec les doigts de cette même main la partie du filet située à 15 ou 20 centimètres de la bouche et porter la main en avant de la tête pour donner la position et entretenir le mouvement quand on agira sur le mors.

Porter en avant par un appel de langue et tendre les rênes du filet.

Puis tendre également les rênes de bride pour faire fléchir la nuque et décontracter la mâchoire.

Accentuer l'action sur les rênes de filet si le cheval se ralentit, sur les rênes de bride s'il raidit l'encolure et contracte la mâchoire.

L'action sur la bride doit se faire par pesées successives et courtes pour que le cheval ne songe pas à s'appuyer (fig. 37).

A la première concession, si faible qu'elle soit, rendre et caresser.

C'est dans l'opposition des effets alternatifs du filet et du mors que réside toute la flexion directe.

Tandis que le filet entraîne l'avant-main en avant, le mors sollicité par une pression légère retient la tête, la fléchit et fait céder la mâchoire sans arrêter l'avant-main.

Mais pour arriver à ce résultat dans la légèreté, il faut pratiquer continuellement le grand principe :

Prendre, rendre.

Prendre pour faire cesser la résistance ; rendre pour récompenser de la concession ; prendre de nouveau afin de profiter de cette concession pour en obtenir une plus grande et ainsi de suite.

Fig. 37. — Flexion directe (plan médian).



Il est bien entendu que tout ce travail doit être demandé avec une grande légèreté de main.

Quand le cheval aura pris l'habitude de faire aisément la flexion directe à la première indication des rênes, en décontractant la mâchoire il faudra modifier le système employé pour se rapprocher du cheval monté.

c) En marchant les rênes dans la main droite le cheval actionné par la cravache.

Le cheval étant à main gauche, tenir les quatre rênes dans la main droite à 15 centimètres de la bouche. La main gauche tient la cravache dont la pointe est à hauteur du flanc pour remplacer les jambes,

Les rênes de bride sont séparées par le petit doigt, les rênes de filet par l'annulaire. La cravache pousse en avant et les rênes de bride se tendent par le mouvement du poignet. Nous sommes revenus aux conditions normales, l'arrière-main poussant la masse dont la main dispose à son gré.

Ce travail amène la légèreté et prépare la main du cavalier.

Si le cheval hésite, s'arrête ou recule, il faut avant tout le porter en avant.

Les résultats que donne la flexion directe sont :

1° Équilibre du cheval par la hauteur de l'encolure ;

2° Affermissement de l'encolure dans l'axe du corps en liant aux épaules la tête rendue légère par la flexion ;

3° Légèreté par la décontraction ou flexion de la mâchoire.

Ces résultats obtenus à pied, on les redemande à cheval en tenant les rênes de bride dans une main et les rênes de filet dans l'autre ; on pousse énergiquement dans les jambes, on maintient la tête du cheval à la hauteur voulue avec le filet et on demande la décontraction de la mâchoire en fermant les doigts sur les rênes de bride.

Dès que le résultat est obtenu, desserrer les doigts, laisser faire la descente de main et allonger le pas ou prendre le trot étendu.

Par des actions de plus en plus accentuées, on arrive à faire les changements d'allure, le cheval équilibré de plus en plus jusqu'à la mise en main.

La concentration des forces étant acquise, il ne reste plus qu'à desserrer les doigts pour voir la nouvelle allure se produire sans effort, le cheval restant toujours dans la mise en main.

FLEXIONS LATÉRALES.

a) A pied.

En bride, les flexions latérales s'exécutent comme nous l'avons indiqué au travail en bridon.

Elles ont pour but :

1° De maintenir par la hauteur de l'encolure l'équilibre de la flexion directe dans les changements de direction ;

2° D'affermir et de lier tout l'avant-main dans les changements de direction en disposant toutes les parties de manière à en faire un ensemble à la fois compact et souple aussi correct dans les mouvements tournants que directs ;

3° De maintenir par la flexion de mâchoire la légèreté dans les changements de direction.

Dans ces flexions comme dans les précédentes, l'impulsion de l'arrière-main doit se manifester par une envie de marcher permanente que la main tenant les rênes doit éprouver la nécessité de contenir.

b) Le cheval monté.

Cette question a déjà été esquissée dans le travail en bridon.

Exécuter les flexions sur le cercle et la ligne droite avec les rênes tenues à la française, à l'anglaise, puis avec les rênes de bride seules au pas d'abord, puis au petit trot cadencé.

Observations. — Les flexions ont été très controversées.

Leur nécessité s'impose cependant, mais à condition de les bien faire.

Baucher ou plutôt ses disciples les ont fait discréditer, parce qu'ils les faisaient mal et cassaient l'encolure au garrot, alors que le fléchissement ne doit pas dépasser la nuque.

Mais les flexions faites comme nous l'avons exposé plus haut sont indispensables. Elles prouvent que le cheval accepte le commandement Garde à vous. Tant qu'on peut faire une flexion latérale, on n'a aucune résistance à craindre.

L'encolure doit être tenue haute, car cette condition est indispensable pour rétablir l'équilibre entre les deux bouts du cheval dont le devant est naturellement surchargé.

De plus, en donnant le soutien voulu à l'encolure, on la soude mieux aux épaules et elle remplit alors complètement les conditions voulues :

Rigide près du garrot ;

Moins rigide vers l'attache de la tête ;

Mobile sur le haut de l'encolure.

C'est aussi grâce à ce soutien d'encolure que la tête est à bonne hauteur pour recevoir l'action des rênes qui doivent agir à peu près horizontalement sur la tête bien placée.

EXTENSIONS ET FLEXIONS DE L'ENCOLURE SUR LE PLAN MÉDIAN.

But. — Répartition à volonté du poids sur l'avant-main ou sur l'arrière-main. Cette répartition s'impose, car l'encolure doit :

- 1° S'allonger si la vitesse augmente ;
- 2° Se raccourcir si la vitesse diminue ;
- 3° Se raccourcir pour concentrer les forces du cheval ;
- 4° S'allonger pour amener la détente et permettre le repos.

Si l'on monte un cheval surchargé dans son avant-main, n'est-il pas indispensable de relever l'encolure et la tête pour se rapprocher de l'état d'équilibre en faisant repasser du poids d'avant en arrière ? Inversement, avec un cheval puissant de l'avant-main, faible de l'arrière-main, le mouvement en avant manquera forcément de franchise, si l'encolure ne se baisse pas pour soulager et entraîner l'arrière-main.

Pour obtenir l'extension, diviser les appuis. Dès que le cheval cède, suivre le mouvement de la tête et de l'encolure en portant les mains en avant et en continuant toujours le même mécanisme des rênes, afin de ne pas laisser la mâchoire se raidir.

Ne jamais rendre subitement, le cheval battrait à la main.

Le cheval doit, en étendant l'encolure, arriver peu à peu à mettre le bout du nez à la hauteur des genoux sans augmenter ni ralentir l'allure. Il est très important que le mouvement se fasse progressivement.

Je divise les appuis. Le cheval habitué à l'impulsion avec appui moelleux cherche cet appui qui lui fait défaut, il court après son mors.

Je lui permets de le reprendre quand l'encolure est descendue, s'est allongée de quelques centimètres.

Je recommence le mécanisme ci-dessus et ainsi de suite jusqu'au point où je veux arrêter où jusqu'au point où s'arrêtera le cheval qui, dans les premiers temps, ne donne pas son maximum d'extension.

Je remonte l'encolure d'après les mêmes principes, c'est-à-dire pas à pas en ne gravissant qu'un échelon à la fois.

Le cheval qui ne s'appuie pas ne peut pas faire d'extension d'encolure, parce qu'il ne court pas après son mors.

Élever ensuite les mains par degrés et lentement de manière à ramener la tête et l'encolure à la position normale, toujours en divisant les appuis.

Exécuter souvent ce travail avec les chevaux hauts du devant, à jarrets tarés, à mauvais rein (mais ne pas remonter au delà de la position normale de l'encolure, prise de lui-même par le cheval en liberté).

En être très sobre avec les chevaux déjà trop chargés dans leur avant-main.

Revenir souvent aux allongements d'allure.

Accentuer les exigences, demander à l'arrière-main de devenir de plus en plus mobile et actif et pour cela ranger souvent les hanches comme pendant l'appuyer.

Il faut que l'impulsion se produise aussitôt le demi-tour sur les épaules exécuté.

Si les hanches paressent, ne pas hésiter à la fin du mouvement à lancer un coup d'éperon avec la jambe déterminante et recevoir de suite dans l'autre jambe pour pousser en avant sur ce réveil énergique.

La tête doit rester à gauche lorsqu'on pivote avec la jambe droite et inversement.

Lorsque le mouvement est terminé, on change le placer.

DESCENTE DE MAIN LATÉRALE.

But. — Amener à travers la masse une translation de poids dans le sens des bipèdes diagonaux.

La descente latérale à droite déplace le centre de gravité vers l'épaule droite qu'elle tire en avant et décharge le postérieur gauche. Elle est donc indiquée pour un cheval galopant péniblement à droite, puisqu'elle dégage le postérieur gauche.

Mécanisme. — Prendre le placer à droite (ou à gauche). Diviser les appuis comme dans l'extension sur le plan médian en donnant à l'encolure la direction prolongée de la hanche à l'épaule en diagonale.

En principe, il faut, si l'on fait une extension latérale droite, que l'extrémité de l'encolure soit à peu près en face le membre antérieur droit.

REDRESSEMENT DE LA TÊTE EN ARRIÈRE A GAUCHE OU A DROITE.

But. — Charger le bipède latéral gauche, favoriser le lever et l'extension du latéral droit.

Résumons les résultats obtenus par cette gymnastique :

1° Mobilité de la tête sur le haut de l'encolure ;

2° Prédominance du poids en avant ou en arrière par la descente de main ou le reflux sur le plan médian ;

3° Répartition à volonté du poids sur un diagonal par la descente de main latérale ;

4° Répartition à volonté du poids sur un latéral par le redressement de l'encolure en arrière à gauche ou en arrière à droite.

Il est donc possible de donner maintenant au cheval l'attitude la plus favorable pour l'exécution du mouvement qu'on va lui demander, car on peut répartir le poids sur les jambes de telle sorte que le déploiement de forces nécessaires au mouvement projeté soit le plus petit possible.

On peut en un mot exécuter le rassembler.

RASSEMBLER

Comme tous les mouvements d'équitation se réduisent toujours à un déplacement soit en ligne droite (en avant ou en arrière), soit par côté (à droite ou à gauche), il en résulte qu'il y a trois rassembler :

- 1° Rassembler sur le plan médian ;
- 2° Rassembler sur le plan latéral droit ;
- 3° Rassembler sur le plan latéral gauche ;

Il y a trois points à considérer dans un rassembler quel qu'il soit :

- 1° Le ramener ;
- 2° Le placer ;
- 3° L'engagement des membres postérieurs.

Quand on veut mettre le cheval au rassembler, il faut revenir à ce qui a été expliqué au travail en bridon, savoir :

- 1° Marcher au pas ralenti, le cheval renfermé entre les jambes et la main.

Arrêter pour repartir aussitôt, faire une ou deux foulées en avant, arrêter, repartir, et ainsi de suite pendant une longueur de manège, en sorte que le cheval ait l'air de suspendre toutes les foulées et de porter la majeure partie de son poids sur l'arrière-main sans l'écraser ni paralyser la détente.

Si le cheval, au moment de l'impulsion qui succède à l'arrêt, se montre froid et retient ses forces, il faut que la cravache seconde l'effet de la jambe par petits coups jusqu'à ce que la progression devienne facile et coulante.

Les arrêts et départs préparant le rassembler ne ressemblent pas au simple mouvement d'arrêter et de marcher tel qu'il a été fait dans les débuts du dressage ; mais la façon dont nous avons prescrit de les demander dès cette époque prépare avantageusement le travail actuel.

Il faut exiger maintenant du cheval la légèreté, la mobilité de mâchoire, en un mot qu'il se concentre et s'équilibre.

On doit très peu exiger dans les débuts et sentir la moindre preuve de bonne volonté, de tentation de bien faire de la part du cheval.

Tout ce travail a pour but d'obtenir purement et simplement le rassembler. Quand on aura, par ces divers exercices, amené le cheval à le pouvoir prendre, on s'en servira comme point de départ des divers mouvements à exécuter.

A la fin de ce travail, chaque arrêt sera suivi d'un pas de reculer tantôt sur un diagonal, tantôt sur l'autre, après lequel une pression de jambes et au besoin le toucher de la cravache serviront à provoquer la marche en avant de ce même diagonal. Ce résultat obtenu, ouvrir les doigts, caresser et laisser marcher libre ;

2° Travail au trot par trois ;

3° Travail sur contre-changements de main.

RASSEMBLER SUR LE PLAN MEDIAN.

Les jarrets doivent être placés de façon à déterminer facilement l'impulsion, c'est-à-dire ramenés sous la masse.

Pour obtenir cette attitude, solliciter l'arrière-main par des coups de mollet, empêcher avec les mains l'impulsion de s'échapper en avant. Pour cela, maintenir l'encolure haute et la mâchoire mobile.

Sous ces actions, l'arrière-main se rapproche de l'avant-main ; la colonne vertébrale se vousse légèrement ; la tête se rapproche de la verticale, l'encolure se roue ; au moindre signal, le cheval s'échappe dans le sens demandé.

On a ainsi réalisé cet équilibre instable des deux plateaux d'une balance que le moindre poids suffit à entraîner.

Ce rassembler se demande d'abord en marche.

« Pour l'obtenir de pied ferme, augmenter progressivement la pression des jambes pour imprimer à la masse un léger mouvement que la main recevra en s'assurant et se relevant un peu. Ces deux actions doivent se produire presque simultanément avec légèreté et par une somme de force égale, afin que le déplacement en avant ou en arrière ne puisse pas se produire. Leur combinaison ne permettant pas à la masse de se déplacer aura déterminé l'arrière-main à s'engager sous la masse et l'avant-main à se redresser. Cette double action aura pour but de centraliser les forces et de mettre le cheval dans les conditions voulues pour exécuter le mouvement progressif ou rétrograde. » (Comte d'Aure.)

Le rassembler très accentué de pied ferme a très peu d'applications, tout autre est le rassembler avec cadence des membres diagonaux, qui n'est autre que le commencement du piaffer.

« Le véritable rassembler, dit Baucher, consiste à réunir au centre les forces du cheval pour alléger ses deux extrémités et les livrer complètement à la disposition du cavalier.

« L'animal se, trouve alors transformé en une sorte de balance dont le cavalier est l'aiguille. Le moindre appui sur l'une ou l'autre des extrémités qui représentent les plateaux, le déterminera immédiatement dans la direction qu'on voudra lui imprimer. Le cavalier reconnaîtra que le rassembler est complet lorsqu'il sentira le cheval prêt, pour ainsi dire, à s'enlever des quatre jambes. »

Gomment définit-on le rassembler dans les écoles d'équitation ?

« On rassemble son cheval en élevant les poignets et en tenant les jambes près. »

A quoi pourra servir ce mouvement du cavalier sur un animal contracté ?

Cet appui machinal des mains et des jambes, loin de préparer le cheval à l'obéissance, n'aura d'autre effet que de doubler la moyenne de résistance.

Les actions de mains et de jambes sont presque simultanées.

On ne saurait dire si l'on commence par les unes ou par les autres ; tout dépend de la situation du cheval. Elles se complètent l'une l'autre pour obtenir d'abord la mobilité de mâchoire et le redressement d'encolure.

Au fur et à mesure que ce premier résultat s'affirme, les jambes, qui ont d'abord aidé à l'obtenir, profitent de cette situation pour agir par vibrations et amener les hanches sous la masse. Celles-ci n'y peuvent venir que si le cheval s'est mobilisé dans son avant-main, sans quoi elles viendraient, en quelque sorte, se heurter à une porte fermée.

RASSEMBLER LATÉRAL.

Il est le résultat naturel de l'effet latéral et la préparation immédiate du départ au galop ainsi que tous les mouvements de côté.

Considérons le rassembler latéral droit : la rêne droite charge l'épaule gauche ; la rêne gauche soutient l'épaule et renvoie le poids sur la hanche gauche ; la jambe gauche l'arrête là.

Le cheval est donc sous l'empire de l'effet diagonal droit. Tout son côté gauche est chargé, et il conservera cette attitude tant que l'accord existant dans les aides du cavalier ne sera pas détruit. Que le cavalier ait alors soin de répartir le poids de son propre corps en harmonie avec le mécanisme des

aides et qu'il pèse davantage soit en avant, soit en arrière, soit sur une fesse, soit sur l'autre, suivant ce qu'il veut obtenir ; il dominera facilement la situation sans force et sans grands mouvements de bras ni de jambes.

GALOP

Travail progressif concernant la bonne exécution du départ :

PREMIÈRE SÉRIE.

Étant au trot.

Départs répétés sur le cercle en faisant un tour ou deux, puis marcher large au trot ;

Départs sur la diagonale du changement de main (faire quelques foulées seulement et reprendre le trot puis le pas en rentrant sur la piste) ;

Départs sur la ligne droite. Passer au trot et au pas.

DEUXIÈME SÉRIE.

Répéter la première série en partant du pas.

COMMENT. FAUT-IL DEMANDER CES DÉPARTS ?

1° En partant du trot :

Le cheval étant au petit trot rassemblé, le placer d'abord par l'effet diagonal droit (départ à droite), puis donner l'impulsion. Quand ?

Voyons ce que fait le cheval :

Le cheval retombe sur le diagonal GD'. Pendant la suspension qui suit, G' s'engage sous la masse ; D se replie pour ne pas poser. G' pose seul ; c'est la première battue du galop.

Conséquence. — Exciter G' un instant avant la suspension, c'est-à-dire faire agir la jambe gauche loin des sangles quand G pose à terre. En outre, G' devant fatiguer plus que D', au départ surtout, le cavalier pèsera sur la fesse droite pour soulager G' ;

2° En partant du pas (galop à droite) :

G' est en fin d'appui (4e période), le cheval se trouve sur sa base latérale gauche GG' ; D', qui est au poser, se hâte de prendre terre. Le cheval, s'arc-boutant sur ses deux postérieurs, enlève son avant-main. Pendant que l'avant-main est en l'air G' se lève et vient se poser en avant de D'. Aussitôt après, D' se lève. Le * cheval ne repose plus alors que sur G'. C'est la première battue du galop à droite, qui se continue ensuite.

Conséquence. — Il faut donc exciter G' à la quatrième période, c'est-à-dire quand G prend terre (CA). Par conséquent, on fait agir la jambe gauche loin des sangles quand G pose à terre. G' devant fatiguer plus que D', le cavalier pèsera sur la fesse droite ;

3° Passer de l'arrêt au galop à droite :

Le cheval place D' en avant de G'. Il se cabre ensuite légèrement sur ses deux postérieurs. Pendant qu'il est ainsi, G' revient poser en avant de D'. D' se lève alors et le cheval ne repose plus que sur G'. C'est la première battue du galop à droite, qui se poursuit ensuite régulièrement.

Conséquence. — On commencera donc par placer artificiellement D' en avant de G' (par exemple, en traversant légèrement le cheval à droite ou mieux en faisant simplement mollir ses hanches de ce côté). Ensuite on devra exciter G' à se lever ou à s'avancer à l'aide de la jambe gauche loin des sangles. Il conviendra d'ailleurs de décharger G' en pesant sur la fesse droite ;

4° Passer du reculer au galop à droite :

Le temps à saisir est le même qu'au trot et au pas, puisque le jeu des diagonaux continue, mais en sens inverse comme progression. Au moment où le diagonal gauche est à l'appui, le diagonal droit est dans les conditions voulues pour subir la prédominance d'effet de la main ou des jambes.

Si c'est le premier qui se manifeste, le reculer continue, si c'est le second, l'action de la jambe gauche en arrière et plus fermée précipite le poser du postérieur gauche et marque le premier temps ;

5° Passer du galop à droite au trot :

La troisième battue a lieu (D). Le cheval se trouve alors reposer sur trois pieds GD'D, sur lesquels il s'arc-boute pour ralentir son allure. Pendant qu'il est ainsi, G' se hâte de poser, supprimant la suspension en l'air qui devait avoir lieu en ce moment.

Puis le bipède diagonal gauche (GD'), qui s'est levé, pose de nouveau, mais G un peu plus tôt que D'.

Ensuite (sans qu'il y ait encore de suspension) le bipède diagonal droit (DG') pose à terre à son tour, DG' ensemble. C'est le premier temps du trot véritable.

Il y a ensuite suspension et le trot continue.

Conséquence. — C'est donc au moment de la troisième battue du galop que le cavalier devra agir (quand D prend terre).

Provoquer en même temps le ralentissement en fermant les doigts sur les rênes et en serrant les jambes près des sangles et plus spécialement la jambe droite ;

6° Passer du galop à droite au pas :

La deuxième battue a lieu (GD'). Le cheval s'arc-boute sur ce diagonal pour ralentir son allure. Puis D prend terre, construisant la base latérale droite (DD'), première période du pas. G' s'appuie ensuite (2^e période du pas qui continue).

Conséquence. — Le cavalier doit donc agir un peu avant la deuxième battue ou au plus tard à la deuxième battue. A ce moment, il provoque le ralentissement en serrant les doigts sur les rênes et en prenant le cheval dans les jambes près des sangles pour obtenir le ralentissement ;

7° Passer du galop à droite à l'arrêt :

Ce mouvement ne doit être demandé qu'au galop de manège et au moment de la troisième foulée, c'est-à-dire quand D prend terre.

Inverser tout ce qui vient d'être dit en partant du galop à gauche.

Nous avons donné, au travail en bridon, les raisons qui nous font demander le départ au galop d'abord en partant du trot, contrairement à ce qu'indique le règlement. Nous y revenons pour citer l'opinion d'un maître entre tous, La Guérinière :

« C'est une règle pratiquée par tous les habiles maîtres qu'il ne faut jamais galoper un cheval sans l'avoir assoupli au trot, de façon qu'il se présente de lui-même au galop sans peser ni tirer à la main.

« Il faut galoper dans la posture de l'épaule en dedans pour ôter la mauvaise habitude qu'ont presque tous les chevaux de galoper la jambe de dedans ouverte et écartée de la jambe du dehors. »

Dans la progression donnée plus haut, le départ est demandé sur la ligne diagonale avant de l'être sur la ligne droite, parce que quand un cheval appuie vers la droite, son jarret gauche s'engage forcément sous la masse, afin d'entretenir l'impulsion en avant et par côté. Or, ce geste n'est autre que celui nécessaire pour le premier temps du départ à droite.

Je ferai toutefois remarquer qu'avec certains chevaux il faut longtemps d'abord galoper d'une piste. Quand le galop se produit, si on continuait l'appuyer, le cheval pourrait accentuer son appui outre mesure sur la bouche et même se défendre.

On reconnaîtra facilement qu'il est en état de galoper en tenant les hanches, lorsque en lui mettant la croupe au mur il partira de lui-même au galop.

Observations. — L'attitude préparatoire est donnée par le rassembler à droite ou à gauche.

En effet, dans le rassembler à droite, par exemple, tout le côté gauche du cheval est chargé et les hanches portent plus de poids. Le cheval est donc dans la situation de l'homme qui, voulant partir du pied droit, porte le poids du corps sur la jambe gauche. C'est là la préparation. Mais en partant, le corps se jette en avant et à droite au moment du départ. Il faut donc peser à droite, ce qui charge à l'instant le diagonal gauche et permet au diagonal droit de se dissocier pour marquer les premier et troisième temps.

La position préparatoire est bonne lorsque l'encolure est souple à la main qui provoque le départ et qu'en même temps la croupe est souple à la jambe du dehors.

Éviter de prolonger le galop ; la qualité vaut mieux que la durée. Penser qu'on demande surtout un départ correct.

Pendant le galop, l'élévation et le soutien de l'encolure varient avec les chevaux.

Il en est qui doivent porter la tête un peu basse pour soulager leur arrière-main ; d'autres, au contraire, dont l'arrière-main est puissante et le rein raide, ont besoin d'être grandis du devant pour fixer et asseoir la partie forte.

La manière de s'y prendre pour obtenir le galop semble différer du tout au tout, si l'on compare entre eux les divers écrivains.

Au fond il n'en est rien, ils discutent sur des pointes d'aiguille et portent toujours, soit sur l'effet, diagonal, soit sur l'effet latéral. Nous dirons simplement : Dans un départ au galop il y a trois choses :

1° Demi-arrêt (le cheval se concentre, écoute, se rassemble), s'il ne cède pas à cette action, pas de départ possible dans de bonnes conditions ;

2° Placer, c'est-à-dire pour partir à droite, charger l'épaule gauche, sentir le cheval demeurer mobile et concentré ;

3° Donner l'impulsion sans que le cheval sorte de la bonne position.

DÉPARTS A FAUX.

Aussitôt le galop réglé aux deux mains, il faut demander le départ à faux.

Si la croupe au mur avec une légère obliquité vers le dedans du manège a été bien exercée, les départs à faux seront faciles. Le passage du coin seul peut présenter une certaine difficulté.

A l'approche du coin, il faut conserver le nez du cheval à gauche si on est sur le pied gauche, donner à l'animal la liberté de se servir de son encolure pour tirer ses hanches à lui et soutenir la croupe de la jambe droite.

Le travail à faux est très bon pour asseoir le cheval, le maintenir ferme dans son galop et l'empêcher de se traverser en partant.

L'étude du départ au galop doit être entremêlée de mouvements au pas et au trot et de fréquents allongements d'allures accompagnés de descentes de main.

Peu à peu, quand les départs se font bien, on arrive à travailler l'allongement et le ralentissement du galop.

Pour allonger, étendre l'encolure en avant et à droite en augmentant les actions de mollet et suivre du corps en cadence avec l'épaule droite du cheval.

C'est précisément la manière de faire du jockey qui roule un cheval. Jetant le poids de son corps en avant en mesure avec les membres antérieurs, il fait en même temps décrire à ses mains un petit cercle à la partie antérieure duquel elles doivent se trouver quand les pieds de devant sont sur le point de retomber à terre. Dès qu'ils ont pris contact avec le sol, il se replace en arrière pour recommencer à la foulée suivante.

En un mot, il emploie ses aides un peu moins fort que pour obtenir un départ au galop, mais au même moment, afin d'accentuer l'étendue de la foulée.

La Guérinière s'exprime ainsi sur le travail à faux :

« Une excellente leçon que j'ai vu pratiquer à d'habiles gens, c'est de galoper sur un cercle large à main gauche en tenant le cheval un peu plié à droite et uni sur le pied droit.

« Cette façon de tourner à gauche quoiqu'il galope sur le pied droit, lui apprend à ne point se désunir lorsqu'on est obligé de lui renverser l'épaule, c'est-à-dire de tourner tout court à gauche, ce qui arriverait souvent s'il n'était pas fait à ce mouvement et causerait un contre-temps qui incommoderait le cavalier et dérangerait son assiette.

« Les anciens écuyers avaient une méthode que j'approuve fort pour galoper les chevaux de guerre et de chasse. C'était de galoper en serpentant, c'est-à-dire : au lieu de galoper sur tout le cercle, ils faisaient continuellement des portions de cercle en renversant à tout moment les épaules sans changer de pied et en décrivant à peu près le même chemin que celui que fait un serpent lorsqu'il rampe.

« Rien ne confirme mieux un cheval sur le bon pied ni lui assure tant les jambes que cette leçon. Elle est aisée à pratiquer lorsque le cheval y a été préparé en le galopant sur un cercle à gauche placé et mis à main droite ou inversement. »

DU CHANGEMENT DE PIED

Les changements de pied exigés avant un dressage complet sont un moyen de détraquer le jeune cheval, de le rendre incertain au point qu'au moindre déplacement du cavalier il change de pied inopportunément. Ce travail ne doit pas être demandé aux chevaux de troupe.

Changer de pied n'est autre chose que de faire un départ au galop le cheval marchant déjà au galop. Pour cela, il faut faire passer le poids d'un latéral sur l'autre, c'est-à-dire passer du rassembler à droite au rassembler à gauche ou, si l'on préfère, d'un effet diagonal à un autre effet diagonal, conséquence naturelle et logique du travail auquel la progression que nous avons suivie a soumis le cheval.

TRAVAIL PROGRESSIF AMENANT LA BONNE EXÉCUTION DU CHANGEMENT DE PIED.

(Il est bien entendu que cette série n'est qu'un exemple. On le modifie en raison du tempérament et de la manière de faire du cheval.)

PREMIÈRE SÉRIE.

Sur la ligne circulaire.

Alterner les départs à droite et à gauche en partant du pas (un tour de cercle).

Bien exiger la mise en main chaque fois que l'on revient au pas et ne repartir que quand le nouveau rassembler est obtenu.

(On fait en somme le 8 de chiffre avec départ au point de jonction des deux cercles.)

Sur la ligne droite.

Départs alternés à droite et à gauche comme sur le cercle en galopant une trentaine de mètres sur chaque pied.

DEUXIÈME SÉRIE.

Sur le cercle.

Départs alternés sur le cercle à droite et sur le cercle à gauche en ne faisant que huit ou dix foulées de galop. S'exercer à bien compter les foulées.

Sur la ligne droite.

Départ à droite. Volte au galop. Marcher au pas.

Départ à gauche. Sept ou huit foulées de galop. Marcher au pas.

Recommencer cinq ou six fois à chaque main.

Sur la diagonale.

Départ à droite. Parcourir la diagonale entière. Puis la moitié. Puis le tiers. Marcher au pas. Recommencer cinq ou six fois.

Il faut que le cheval arrive à couler dans les changements d'allure sans cesser d'appuyer correctement.

Lorsque plus tard on substituera au changement d'allure un arrêt d'abord, puis quelques pas de reculer, il faudra veiller à ce que le cheval arrête ou recule en conservant les hanches parfaitement droites derrière l'avant-main.

TROISIÈME SÉRIE.

Sur le cercle.

Départs alternés en ne faisant plus que quatre ou cinq foulées de galop.

Sur la ligne droite.

Départ à droite. Volte. Pas. Arrêt. Marcher au pas.

Départ à droite. Demi-volte. Pas. Arrêt. Marcher au pas.
Répéter le même travail à gauche,
Départ à droite. Arrêter. Marcher.
Départ à gauche. Arrêter. Marcher.
Départ à droite. Volte. Pas. Arrêt. Marcher.
Départ à gauche. Volte. Pas. Arrêt. Marcher.
Départ à droite. Demi-volte. Pas. Arrêt. Marcher.
Départ à gauche. Demi-volte. Pas. Arrêt. Marcher.

Sur la diagonale.

Départ à droite. Galoper jusqu'à la ligne du milieu. Au pas sur cette ligne, puis départ à gauche et revenir à la piste par la deuxième diagonale du contre-changement de main.

Même travail à l'autre main sur le grand côté opposé.

Ce travail demande plus ou moins de temps selon la nature du cheval. Il faut qu'il ne se retienne ni ne recule. Le cavalier doit donc observer attentivement dans quelles conditions d'impulsion, de position et d'équilibre se trouve le cheval à l'instant de la demande du départ au galop.

Peu à peu on diminue l'action rétrograde des rênes qui devait faire passer au pas ou arrêter et on augmente le mécanisme pour le rassembler ainsi que l'impulsion.

Le cheval change de pied.

Il faut bien observer que le cavalier doit faire deux choses :

1° Passer bien progressivement d'un rassembler à l'autre pour tâter le changement de pied ;

2° Agir à un moment précis pour obtenir ce changement.

Le deuxième mouvement est le corollaire du premier et ne doit être essayé qu'après avoir obtenu du cheval ce premier mouvement dans de bonnes conditions.

L'animal indique ainsi lui-même que son degré de souplesse et de dressage est suffisant pour entamer le changement de pied proprement dit.

La progression qui précède n'est qu'une préparation.

Cet examen se passe de la façon suivante :

Marchant au galop à gauche, à main droite sur un grand côté du manège, changer doucement le placer en redressant l'encolure progressivement en arrière et à gauche et activer dans les jambes pour que le cheval se mette sur

les hanches. Autrement dit, chercher le rassembler à droite et continuer à activer.

Que se passe-t-il ?

Le cheval qui galopait à gauche sous l'influence du rassembler à gauche, lequel rassembler chargeait le latéral droit, est maintenant sous l'influence du rassembler à droite, ce qui a mis le poids sur le latéral gauche.

Conséquence. — Le latéral gauche est chargé, donc le postérieur gauche est prêt à marquer le premier temps.

Le latéral droit est dégagé ; donc le postérieur droit est dans la situation voulue pour ajouter son impulsion à celle du postérieur gauche et gagner le terrain qui marque le deuxième temps.

Concentré, équilibré dans cette position, le cheval va continuer à galoper, mais en passant le latéral droit dégagé devant le latéral gauche chargé. Par suite il aura changé de pied.

Ce travail doit se faire en songeant uniquement aux effets du rassembler.

Le changement se produit de lui-même.

Lorsque le cheval donne bien et facilement le changement de pied dans ces conditions, il est prêt à exécuter le changement de pied proprement dit.

Comment faut-il le demander ?

Si le cheval veut passer du galop à droite au galop à gauche, au moment où la troisième battue a lieu (D) un temps de suspension y fait suite.

G' ralentit et reste un peu replié.

D s'avance légèrement. D' se hâte d'avancer, puis vient se poser à terre le premier, c'est la première battue du galop à gauche, puis le galop à gauche continue.

Conséquence. — Le cavalier doit faire sa demande un peu avant la suspension, c'est-à-dire à la troisième battue.

Il devra décharger D' qui va maintenant supporter la fatigue. Donc peser sur la fesse gauche, exciter D' avec la jambe droite loin des sangles.

Observations. — Ce travail des changements de pied, consécration du galop, ne peut être bien exécuté qu'autant que le cavalier reste maître de modifier quand il le veut l'allure et la direction de son cheval.

S'il tire sur les rênes, il gêne l'encolure, accule le cheval, paralyse l'arrière-main, empêche les postérieurs de s'engager sous la masse pour donner l'impulsion nécessaire. Ainsi au galop, plus encore qu'aux autres allures, il faut que le cavalier se dispense de tirer fortement sur les rênes.

Il faut donc que le cheval soit absolument accoutumé à obéir à l'action des jambes soit pour ralentir, soit pour maintenir ou accélérer le mouvement.

On doit user fréquemment du galop libre, les rênes longues, c'est un repos pour le cheval.

Des trois battues du galop, la troisième est la plus facile à saisir, c'est du reste celle dont la notion est réellement utile.

Si nous supposons le cheval au galop à droite, à la troisième battue (D) le cheval ralentissant son mouvement, tout le côté droit du cavalier est projeté en avant.

S'il a été légèrement soulevé au-dessus de la selle, c'est à cet instant qu'il y retombe. On arrive très vite à saisir ce moment.

Pendant ce travail il peut arriver que le cheval se contracte. Se rappeler qu'on peut combattre ce défaut :

1° En accentuant l'appui d'une jambe à la sangle, ce qui force le cheval à décontracter la mâchoire de ce côté. (Il faut quelquefois aller jusqu'au pincer de l'éperon.)

2° En ajoutant à l'action des rênes et des jambes celle de la cravache frappant à petits coups en travers du rein juste derrière la selle.

On ne doit jamais se presser de demander le changement de pied.

Si l'on veut avoir un cheval bien juste sur ce travail, il faut qu'il y vienne de lui-même par la série des mouvements auxquels on l'a soumis. Il est donc indispensable, quand des fautes se commettent, de revenir aux préparations.

Du fait que le cheval galope à trois temps, il résulte qu'il peut opérer le changement de pied de trois façons différentes.

1° Pendant la troisième foulée.

L'arrière-main est détachée du sol, le cheval inverse l'ordre des pieds postérieurs et les pose à terre dans des conditions telles qu'ils servent de point de départ à l'enlevé de l'avant-main pour le départ à gauche ;

2° Pendant la deuxième foulée, c'est-à-dire quand le cheval repose sur le diagonal gauche (si on galope à droite). Le changement s'opère par la détente du pied antérieur gauche à l'appui, le postérieur droit restant fixé sur le sol et marquant ainsi la première foulée du galop à gauche. C'est de cette manière que le cheval change de pied lorsqu'il est équilibré ;

3° Le cheval peut aussi changer en un seul temps pendant la projection, et c'est ainsi qu'il s'y prend lorsqu'il est surpris par la demande trop tardive ou brusque du cavalier ou lorsqu'il change malgré celui-ci pour se dérober par peur ou caprice. Dans ce cas, le cheval n'ayant pas de point d'appui sur le sol inverse ses membres par un effort violent.

De ce qui précède on peut conclure qu'il y a trois moments où on peut demander le changement de pied.

Le moment du troisième temps est de beaucoup le plus favorable ; mais il demande de la part du cavalier beaucoup de justesse et de rapidité et aussi chez le cheval une obéissance parfaite.

On obvie à cet inconvénient en demandant le changement au deuxième temps, parce que le cheval a ainsi le loisir de comprendre la demande qui lui est faite et de l'exécuter juste au troisième temps.

On voit souvent le cheval se traverser au moment de la demande du changement de pied. La faute en est au cavalier, qui ne fait pas judicieusement usage de ses aides.

A la fin du changement de main, par exemple, si l'on galope à droite, il faut, avant de demander le changement de pied, maintenir le cheval sous l'influence de l'effet diagonal droit jusqu'à ce qu'il soit bien droit sur la piste et en pleine impulsion.

Passer alors à l'effet diagonal gauche sans relâcher la jambe gauche qui doit simplement mollir de façon à aider la jambe droite en surveillant les hanches et veillant à l'impulsion.

Il en est de même dans tout changement de pied sur la ligne droite.

En général le travail indiqué plus haut suffit pour mettre les chevaux au changement de pied. Avec ceux qui sont très lourds, il est bon de faire quelques pas en arrière entre chaque départ et de repartir au galop sur le reculer lui-même.

On commence par faire les changements de pied à la fin d'un changement de main, de la demi-volte, puis sur la ligne du milieu en doublant dans la largeur ; ensuite sur la ligne droite toutes les huit ou dix foulées.

On diminue ensuite l'intervalle pour en arriver finalement au changement régulier.

CHANGEMENT AUX DEUX TEMPS.

Voici ce qu'il faut entendre par là :

Si je galope à droite, par exemple, le membre antérieur droit sur lequel je me règle doit tomber deux fois à terre, il en est de même pour le membre antérieur gauche et ainsi de suite. En somme je dis : Un, deux (pied droit), je change entre deux et trois, trois, quatre (pied gauche), je change entre quatre et cinq, cinq, six (pied droit), etc.

Le changement de deux temps consiste, galopant sur le pied droit, par exemple, à faire cesser le galop sur ce pied droit, donner de suite l'attitude pour le galop à gauche et partir immédiatement à gauche.

Ces deux mouvements doivent se faire avec le plus grand calme, mais très rapprochés l'un de l'autre en comptant « un » pour arrêter, « deux » pour repartir de l'autre pied, le temps sur place étant à peine appréciable. Ce travail est excessivement difficile à exécuter.

Si le cheval change après chaque foulée, on dit qu'il change au temps ou du tact au tact.

Tous les chevaux ne sont pas également susceptibles de changer de pied.

Les animaux d'action qui se rassemblent tout naturellement changent de pied très facilement. Il en est de même de ceux qui ont de la susceptibilité dans l'arrière-main. Ces derniers changent même de pied plus souvent qu'on ne le désire, afin de soulager les parties qui souffrent aux actions trop dures de la main.

Chez les chevaux dont la masse est naturellement très engagée en avant, qui sont lourds, peu sensibles, le changement est beaucoup plus difficile à obtenir. Il faut faire beaucoup de départs alternatifs afin d'éviter une accélération qui se produirait en forçant la main.

Tout ce travail développe au plus haut point la force musculaire du rein et des jarrets.

Souvent les chevaux passent plus facilement d'un pied à l'autre qu'inversement.

Dans ce cas, si nous supposons le passage du pied droit au pied gauche plus pénible, il faut prendre le trot cadencé, étant à main droite, changer de main en tenant les hanches et au bout de quelques foulées inverser le placer et demander le départ à gauche au moment de l'appui de l'antérieur gauche. Au bout de très peu de temps de cet exercice, les changements deviennent aussi libres sur un pied que sur l'autre.

C'est en parcourant ainsi la série des mouvements énumérés dans ce cours que le cavalier développe dans le cheval une souplesse et une

élasticité telles qu'il finit, en quelque sorte, par rebondir sur place comme un ballon de caoutchouc.

Arrivé à ce point, le cavalier n'aura plus qu'à s'emparer des mouvements qui se passent sous lui, en les entretenant par des actions de mollet et en combinant le mécanisme des aides de façon à jeter pour ainsi dire le cheval d'une foulée à droite dans une foulée à gauche et réciproquement, sans avancer ou en avançant, pour provoquer avec le temps ces allures élevées, brillantes et scandées qu'on nomme piaffer et passage, dont l'étude détaillée sort des limites de notre cours.

APPENDICE

PASSAGE ET SAUT D'OBSTACLES

L'article 327 du règlement d'exercices indique suffisamment comment les obstacles doivent être passés. Il est inutile d'insister.

Quant au saut proprement dit, les prescriptions de l'article 322 sont beaucoup trop succinctes. On peut même ajouter que le rôle du cavalier n'y est pas toujours indiqué d'une façon conforme aux exigences de la locomotion, exigences que la photographie instantanée permet de formuler d'une façon précise.

D'abord, et c'est ce qui permet la confusion, le règlement ne donne qu'un procédé de tenue applicable aussi bien aux obstacles en hauteur qu'aux obstacles en largeur.

Et l'attitude du cheval étant toute différente dans les deux cas, celle du cavalier doit logiquement varier, puisque le règlement dit avec beaucoup de justesse que l'homme doit se lier aux mouvements du cheval.

Or, pour franchir le large, le cheval étend sa foulée de galop sans cesser de conserver l'attitude qui convient à cette allure.

Le cavalier restera donc lié à ses mouvements en restant bien assis, le haut du corps droit, les jambes énergiques, un peu en arrière et enveloppant bien le cheval.

Pour franchir un obstacle en hauteur, la photographie instantanée nous montre que :

Aux premier et deuxième temps le cheval rapproche son arrière-main du centre de gravité et enlève l'avant-main à 45 degrés environ.

Au troisième temps il détend ses postérieurs et étend son encolure pour faire passer les antérieurs.

Au quatrième temps le cheval, arrivé au point culminant de la courbe, retrousse les postérieurs et étend les antérieurs vers le sol ; l'avant-main s'infléchit vers le point de chute, mais l'encolure commence à se replier en arrière.

Au cinquième temps le premier antérieur qui a passé l'obstacle prend terre et la tête se relève fortement pour soulager ce membre qui va porter tout le poids du corps.

Des mensurations nombreuses ont permis de constater que l'extension donnée aux rênes par l'abaissement des mains jusqu'aux parties latérales du garrot est plus que suffisante dans les différentes positions que la tête prend pendant le saut et que l'ouverture des doigts pratiquée jusqu'ici est en principe inutile.

Il peut cependant arriver que cette extension soit insuffisante :

1° Si le cheval lancé sur un gros obstacle en a mal apprécié l'étendue.

Arrivé au sommet de la courbe, il s'aperçoit que son élan est insuffisant et s'efforce de franchir par une brusque extension de l'encolure et des muscles de la région dorso-lombaire en même temps qu'il rapproche, autant que possible, sa tête de l'horizontale.

2° Si, ayant mal calculé la distance qui le sépare de l'obstacle, le cheval s'élance une foulée trop tôt et surprend le cavalier.

Dans ces deux cas, les rênes peuvent ne pas se trouver assez longues et gêneraient le cheval si le cavalier n'ouvrait pas les doigts.

Constatons en passant que ce manque de longueur est surtout dû à un retrait du corps de l'homme encore beaucoup plus surpris que le cheval.

La reprise du galop après un saut de ce genre se fait sur la main sans qu'il soit nécessaire de raccourcir les rênes pour maintenir l'appui, car la foulée initiale sera forcément plus étendue que dans le saut normal et par suite la tête et l'encolure plus allongées. Les rênes, par suite, devront rester plus longues.

On peut donc poser en principe que :

La foulée de galop consécutive au saut d'un obstacle étant la conséquence de la façon dont le cheval a franchi cet obstacle, le cavalier n'a jamais à modifier la longueur des rênes à ce moment-là.

Il doit se contenter de suivre le mouvement de la tête comme dans le galop ordinaire en réglant au besoin le galop consécutif par les jambes.

On doit même résister énergiquement des doigts à toute demande des rênes faite à ce moment-là, car le cheval ne la fera que pour accélérer

l'allure en se sauvant de l'obstacle ou parce qu'il sera entraîné vers le sol par une faiblesse de l'antérieur qui le premier a pris terre.

Dans le saut plus encore que dans tout mouvement d'équitation, le cavalier doit rester en contact avec la bouche de son cheval pour régler l'effort, prévenir toute faiblesse, donner confiance et appui à l'animal, éviter enfin le moindre à-coup.

Il faut en outre que le cavalier répartisse son propre poids de telle sorte qu'il surcharge l'animal le moins possible. L'idéal serait que le cheval saute comme en liberté. On s'en rapproche autant que faire se peut en observant les principes suivants :

1° Fixité absolue des genoux autour desquels le cheval pivote ;

2° Maintien du buste du cavalier dans la direction prolongée de la verticale passant par le centre de gravité de l'animal ;

3° Adhérence complète des mollets maintenus en arrière des sangles, prêts à vibrer pour prévenir le ralentissement ou une faiblesse.

4° Accompagnement avec les mains de la tête du cheval qui, par les rênes maintenues à la même longueur, leur fait prendre la position voulue en les tirant vers le garrot pendant les deux premières phases du saut et les y fixe pendant la troisième phase en leur demandant une très légère ouverture des doigts dans l'un des deux cas tout à fait exceptionnels cités plus haut.

5° Relèvement progressif des poignets jusqu'à leur point de départ et reprise de l'assiette pendant les deux dernières phases.

Le cavalier appliquera ces principes aisément s'il a soin d'aborder l'obstacle à un galop franc, calme et en restant bien assis pour soutenir et au besoin provoquer l'engagement de l'arrière-main sans gêner l'enlèvement de l'avant-main (ce qui se produirait si le corps était trop tôt penché en avant).

Se grandir alors en inclinant le corps en avant dès que le cheval fléchit sur les jarrets pour le suivre sur la pente ascendante au moment de la détente et éviter d'être rejeté dans le fond de la selle par l'inertie.

Rester dans cette position jusqu'au moment où le cheval a assuré le passage de l'arrière-main, c'est-à-dire amené sa tête à l'abaissement nécessaire.

Reprendre alors, par un infléchissement du corps en arrière, le contact de la selle que l'élévation de l'arrière-main ramène sous les fesses du cavalier, qui se trouve ainsi dans les conditions voulues pour dégager l'avant-main au moment où il prend terre pour faciliter le départ au galop de l'autre côté de l'obstacle.

En se redressant le cavalier entraîne ses poignets dans cette retraite pour assurer sans à-coup le maintien du contact avec la bouche du cheval, les arrête à la hauteur convenable et leur laisse ensuite reprendre leur oscillation moelleuse pour suivre la tête pendant l'exécution des foulées de galop consécutives.

J'ai parlé plus haut de la nécessité de se mettre en garde contre l'inertie. C'est cette force, en effet, qui agit toujours sur le cavalier qui reste assis trop longtemps et, éloignant ses mains de leur position initiale, l'oblige à desserrer les doigts pendant la préparation du saut, s'il veut laisser à son cheval la liberté de s'enlever. Mais alors il est forcé d'exagérer l'infléchissement du corps en arrière et l'élévation des mains pendant les deux dernières phases du saut pour ne pas perdre le contact de la bouche, et encore n'y parvient-il presque jamais. En tout cas, il n'est jamais sûr d'y parvenir et cependant, si ces conditions ne sont pas remplies, le cheval remorque sur sa bouche le poids du corps du cavalier pendant les deux premières phases, donne une détente exagérée pour gravir la pente ascendante de la courbe qu'il doit décrire (par suite de la surcharge de l'arrière-main et de la paralysie de l'encolure et de la tête) et exécute ce qu'on appelle le saut en chandelle.

Arrivé au point culminant de la courbe, il plonge violemment vers le sol pour assurer le passage de l'arrière-main toujours surchargé.

Entraînés par la détente, les poignets sont projetés brusquement en l'air et d'autant plus haut que le saut s'exécute à une allure plus lente.

Mais, la tête s'abaissant, ils sont aussitôt tirés en avant et en bas, entraînant le corps qui s'aplatit sur l'encolure au moment où il devrait, au contraire, s'en éloigner, et. augmente la surcharge du membre antérieur qui prend terre le premier, ce qui peut provoquer la chute et met toujours le cheval dans le vide après un premier à-coup, conséquence de l'élévation des poignets.

Le départ au galop après un saut pareil amène forcément un deuxième à-coup, encore plus fort que le premier, le cavalier se rejetant brusquement en arrière pour reprendre son assiette.

Lorsque le cheval veut se sauver de l'obstacle, employer les moyens habituels pour obtenir le ralentissement (fermeture énergique des doigts, poignets fixes et bas, jambes vigoureusement appliquées aux sangles). Arrêter et replacer le cheval dans la bonne direction lorsqu'il est décontracté.

Mais la façon de sauter décrite ci-dessus laisse au cheval une telle liberté et lui demande si peu d'efforts, que, n'éprouvant aucun dégoût pour l'obstacle, il ne cherche ni à se dérober avant, ni à fuir après.

Pour sauter avec une seule main, le mécanisme est le même.

Dans les deux cas, appui franc sur les quatre rênes également tendues. Le saut sur le filet seul dégoûte en peu de temps l'animal le plus franc, car, par son peu d'épaisseur, il donne un appui insuffisant et provoque une douleur assez vive.

Le cheval saute avec un couteau dans la bouche.

Avec les chevaux dégoûtés de l'obstacle, affolés sur la main par l'emploi du filet seul, ou les à-coups provenant d'une attitude défectueuse du cavalier, il ne faut pas insister le cheval monté, on ne ferait qu'aggraver le mal.

Reprendre l'animal à la longe sur le double filet ou la bride et le filet sans gourmette avec les boucleteaux de M. Lenoble du Teil.

Le cheval reprend ainsi très vite confiance, prend la main, se sert de sa tête et de son encolure, et le saut se trouve par le fait même régularisé.

On ne doit pas faire sauter avant d'avoir obtenu un travail à la longe calme et régulier, terminé avec des barres par terre.

Si le cheval va trop vite, l'exercer à la longe sur un double obstacle, barre et haie, cette dernière plus haute et à dix mètres environ de la barre. Puis reprendre le travail sur un seul obstacle au trot en laissant simplement le cheval s'échapper au galop deux ou trois foulées avant l'obstacle pour qu'il ait un peu d'élan.

Enfin, sauter toujours au galop, car à cette allure l'élan que possède le cheval diminue l'effort à faire et réduit la fatigue au minimum.

MOYENS DE COMBATTRE CERTAINES DIFFICULTÉS

Cheval froid. — Pour rendre plus sensible aux aides un cheval froid ou paresseux, lui donner la leçon des jambes de la façon suivante :

Étant en marche d'abord, puis de pied ferme, augmenter légèrement la pression des jambes et, si le cheval ne répond pas à cette action en se mettant en mouvement ou en augmentant l'allure, l'attaquer

vigoureusement une ou plusieurs fois des éperons, pour le faire bondir en avant. Répéter cette leçon jusqu'à ce qu'il obéisse à la plus légère indication de la jambe. Porter les mains un peu en avant et entr'ouvrir les doigts au moment de l'attaque, afin de laisser au cheval la possibilité de baisser la tête. Reprendre ensuite moelleusement les rênes pour éviter les à-coups sur la bouche.

Le caveçon et la chambrière sont quelquefois les compléments obligés de l'action des jambes.

Cheval chaud. — Tenir toujours les jambes près. Monter le cheval d'abord isolément, le calmer à la voix ou par des caresses de la main, tirer le moins possible sur les rênes et faire détendre l'encolure. Amener l'abaissement de la tête par des temps de trot assez longs à une allure très régulière et lente ; exécuter ensuite au manège des serpentines et des contre-changements de main pour habituer le cheval à supporter la pression des jambes et à obéir facilement aux aides. Lorsque ce résultat est obtenu, monter le cheval en reprise, ensuite dans le rang, d'abord sur les routes et, enfin, à la manœuvre.

On calme aussi un cheval chaud en le mettant à côté d'un vieux cheval que son cavalier maintient un peu en arrière du cheval à calmer.

Cheval qui a le pas raccourci. — Pour allonger le pas, baisser la tête du cheval et lui détendre l'encolure sans que les rênes cessent d'être légèrement tendues. Augmenter progressivement l'action des jambes en les faisant agir alternativement. Si le cheval prend le trot, le punir, en secouant les rênes avec une certaine force, mais sans les tendre davantage ; marquer un temps d'arrêt pour lui faire prendre le pas, en empêchant avec les jambes tout ralentissement d'allure. Rendre la main aussitôt après.

Cheval qui trotte. — Commencer par donner la leçon des jambes, afin de mettre le cheval dans le mouvement en avant ; diminuer le point d'appui pour l'obliger à le reprendre en baissant la tête et en détendant l'encolure, ce qui le fait courir après le mors. Ce résultat obtenu, attaquer énergiquement le cheval dans les jambes chaque fois qu'il prend le trot et marquer un temps d'arrêt, en portant le corps en arrière, pour le remettre au pas. Le cheval ayant repris le pas, rendre immédiatement pour ne pas gêner

le mouvement d'extension d'encolure qui se produit au moment où le cheval passe au pas.

Cheval qui galope au lieu de marcher au trot. — C'est presque toujours parce qu'il se retient ou que l'arrière-main est trop chargé, qu'un cheval, même très chaud, fait des difficultés pour trotter. Dans les deux cas, habituer d'abord le cheval à supporter les jambes, détendre l'encolure et attaquer dans les jambes, sans tirer sur les rênes, chaque fois que le cheval s'enlève au galop. Porter le corps en arrière en tirant mollement sur les rênes et en maintenant les hanches bien droites avec les jambes ; desserrer les doigts à la première foulée de trot, conserver le corps d'aplomb et les jambes bien fixes. Lorsque le cheval se met de travers et prend toujours le galop sur le même pied, le placer un peu obliquement du côté opposé, au moment où on cherche à le mettre au trot.

Cheval qui part toujours au galop sur le même pied malgré vous. — Rendre d'abord le cheval obéissant aux jambes, lui faire mettre plusieurs fois de suite les hanches en dedans à gauche, s'il s'enlève à droite et inversement. Quand les hanches cèdent sans résistance à l'action de la jambe, donner la position pour le départ à gauche et attaquer vigoureusement dans les deux jambes, de manière à forcer le cheval à prendre immédiatement le galop sans lui laisser le temps de changer sa position avant d'obéir.

Il est bien entendu que ce procédé s'emploie pour obtenir de suite le départ. On peut aussi se mettre en cercle à droite au trot et tourner brusquement à gauche en prenant le cheval à gauche le cheval part forcément au galop à gauche ; inversement pour le galop à droite. Mais si on a le temps, demander l'épaule en dedans et assouplir complètement le cheval du côté raide pour faciliter les départs ultérieurs. S'assurer également qu'aucune douleur dans les membres ne vient entraver le départ.

Dans ce dernier cas, il faudrait supprimer la cause avant d'essayer de partir au galop.

Cheval qui ne s'appuie pas assez, qui n'est pas dans les rênes, qui est en arrière de la main. — Employer un mors très doux. Dès que le cheval se met en arrière de la main, on diminue son point d'appui et on le pousse en

avant par des actions de jambes plus ou moins énergiques, la main restant toujours très moelleuse.

Employer de préférence l'allure du trot et placer le cheval, si c'est nécessaire, derrière un cheval calme et dont l'allure est régulière.

Cheval qui tire trop. — Arrêter en utilisant les jambes en avant des sangles et rendre sur l'arrêt qu'on facilite en portant le corps en arrière et en tirant progressivement sur les rênes pour faire passer du poids de l'avant-main sur l'arrière-main, ce qui rend le cheval plus léger.

Recommencer souvent en demandant un ou deux pas de reculer aussitôt l'arrêt obtenu.

Cheval qui porte au vent. — Le cheval qui porte au vent a la mâchoire raide, la tête haute et plus ou moins horizontale ; cette position, qui n'est pas naturelle, vient généralement de ce que le cheval craint la main.

L'encolure renversée y prédispose.

Pour corriger ce défaut, étant au pas, fixer la main, c'est-à-dire l'immobiliser au-dessus du pommeau de la selle, les rênes restant tendues ; fermer les jambes pour empêcher le ralentissement de l'allure et serrer fortement les doigts sur les rênes, jusqu'à ce que le cheval cède à la moindre pression des doigts et qu'il ait compris que la main est dure lorsqu'il porte au vent et qu'elle se relâche complètement dès qu'il donne sa tête.

Pour obtenir facilement le ramener d'un cheval qui porte au vent, il est important de relâcher les doigts dès que la tête recommence à se baisser et non quand le mouvement est terminé.

Les temps de trot un peu longs, surtout sur la serpentine ou le cercle, favorisent l'abaissement de la tête et l'allongement de l'encolure.

Cheval qui bat à la main. — Le défaut de battre ordinairement à la main ne se rencontre que chez le cheval qui se retient. En effet, pour opérer son mouvement de tête, il est obligé de ralentir l'allure et de s'arc-bouter ensuite, un instant très court, sur ses membres postérieurs.

Le cheval qui est bien dans le mouvement en avant ne peut donc pas battre à la main.

Pour corriger ce défaut, il ne faut pas se servir uniquement de la main, comme on le fait souvent, puisque tout effet de main tend à amener un

ralentissement d'allure qui donne au cheval la possibilité de prendre, à un moment donné, un point d'appui sur son arrière-main.

Le moyen le plus rationnel et en même temps le plus sûr est le suivant : Rendre le cheval très coulant dans les jambes, l'empêcher de se retenir, c'est-à-dire de ralentir l'allure de lui-même, et le pousser énergiquement dans les jambes au moment où l'on sent qu'il se prépare à battre à la main. Desserrer les doigts au moment de l'attaque, pour permettre à l'encolure de se détendre et à la tête de se baisser.

Si l'action des jambes, trop tardive ou insuffisamment énergique, n'a pas empêché le mouvement de tête de se produire, le cavalier peut punir le cheval, sinon le corriger, en tendant une seule rêne de bride et en fixant énergiquement la main qui la tient.

Le mouvement de tête se fait alors plutôt par côté que de bas en haut et devient très pénible pour le cheval.

Cheval qui fait les forces. — Le cheval qui fait les forces est celui qui ouvre la bouche lorsqu'on tire sur les rênes et porte sa mâchoire inférieure à droite et à gauche.

Ce défaut désagréable est toujours accompagné d'une grande raideur des muscles de la tête et de l'encolure.

Il faut tout d'abord, pour le corriger, détendre l'encolure et monter le cheval pendant un certain temps la tête basse. Quand le cheval a cessé de se raidir, on le relève peu à peu en tirant moelleusement sur les rênes et en le faisant céder à droite et à gauche.

Cheval qui s'emporte. — Comme il est beaucoup plus facile d'empêcher un cheval de s'emporter que de l'arrêter une fois parti, le cavalier qui monte un cheval ayant ce défaut doit se tenir constamment sur ses gardes pour ne pas perdre de temps et se rendre maître de l'animal avant qu'il ait prit toute sa vitesse.

Dans ce but, scier énergiquement du bridon en portant le corps en arrière.

Si ce moyen ne suffit pas, prendre avec la main droite (ou la main gauche) qu'on avance vers la tête du cheval, les rênes droites (ou gauches) aussi près que possible de la commissure des lèvres et donner, en même temps que le corps se porte en arrière et à gauche (ou à droite) un ou plusieurs vigoureux tours de clef, en élevant et en tournant le poignet les

ongles en dessus, de manière à relever la tête du cheval et à changer son attitude.

Tirer ensuite d'avant en arrière, puis arrêter et rendre.

Cheval qui s'arrête et refuse de se porter en avant. — Maintenir le cheval droit dans la direction à suivre en ne se servant des rênes que pour le redresser et rendant aussitôt après. Si le cheval jette ses hanches à droite, ouvrir assez énergiquement, mais sans à-coup la rêne droite et rendre ; agir de même avec la rêne gauche, s'il jette ses hanches à gauche.

Quand le cheval est droit, le pousser avec les deux jambes en augmentant progressivement l'intensité des coups de mollets jusqu'à ce qu'on ait obtenu le mouvement en avant.

Cheval qui refuse de tourner. — Employer d'abord l'effet latéral, mais ce moyen n'est pas toujours suffisant, car le cheval qui par rétivité refuse de changer de direction, de tourner à droite, par exemple, prend presque toujours la position suivante :

Il place ses hanches à droite, afin de mieux résister aux effets de la rêne et de la jambe droites, donne sans difficulté sa tête à droite, quelquefois même jusqu'à la botte du cavalier et porte son poids à gauche de manière à pouvoir se déplacer facilement de ce côté.

Dans cette position, il lui est très facile de ne pas obéir aux sollicitations du cavalier et d'aller dans la direction opposée à celle qu'on veut lui faire suivre.

Le premier soin du cavalier sera de détruire la cause de la résistance, c'est-à-dire de changer l'attitude du cheval : il redressera l'encolure avec la rêne gauche, tendra ensuite cette rêne parallèlement à l'encolure qu'il rendra rigide en fixant énergiquement le poignet gauche au-dessus du pommeau de la selle.

Le cheval sera alors dans l'impossibilité de placer sa tête à droite. En se servant à ce moment de l'effet latéral, rêne droite d'ouverture (agissant aussi perpendiculairement que possible à la hanche) et jambe droite (attaques vigoureuses et répétées), on déplacera facilement les hanches à gauche, ce qui permettra de mettre le cheval dans la direction à suivre.

Baisser un cheval. — Voir « Cheval qui porte au vent ».

Relever un cheval. — Un cheval qui est généralement lourd à la main, porte la tête trop basse lorsque ses membres postérieurs sont usés, qu'il a le rein trop long, l'encolure trop courte ou mal sortie, la tête trop forte.

Il est donc plus difficile de relever un cheval que de le baisser.

Monter de préférence le cheval en bridon ou se servir du filet.

Étant au pas ou à l'arrêt, tenir les jambes près pour empêcher le ralentissement de l'allure ou le reculer, relever progressivement la tête du cheval en élevant les poignets sans à-coup et en les portant un peu en avant, de manière à agir surtout de bas en haut sur la commissure des lèvres. Exiger très peu au début, rendre dès que le cheval relève la tête de quelques centimètres et cède de la mâchoire.

Recommencer cette leçon plusieurs fois par séance et à toutes les allures, jusqu'à ce que le cheval relève la tête aussitôt qu'une ou les deux rênes de filet agissent de bas en haut sur la commissure des lèvres.

Le cavalier évitera, surtout dans les commencements, de maintenir la tête haute pendant longtemps, car il fatiguerait inutilement le cheval et provoquerait la résistance.

On peut également relever la tête d'un cheval en sciant un peu vivement du bridon, tandis que les jambes empêchent le ralentissement de l'allure. Rendre ensuite et reprendre moelleusement le contact de la bouche.

ENTRAINEMENT

On entend par entraînement, le régime, les soins et le travail qu'il faut donner progressivement à un cheval pour le mettre en état de supporter un effort considérable et inaccoutumé, tel que :

- 1° Les grandes manœuvres ;
- 2° Une course de vitesse et d'obstacles ;
- 3° Une course de résistance ;
- 4° Le concours hippique.

1° Grandes manœuvres.

Une judicieuse répartition du temps et du travail, jointe aux soins prescrits par le service intérieur et aux indications des bases d'instruction du Règlement de 1899, suffit pour cette préparation.

2° Courses militaires.

Il est impossible de donner des règles absolues pour l'entraînement à faire suivre à un cheval d'armes qui doit courir un military.

Les soins et les exercices varient avec son degré de sang, son appétit, l'état de ses membres, etc., etc. Mais dans tous les cas l'attention constante de l'officier ou du sous-officier qui entraîne son cheval doit se porter sur :

La somme de travail à donner ;

L'appétit ;

L'état des jambes.

Somme de travail à donner. — Un cheval d'armes n'a pas besoin, pour un military, d'une préparation aussi complète qu'un cheval de pur sang entraîné pour une course plate.

Un travail modéré doit suffire pour le mettre en condition, sous peine de manquer le but, qui est de l'amener à son maximum de force et d'énergie le jour de l'épreuve.

Il convient d'ailleurs de ne jamais oublier que moins un cheval a de sang, moins il faut le préparer pour un travail de vitesse.

Deux mois environ sont nécessaires pour bien préparer un cheval, en suivant une progression sage et en donnant peu de galops très allongés.

Il faut, autant que possible, prendre le cheval un peu haut de condition, c'est-à-dire plutôt gras que maigre, parce qu'il est plus facile de lui faire perdre son excès d'embonpoint que de le remettre en muscles.

La durée du travail sera chaque jour de deux heures environ. On donnera autant que possible l'exercice le matin, au moins en été, pour éviter la chaleur et les mouches. On fera manger au cheval un litre d'avoine, deux au plus, une heure environ avant le travail.

1^{re} et 2^e semaines. — Promener le cheval au pas en lui faisant faire un ou deux temps de trot de 2,000 à 3,000 mètres et un galop de 800 mètres (au train de 340 mètres) tous les jours ; deux fois par semaine, un galop de 1,500 mètres environ à un train très modéré.

Si le cheval est trop gras, lui administrer, dans les premiers jours de l'entraînement, une purgation, pour faire disparaître des intestins les matières dont ils peuvent être encombrés, et, au bout de la première semaine, lui donner une suée qui éliminera des tissus une partie de la graisse.

Les chevaux maigres ou petits mangeurs n'ont besoin ni de purgations ni de suées.

3^e et 4^e semaines. — Les jambes allant bien et l'appétit se maintenant, augmenter la vitesse et la durée des galops ; donner deux fois par semaine un bon galop, mais sans demander le maximum de vitesse. Diminuer progressivement la durée des temps de trot. Donner à la fin de cette période une suée, si le cheval est encore trop gras.

5^e et 6^e semaines. — Même travail en augmentant la vitesse et en faisant parcourir une ou deux fois au cheval une distance à peu près égale à celle de la course.

7^e et 8^e semaines. — Donner plusieurs galops de 1,000 à 2,000 mètres en augmentant le train à la fin du parcours pendant la huitième semaine.

Donner également deux ou trois galops de 3,500 mètres environ dans les mêmes conditions, mais sans jamais forcer le train.

L'avant-veille de la course, donner un galop de 1,000 à 2,000 mètres en allongeant le plus possible dans les derniers 500 mètres, sans toutefois surmener le cheval.

La veille ne demander qu'un galop de 1,000 mètres environ à une allure modérée.

Le matin de la course promener le cheval une heure au pas.

Pendant l'entraînement, la préparation aux obstacles est secondaire, attendu que les chevaux doivent savoir sauter.

On se contentera de faire passer de temps en temps, à partir de la deuxième ou troisième semaine, quelques obstacles dans le train.

Il est essentiel que l'allure du trot soit modérée, que les chevaux soient calmes, baissent la tête et que les rênes soient peu tendues. On évite ainsi la fatigue, tout en demandant une somme de travail considérable.

Il est bien entendu que cette progression de travail reste subordonnée à l'appétit du cheval et à l'état de ses jambes et qu'il faut remplacer

complètement, ou en partie, les galops par du trot ou du pas, toutes les fois que les tendons s'échauffent ou que le cheval refuse l'avoine.

État des membres. — Les jambes du cheval doivent être examinées tous les jours et touchées avec le plus grand soin. Dès qu'un tendon est plus chaud que l'autre, il faut diminuer ou arrêter le travail et soulager la partie fatiguée au moyen de douches, de bandes en toile mouillées à l'eau blanche, à l'arnica étendu d'eau, au sulfate de fer, jusqu'à ce que la chaleur ait disparu.

Diminuer alors le travail, remplacer les allures vives par du pas et augmenter la durée de l'exercice. Si les tendons chauffent de nouveau, arrêter complètement.

Nourriture pendant l'entraînement. — En principe, un cheval, ne mange jamais trop pendant l'entraînement. Il suffira, en effet, si les jambes vont bien, d'augmenter le travail pour que le cheval ne prenne pas trop d'état. La préparation dans ce cas se fera dans les meilleures conditions, mais il est rare que les choses se passent ainsi.

Avec l'augmentation de travail l'appétit diminue souvent et il est difficile de faire manger plus de 15 à 16 litres d'avoine par jour. Dès que l'appétit diminue, diminuer, supprimer même les galops jusqu'à ce que l'appétit revienne, 4 ou 5 livres de foin suffisent.

Bonne litière que le cheval broute s'il a envie, à moins qu'il ne soit trop gros mangeur, auquel cas on lui met une muselière.

Donner chaque jour des carottes ou du vert.

Un pavé de sel dans la mangeoire augmente l'appétit. Une poignée de sulfate de soude dans un barbotage trois ou quatre fois pendant l'entraînement empêche de brûler le cheval.

Donner les rations en quatre ou cinq repas, celui du soir le plus gros.

3° Entraînement pour une course de résistance.

La ration doit augmenter avec le travail. Marcher longtemps au pas pour donner du muscle et régler les allures ; augmenter peu à peu la durée des allures vives. Le galop ne sera employé qu'avec les chevaux de sang. Habituer le cheval à ne tirer ni au trot ni au galop pour ménager ses forces.

Le matin de l'épreuve, masser les tendons, les frotter ainsi que les articulations des membres avec un corps gras (vaseline), donner un litre ou deux d'avoine une heure avant de partir si le départ a lieu dès le matin.

Pendant la course, les temps de trot ou de galop seront sensiblement moins longs que pendant l'entraînement, afin d'éviter l'essoufflement ; mettre pied à terre le plus souvent possible, surtout aux montées et aux descentes.

Ne pas craindre de faire boire une ou plusieurs fois pendant la route. Il n'y a aucun inconvénient si on prend aussitôt une allure vive.

4° Entraînement pour le concours hippique.

Tout d'abord posons en principe que cet entraînement ne peut donner de bons résultats qu'avec des animaux énergiques et possédant des aptitudes particulières pour le saut.

Le choix des sujets à préparer devra donc s'exercer en prenant ces deux points de repère comme base.

Le parcours imposé aux chevaux dans les épreuves d'un concours hippique exige de leur part un dressage complet sur l'obstacle, beaucoup de franchise et de souffle.

Pour le dressage à l'obstacle, nous renvoyons nos camarades au merveilleux livre du comte de Gontaut-Biron (Travail à la longe, dressage à l'obstacle), qui leur donnera toutes les indications nécessaires.

Quant au souffle beaucoup plus nécessaire qu'on ne le croit généralement, il ne peut s'acquérir que par des temps de galop prolongés à une cadence lente (galop de manège).

Comme dans toute espèce d'entraînement, l'appétit, les sueurs, les membres, l'état général du sujet seront à observer tout particulièrement.

La nourriture sera en rapport avec le travail demandé.

Pour être en bon état de préparation, le cheval devra pouvoir soutenir le galop calme et cadencé pendant un quart d'heure au moins sans souffler.

Il est indispensable de ne pas abuser du saut monté, d'exercer le cheval sur des obstacles analogues à ceux du concours et de le faire sauter tous les jours à la longe à la fin de l'entraînement au galop pour que la rentrée à l'écurie soit la récompense de ses efforts.

Enfin, la Société hippique tendant de plus en plus à imposer des obstacles naturels ou s'en rapprochant beaucoup, on ne devra pas négliger, dans des promenades bien étudiées et faites sur un terrain propice, de faire sauter à son cheval les obstacles qu'on rencontre sous bois ou dans la campagne.

Sa franchise en sera augmentée et le dressage donnera le double résultat de préparer le cheval aux chasses et à la guerre, tout en assurant le succès dans les épreuves du concours.

1 Cette théorie du jeu des membres est celle pressentie par le capitaine Raabe, développée par le commandant Bonnal et plus récemment par M. Lenoble du Teil, Les Allures du cheval (Berger-Levrault et C^{ie}, 1893).

2 A ceux de nos lecteurs qui voudront étudier plus à fond cette question primordiale du jeu des membres aux différentes allures, nous conseillons l'ouvrage si remarquable de M. LENOBLE DU TEIL : Les Allures du cheval dévoilées par la méthode expérimentale. (Berger-Levrault et C^{ie}, éditeurs.)

3 Travail à la longe, dressage à l'obstacle. — Paris, Berger-Levrault et C^{ie}.

Capitaine A. Gourmel. Cours de dressage, professé de 1894 à 1899 aux officiers et sous-officiers du 5e régiment de hussards...

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6525706d>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état

du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr